

b.b.dadié



**LE PAGNE
NOIR**



VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

BERNARD B. DADIER

LE PAGNE NOIR

contes africains

PRÉSENCE AFRICAINE
25 bis, rue des Écoles — 75005 PARIS

DU MÊME AUTEUR :

Afrique debout (P. Seghers édit.).

Légendes africaines (P. Seghers édit.).

Climbié (P. Seghers édit.).

Un Nègre à Paris (Présence Africaine).

Hommes de tous les continents (Présence Africaine).

Patron de New York (Présence Africaine).

La ville où nul ne meurt (Présence Africaine).

Monsieur Thôgô-gnini (Présence Africaine).

Béatrice du Congo (Présence Africaine).

Iles de tempête (Présence Africaine).

LE MIROIR DE LA DISETTE

C'était un miroir dans lequel il ne fallait jamais se mirer, sinon pss ! toutes les bonnes choses fuyaient, disparaissaient, se volatilisaient. Et pour tenter la chose il fallait être Araignée, brave, audacieuse, intrépide comme Araignée ; curieuse mais bête comme Araignée. Et ce fut encore Kacou Ananzè qui brava le sort. Et cela, après qu'il eut connu les éblouissements, les idées noires, les cortèges de cauchemars que la faim toujours traîne après elle. Cela, après que son ventre plein comme une outre et résonnant tel un tam-tam bien chauffé, lui eut permis de goûter l'éternel refrain de la vie, de contempler le rose boudeur d'un soleil fatigué de tout le temps courir après une lune insaisissable ; de se pâmer d'aise parce que la brise du soir lui chatouillait la plante des pieds. Ce soir-là, elle lui chatouillait tellement la plante des pieds, que..., lui entra tellement dans le cou, dans les oreilles que..., la brise se fit séduisante, ensorceleuse à tel point qu'il se dit : « Pourquoi ne pas me mirer dans le miroir ? »

Ah ! Je vous entends vous écrier : « Faut-il donc être un parfait idiot pour en arriver là ! » Pardon ! Et nous autres, nous autres qui tout le temps analysons notre bonheur, démontons nos jouets pour en voir le mécanisme, ne sommes-nous pas logés à la même enseigne, en fait de curiosité ? Et puis sachez et comprenez une fois pour toutes qu'on n'est pas un idiot lorsqu'on se nomme Kacou Ananzè. S'il se permet certaines audaces, c'est qu'il a toujours dans la tête, plus d'un tour et sur la langue des phrases prêtes à le sortir d'embarras. Ah ! non, l'on ne prend pas comme cela Kacou Ananzè ! Les anciens, pour l'avoir, se mettaient par dix, par vingt, par cent... mais toujours, il sortait vainqueur des traquenards les plus réussis. Car lorsqu'ils croyaient lui tenir le bras, ils n'avaient qu'une jambe, et lorsqu'ils étaient convaincus le tenir par le tronc, entre leurs mains, il n'était qu'un tronc d'arbre.

Il aime les situations difficiles, les obstacles qui accroissent ses facultés, décuplent son intelligence, fouettent son ingéniosité, Kacou Ananzè !

La famine donc était au village. Les pluies, trois années successives, avaient manqué au rendez-vous. Plus un seul nuage noir ne s'égarait dans le ciel. Les nuages, affamés, mouraient-ils en route ? Le soleil, de

colère, grillait tout, et le vent pour lui faire la cour, ne cessait de charrier du sable. Les herbes ne poussaient plus. La terre sèche, chaque jour se fendillait, se craquelait davantage. Non content d'incendier des forêts, le soleil flambait des cases. Les arbres dénudés, faisaient pitié à voir. Ils ressemblaient à une femme dont on aurait rasé la chevelure, enlevé les parures. Les branches, les rameaux, les ramilles, on les aurait pris pour des racines, des radicelles cherchant à puiser dans l'air surchauffé une sève qu'elles ne trouvaient plus dans un sol sans eau. La détresse était générale. On ne pouvait accuser tel ou tel d'en être la cause, puisque tout le monde cette fois souffrait de la famine. Au début, on avait essayé de chercher noise au Singe parce qu'il disait être le roi des rois. Et pour expliquer sa prétention, il allait, racontant à tout venant : « Les rois s'asseyaient sur un siège fait du tronc de l'arbre sur lequel, moi, je grimpe pour faire mes besoins. Qui donc est le roi ? »

L'homme, pour se venger du Singe qui parlait de lui sans le nommer, allait racontant à tout un chacun :

« Le Singe, le Singe, c'est lui qui nous apporte tous ces malheurs. À force de tout le temps monter sur les arbres pour faire ses besoins, voilà ce qu'il nous a attiré. »

Mais allez donc chercher noise au Singe par un temps pareil où, lui Singe, sautillant sur les branches, disait implorer Dieu ! L'homme donc n'eut aucune audience. Et pour une fois encore, les animaux se gaussèrent de lui.

La famine chaque jour, devenait plus atroce. Les féticheurs, malgré toutes leurs cérémonies compliquées, n'étaient point parvenus à attirer sur le pays, le moindre nuage. Pas même un fantôme de brume. La famine donnait la main à la mort. Elle lui donnait les deux mains, tant les êtres mouraient, mouraient.

N'échappant pas au sort commun, Kacou Ananzè sentait lui aussi les affres de la faim : crampes à l'estomac, vertiges, douleurs dans les articulations, bourdonnements d'oreilles, troubles de la vision, et faiblesse générale. Il se demandait chaque soir, s'il allait, le lendemain, pouvoir se lever.

Pour tenir, il se fit pêcheur. Il pêchait tout le temps. Ananzè avait acquis dans l'art de pêcher, une habileté incontestable. Il jetait sa ligne et ramenait quelque coquillage. Mais comme pour jouer, un de ces mille habitants de l'eau mordillait à l'hameçon, entraînait le flotteur au fond pour le laisser remonter au moment précis où notre pêcheur s'apprêtait à tirer dessus pour enferrer la proie. Ah ! les bandits, les bandits qui refusaient de se laisser prendre. Mais il ne se fâchait point.

À quoi cela aurait-il servi ? Il était devenu patient. Le temps du reste commandait la patience.

Kacou Ananzè péchait. Souvent, il passait la nuit sur la berge chaude, purgée des moustiques. L'eau en se retirant chaque jour davantage dans son lit, laissait partout du sable blanc, qui sous la lune semblait un immense linceul. L'eau se tassait dans son lit pour lutter contre la sécheresse, contre le soleil qui chauffait tout. Oh ! c'en était fini de ces cascades, de ces remous, de ces tourbillons, de ces chutes d'eau couronnées d'écumes ! L'eau repoussait loin sur ses bords les arbres, naguère luxuriants qui se penchaient sur l'onde miroitante, pour à loisir contempler leurs colliers de lianes, leurs chevelures frisées, leurs bijoux de fruits. Des roseaux et des palétuviers n'en parlons pas. Tous avaient disparu : morts, calcinés. Ayant divorcé d'avec la forêt, les eaux tristement coulaient sans chanson, sans le moindre murmure, ce murmure pareil à celui qu'on entendait aux pieds des arbres lorsque l'eau était encore l'amie de la forêt.

L'eau des lagunes, des fleuves, toutes ces eaux blanches, noires, bleues qui promenaient des lentilles d'eau et des nénuphars, des touffes de roseaux tournant sur eux-mêmes, s'accrochant ici un moment comme pour donner des nouvelles, repartant tout à coup comme pressés d'être au terme de leur voyage, toutes ces eaux avec leurs flottilles et brindilles ramassées çà et là, ces eaux pour survivre, luttaient péniblement contre le soleil assoiffé, chauffé à blanc. Et elles somnolaient, coulaient à peine. Il fallait les voir, ces eaux dont le niveau baissait chaque jour ! Avaient-elles faim, elles aussi ?

Kacou Ananzè péchait. Il péchait obstinément au bord des filets d'eau. Les grands fleuves qui effrayaient les hommes et par l'étendue, et par la profondeur, les fleuves aux cours tumultueux, mangeant les hommes et les animaux domestiques, tous ces fleuves à force de battre en retraite, de se ramasser sur eux-mêmes pour résister, étaient devenus des filets, des flaques. Parfois, une hirondelle égarée dans ce pays torride buvait de cette eau. Brûlée jusqu'aux entrailles, elle se relevait avec des cris de désespoir, piquait vers le ciel comme pour aller dire à Dieu : « Les êtres meurent, les êtres meurent ! Il faut les sauver ! »

En effet la terre se dépeuplait. Les êtres se promenaient avec des ventres plats, si plats qu'on se demandait s'ils contenaient encore des boyaux.

Kacou Ananzè péchait. Depuis une semaine le flotteur ne bougeait plus. Il ne clignait même pas de l'œil, comme on dit chez nous, pour

dire à Ananzè : « Regarde ! Attention ! une proie est au bout de la ligne. » Le flotteur était muet.

— Ah, j'y suis ! Je n'étais pas assis à ma place habituelle.

Il s'asseyait à sa place habituelle. Le flotteur ne bougeait toujours pas.

— Tiens ! je n'avais pas cette pose. Mais comment étais-je assis ?

— J'avais les pieds écartés comme cela, la tête à droite, et le sac à gauche.

Il prenait cette pose-là, mais le flotteur ne bougeait toujours pas.

— Comme je suis bête ! Ma ligne, je ne la tenais pas de cette façon ! Voilà... c'est comme cela que je la tenais lorsque je prenais des coquillages.

Il tenait comme cela sa ligne. Et le flotteur ne bougeait toujours pas.

— Quel sort m'a-t-on jeté ? Vais-je, moi aussi, mourir de faim ? Moi, Kacou Ananzè ? Mourir de faim ? Jamais ! La Mort m'a-t-elle bien regardé ? La faim m'a-t-elle bien pesé ? Et il rejetait la ligne. Et le flotteur ne bougeait toujours pas. Maintenant Kacou Ananzè avait des éblouissements, des mirages, entendait des voix. Il bavardait tout seul, pour ensuite imposer silence comme si c'était d'autres gens qui bavardaient...

— Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? Je vous le demande. Est-ce vrai ? Le flotteur ! le flotteur ! Regardez-le ! Il bouge ! Il plonge ! vous le voyez ?

Kacou Ananzè les yeux écarquillés, regardait le flotteur, le flotteur qui bougeait en faisant de petites ondes autour de lui.

— Faut-il tirer ? Comment tirer pour amener quelque coquillage ?

Le flotteur a disparu dans l'eau. Notre pêcheur se lève, pose une jambe ici, une jambe là, comme ça, retient son souffle, ferme les yeux, penche le corps, et « fihô ! » ramène sa ligne au bout de laquelle se balance un Silure, aussi gros que le petit doigt d'un nouveau-né. Il se précipite dessus, le prend des deux mains, danse, Kacou Ananzè. Mais voilà que le petit Silure, gros comme le petit doigt d'un nouveau-né, lui murmure, tout tremblant :

— Épargne-moi, papa Ananzè.

— Que dis-tu ?

— Laisse-moi dans l'eau et tu seras heureux.

— Je connais la chanson. Je la dis souvent à certains individus, mes dupes.

— Crois-moi, tu seras heureux.

— Assez de balivernes. Je ne serai heureux que lorsque je te sentirai dans mon ventre.

— Écoute-moi.

— Parle.

— Il faut monter sur le fromager qui est là, sur la douzième branche.

— La plus flexible ?

— Celle-là même. Laisse-toi tomber de là, et tu auras tout ce que tu désires.

— Tu n'es pas du tout bête, petit Silure, gros comme le petit doigt d'un nouveau-né. Par exemple ! C'est à moi que tu dis cela, à moi, le maître des ruses ? Ce que la Mort n'a pu faire, tu le veux réussir ? Jamais ! Monter sur le fromager, me laisser tomber, me rompre le cou sur les conseils d'un bambin comme toi ! Mais dans cette histoire, à quoi réduis-tu l'apanage de l'âge, le rôle de l'intelligence, et le privilège de l'expérience ?

— Crois-moi.

La voix était si suppliante, le timbre si franc, que Kacou Ananzè tenta l'aventure. En deux bonds, il fut au pied du fromager, il y grimpa. On eût dit que des milliers de bras le poussaient, l'attiraient vers la douzième branche. Et le tronc malgré les épines énormes lui semblait lisse, moelleux. Le petit Silure, sur la berge blanche de lumière, lui faisait signe. Et il n'était plus petit, mais gros, gros.

Ananzè ferme les yeux et « floup », saute, mais de façon à ne pas venir la tête la première. Un cou rompu, c'est la mort ; un membre qui se fracture, c'est encore la vie. À peine avait-il abandonné la douzième branche jouant à la nacelle balancée par la houle qu'il se vit soudain dans la ville la plus opulente et la plus merveilleuse du monde, le centre le plus actif du globe. Des hommes allaient, venaient, achetaient, échangeaient, négociaient, brocantaient, spéculaient, transportaient, évacuaient, livraient, sans que l'âpreté des débats, des discussions, exclût la courtoisie qui était la première règle dans ce pays féerique. Et partout des palais et des lumières de toutes les couleurs qui donnaient à cette ville, la nuit comme le jour, un aspect véritablement magique. Sous ses yeux, ce n'étaient que décors changeants. Quant à l'abondance, inutile d'en parler. Rien qu'à l'aspect jovial, luisant, des habitants, on savait dans quel eldorado l'on était. Chacun d'eux était la santé en personne. Une ville prodigieuse tant par l'étendue et l'activité, que par la densité de la population. Kacou Ananzè, étonné, murmurait :

« Il ne m'a pas trompé, le petit Silure ! »

Il était tombé dans un champ où il poussait de tout. Et il mangeait, mangeait. Et il engraisait. Il avait des joues comme ça ! avec des plis, des bourrelets de graisse un peu partout. Il avait dans cette abondance, perdu la notion du temps.

Un jour, surpris dans sa retraite, il fut conduit chez la Reine de cette cité prodigieuse. Kacou Ananzè se comporta tellement bien qu'il devint le Premier ministre du royaume.

La Reine cependant lui avait dit : « Tu peux tout faire dans mon royaume, tout faire dans mes palais, mais ce que tu ne dois jamais faire, c'est te regarder dans le miroir qui est là-bas. »

— Bien, répondit Kacou Ananzè ! De ce jour-là commença son malheur : « Pourquoi ne pas me mirer dans ce miroir, alors qu'on me donne tout ?... Ce miroir doit être un miroir magique. Ah ! cette Reine veut jouer au plus fin avec moi. Que sont ces façons-là ? »

Et le miroir était là, pareil à tous les autres miroirs.

« Eh bien, s'il est aussi simple d'aspect, c'est que son pouvoir est grand. »

La brise du soir ne cessait de lui chatouiller la plante des pieds, de lui entrer dans le cou, dans les oreilles. Elle lui caressait les vibrisses, les sourcils. Elle lui chatouilla tellement la plante des pieds, que... lui entra tellement dans le cou, les oreilles, que... Kacou Ananzè se dit : « Pourquoi ne pas me mirer dans le miroir ? »

Et il fit cela. Mais aussitôt il se retrouva au bord du fleuve aux rives brûlantes, la ligne à la main, le flotteur immobile.

Et il avait faim ! faim ! Il jetait, rejetait la ligne. Le flotteur plonge. Ananzè ramène la ligne. À l'hameçon pend un petit Silure gros comme le petit doigt d'un nouveau-né. Notre pêcheur, très heureux, délicatement le déferre. Le Silure ne dit rien.

— Tiens ! Tiens ! Voici mon ami le Silure, comment ça va ?

— Tu ne me reconnais pas ? Ah ! oui, c'est cela... tu aimes faire le bien en cachette... Je vais quand même te prouver ma reconnaissance.

— Mais c'est moi Araignée, Kacou Ananzè... Araignée de l'autre jour ! Tu ne te souviens plus de notre dernière rencontre ? C'était un matin pareil... Je t'avais sorti du fleuve et tu me disais... Comment disais-tu ? Ah !... oui... « Épargne-moi... Crois-moi... Tu seras heureux... Écoute, tu auras le bonheur... »

— Faut-il que je te grille ?

— Si tu veux.

— Allons, pour qui me prends-tu ? Griller mon ami. Cela ne se fait jamais ! Veux-tu que je te remette dans l'eau ?

— Si tu veux !

— Me recommandes-tu de remonter sur la douzième branche du fromager ? La dernière fois, sur tes conseils, j'avais grimpé sur la douzième branche et de là, « floup ! » je sautai... oh ! comme j'avais eu peur au début... mais toi, sur la rive, tu me faisais signe, tu m'encourageais dans cet exploit... Veux-tu que nous recommencions ?

— Si tu veux !

— Si je veux ! Mais c'est cela que je veux. Tiens ! regarde, je vais monter. Je monte.

Ce fut vraiment pénible comme montée. Les grosses épines tels des chevaux de frise s'opposaient à toute avance. Kacou Ananzè saignait. Il atteignit quand même la douzième branche, jouant à la nacelle balancée par la houle. Pris de vertige, Ananzè vint s'écraser sur le sol.

Heureusement, il n'en mourut pas ; ses exploits se seraient arrêtés et nous, hommes, aurions peu de choses à nous raconter les soirs...

Et comme tous les mensonges, c'est par vous que le mien passe pour aller se jeter à la mer... pour aller courir le monde...

LE PAGNE NOIR

Il était une fois, une jeune fille qui avait perdu sa mère. Elle l'avait perdue, le jour même où elle venait au monde.

Depuis une semaine, l'accouchement durait. Plusieurs matrones avaient accouru. L'accouchement durait.

Le premier cri de la fille coïncida avec le dernier soupir de la mère.

Le mari, à sa femme, fit des funérailles grandioses. Puis le temps passa et l'homme se remaria. De ce jour commença le calvaire de la petite Aïwa. Pas de privations et d'affronts qu'elle ne subisse ; pas de travaux pénibles qu'elle ne fasse ! Elle souriait tout le temps. Et son sourire irritait la marâtre qui l'accablait de quolibets.

Elle était belle, la petite Aïwa, plus belle que toutes les jeunes filles du village. Et cela encore irritait la marâtre qui enviait cette beauté resplendissante, captivante.

Plus elle multipliait les affronts, les humiliations, les corvées, les privations, plus Aïwa souriait, embellissait, chantait — et elle chantait à ravir — cette orpheline. Et elle était battue à cause de sa bonne humeur, à cause de sa gentillesse. Elle était battue parce que courageuse, la première à se lever, la dernière à se coucher. Elle se levait avant les coqs, et se couchait lorsque les chiens eux-mêmes s'étaient endormis.

La marâtre ne savait vraiment plus que faire pour vaincre cette jeune fille. Elle cherchait ce qu'il fallait faire, le matin, lorsqu'elle se levait, à midi, lorsqu'elle mangeait, le soir, lorsqu'elle somnolait. Et ces pensées par ses yeux, jetaient des lueurs fauves. Elle cherchait le moyen de ne plus faire sourire la jeune fille, de ne plus l'entendre chanter, de freiner la splendeur de cette beauté.

Elle chercha ce moyen avec tant de patience, tant d'ardeur, qu'un matin, sortant de sa case, elle dit à l'orpheline :

— Tiens ! va me laver ce pagne noir où tu voudras. Me le laver de telle sorte qu'il devienne aussi blanc que le kaolin.

Aïwa prit le pagne noir qui était à ses pieds et sourit. Le sourire pour elle, remplaçait les murmures, les plaintes, les larmes, les sanglots.

Et ce sourire magnifique qui charmait tout, à l'entour, au cœur de la marâtre mit du feu. Le sourire, sur la marâtre, sema des braises. À bras raccourcis, elle tomba sur l'orpheline qui souriait toujours.

Enfin, Aïwa prit le linge noir et partit. Après avoir marché pendant une lune, elle arriva au bord d'un ruisseau. Elle y plongea le pagne. Le pagne ne fut point mouillé. Or l'eau coulait bien, avec dans son lit, des petits poissons, des nénuphars. Sur ses berges, les crapauds enflaient leurs voix comme pour effrayer l'orpheline qui souriait. Aïwa replongea le linge noir dans l'eau et l'eau refusa de le mouiller. Alors elle reprit sa route en chantant.

Ma mère, si tu me voyais sur la route,

Aïwa-ô ! Aïwa !

Sur la route qui mène au fleuve

Aïwa-ô ! Aïwa !

Le pagne noir doit devenir blanc

Et le ruisseau refuse de le mouiller

Aïwa-ô ! Aïwa !

L'eau glisse comme le jour

L'eau glisse comme le bonheur

O ma mère, si tu me voyais sur la route,

Aïwa-ô ! Aïwa !

Elle repartit. Elle marcha pendant six autres lunes.

Devant elle, un gros fromager couché en travers de la route et dans un creux du tronc, de l'eau, de l'eau toute jaune et bien limpide, de l'eau qui dormait sous la brise, et tout autour de cette eau de gigantesques fourmis aux pinces énormes, montaient la garde. Et ces fourmis se parlaient. Elles allaient, elles venaient, se croisaient, se passaient la consigne. Sur la maîtresse branche qui pointait un doigt vers le ciel, un doigt blanchi, mort, était posé un vautour phénoménal dont les ailes sur des lieues et des lieues, voilaient le soleil. Ses yeux jetaient des flammes, des éclairs, et les serres, pareilles à de puissantes racines aériennes, traînaient à terre. Et il avait un de ces becs ! Dans cette eau jaune et limpide, l'orpheline plongea son linge noir que l'eau refusa de mouiller.

Ma mère, si tu me voyais sur la route,

Aïwa-ô ! Aïwa !

La route de la source qui mouillera le pagne noir

*Aïwa-ô! Aïwa !
Le pagne noir que l'eau du fromager refuse de mouiller
Aïwa-ô! Aïwa !*

Et toujours souriante, elle poursuivait son chemin.

Elle marcha pendant des lunes et des lunes, tant de lunes qu'on ne s'en souvient plus. Elle allait le jour et la nuit, sans jamais se reposer, se nourrissant de fruits cueillis au bord du chemin, buvant la rosée déposée sur les feuilles.

Elle atteignit un village de chimpanzés, auxquels elle conta son aventure. Les chimpanzés, après s'être tous et longtemps frappé la poitrine des deux mains en signe d'indignation, l'autorisèrent à laver le pagne noir dans la source qui passait dans le village. Mais l'eau de la source, elle aussi, refusa de mouiller le pagne noir.

Et l'orpheline reprit sa route. Elle était maintenant dans un lieu vraiment étrange. La voie devant elle s'ouvrait pour se refermer derrière elle. Les arbres, les oiseaux, les insectes, la terre, les feuilles mortes, les feuilles sèches, les lianes, les fruits, tout parlait. Et dans ce lieu, nulle trace de créature humaine. Elle était bousculée, hélée, la petite Aïwa ! qui marchait, marchait et voyait qu'elle n'avait pas bougé depuis qu'elle marchait. Et puis, tout d'un coup, comme poussée par une force prodigieuse, elle franchissait des étapes et des étapes qui la faisaient s'enfoncer davantage dans la forêt où régnait un silence angoissant.

Devant elle, une clairière et au pied d'un bananier, une eau qui sourd. Elle s'agenouille, sourit. L'eau frissonne. Et elle était si claire, cette eau, que là-dedans se miraient le ciel, les nuages, les arbres.

Aïwa prit de cette eau, la jeta sur le pagne noir. Le pagne noir se mouilla. Agenouillée sur le bord de la source, elle mit deux lunes à laver le pagne noir qui restait noir. Elle regardait ses mains pleines d'ampoules et se remettait à l'ouvrage.

*Ma mère, viens me voir !
Aïwa-ô! Aïwa !
Me voir au bord de la source,
Aïwa-ô! Aïwa !
Le pagne noir sera blanc comme kaolin
Aïwa-ô! Aïwa !
Viens voir ma main, viens voir ta fille !
Aïwa-ô! Aïwa !*

À peine avait-elle fini de chanter que voilà sa mère qui lui tend un pagne blanc, plus blanc que le kaolin. Elle lui prend le linge noir et sans rien dire, fond dans l'air.

Lorsque la marâtre vit le pagne blanc, elle ouvrit des yeux stupéfaits. Elle trembla, non de colère cette fois, mais de peur ; car elle venait de reconnaître l'un des pagnes blancs qui avaient servi à enterrer la première femme de son mari.

Mais Aïwa, elle, souriait. Elle souriait toujours.

Elle sourit encore du sourire qu'on retrouve sur les lèvres des jeunes filles.

LA CRUCHE

— Ah ! tu as cassé ma cruche. Je m'y attendais. Tu n'as que trop tardé. Eh bien tu sais ce qui te reste à faire... Il me faut une cruche pareille à celle que tu viens de briser. Va me la chercher où tu voudras, mais en aucun cas, il ne te faut remettre les pieds ici, chez moi, sans ma cruche.

Koffi, pétrifié, les débris de la cruche à ses pieds, regardait sa belle-mère.

— Comme j'ai envie de t'assommer ! As-tu fini de me regarder de cette façon-là ? Qu'attends-tu pour partir, partir où tu voudras... mais ma cruche, il me la faut... tu entends, tu as compris ?

Et Koffi partit, heureux de partir, de partir de cette maison où jamais il n'eut une minute de repos, une minute de joie, parce que lui, il avait perdu sa mère.

Plus il s'éloignait de la maison où tout lui avait été injures, corvées, punitions, plus il se sentait heureux, reprenait goût à la vie. Il rencontrait des hommes, bavardait avec eux ; des animaux, il plaisantait avec eux. Plus aucune injure, aucune menace, mais des rires, de l'affection, de la compréhension. Et lorsqu'il leur racontait à tous, son aventure, dans leur voix et dans leur regard, il y avait de la commisération, de la pitié. Et tous lui disaient : « Et tu as pu vivre là, dans cet enfer, avec un tel démon tout le temps à tes trousses ? »

Mais lui partait. Et chose étrange, plus il s'en allait, plus la vie lui paraissait belle. Ah, comme son horizon avait été petit, borné !... Maintenant devant lui, le monde, l'espace ! Et ce monde, il le fixait, les yeux secs, et non plus à travers des larmes qui déforment tout, non plus à travers le froid, les privations, les misères, les transes continues.

Et Koffi s'en allait, et plus il s'en allait, davantage sa confiance en l'homme croissait. Il respirait à l'aise, l'air salubre, et chantait d'une voix merveilleuse qui faisait danser les feuilles sur les branches, osciller les branches sur les arbres. Et les arbres, ivres de mélodie, dans le vent, entremêlaient leur chevelure piquée de papillons de toutes les couleurs, contant fleurette à des abeilles en repos.

Et il allait toujours, Koffi qui, de sa mère, ne connut la moindre caresse, le moindre sourire et ne conservait d'elle aucun trait. Elle fermait ses yeux lorsque Koffi, sur le monde, ouvrait les siens. On eût dit que dans ce vaste univers, il n'y avait pas assez de flamme, assez de lumière pour luire à la fois dans les yeux de Koffi et de sa mère, et qu'il fallait que la maman, à son fils, transmît sa flamme à elle. Elle s'éteignit lorsque l'enfant s'embrasait de vie...

Un soir il arriva au bord d'un fleuve, si grand que l'autre rive se confondait avec l'horizon. Et dans cette eau, un crocodile aussi gigantesque qu'une montagne. Le fleuve, survolé de mouettes, était comme un tapis uni tiré par une main invisible. Sur la berge, des vaguettes, sans dentelure aucune, d'un bloc comme du velours qu'on déploie, venaient mourir. Les coqs de pagode dans les fourrés chantaient l'heure du repos.

Le Crocodile fixait Koffi de tout l'éclat de ses yeux couleur de flamme. Autour de lui des têtards se pourchassaient. Aux roseaux dont la tête dans l'onde, faisait on ne sait quelle confiance, venaient s'accrocher des touffes d'herbes, comme un voyageur, le soir, dans un village, cherche asile. Un martin-pêcheur, à l'affût, battait à peine des ailes. Le menu fretin naviguait en escadre ; des coquillages traînant leur masse de corps épineux, titubaient comme s'ils étaient chargés d'une croix. Une araignée posée sur une feuille, s'en allait au fil de l'eau. Et toujours les coquillages qui tombaient, se relevaient, laissant sur le sable, des rainures, des sillages.

Le Crocodile, ouvrant sa gueule plantée de crocs fort pointus, de crocs aussi énormes que des fromagers, noircis, ébréchés à force d'avoir mangé de bonnes choses, lui dit :

— Petit, qui t'a indiqué la route qui mène chez moi ? Depuis que le monde est monde, aucun être humain, dans ces parages, jamais n'est venu. Que cherches-tu ? Veux-tu être croqué ?

— Je ne suis qu'un orphelin. Si tu dois me croquer, écoute auparavant mon histoire.

Et Koffi, au Crocodile, conta toute son histoire, depuis la mort de sa mère jusqu'au jour où il brisa la cruche.

Le Crocodile apitoyé, versant des larmes, de véritables, celles-là, lui répondit :

— Si tu voulais me frotter le dos — je venais prendre un bain — non seulement tu verrais ta mère, mais tu aurais une cruche pareille à celle que tu as cassée.

Et Koffi, crânement, sans un soupçon d'hésitation, prit l'éponge, descendit dans l'eau, grimpa sur le dos du Crocodile et se mit à frotter, à frotter ce dos rugueux, crevassé, ayant des aspérités aussi tranchantes que la machette la plus aiguisée, des pointes aussi effilées que des aiguilles et des pans d'écailles sur lesquels le savon ne moussait pas. Koffi frottait, frottait le dos, et de ses doigts entaillés, de ses mains déchirées coulait le sang qui rougissait l'eau. Mais il ne pleurait point. Après cette toilette laborieuse, le Crocodile lui dit :

— Monte sur mon dos.

L'enfant monta et ils partirent.

Un matin, ils se trouvèrent devant une porte, une toute petite porte bien sale. Et le Crocodile ordonna : « Touche-la seulement. »

À peine le doigt de Koffi l'avait-elle frôlée, qu'un bruit terrible, un bruit fait du grondement de mille tonnerres et de milliers de montagnes qui s'écroulent à la fois, se produisit. Et devant lui, que voit-il ? Un être étrange qui puait, mais puait alors de toutes les puanteurs du monde, un être dont la tête se perdait dans le ciel et les pieds dans le sol. En marchant, cet être fendait le ciel et la terre.

— D'où viens-tu, petit téméraire ? Qui t'a amené ici ? Que veux-tu ?

Le Crocodile avait disparu dès que le monstre s'était montré. Koffi était seul, son cœur voulait forcer les côtes et s'en aller. Mais les côtes sur lesquelles il se ruait, lui résistaient. Koffi se taisait, muet d'épouvante.

— Que veux-tu ?

Et Koffi recouvrant ses esprits, lui conta toute son histoire, depuis la mort de sa mère, jusqu'au moment où il vit le Crocodile.

— Coiffe-moi, lança l'être étrange.

Et Koffi se mit à le coiffer. Le moindre brin de cheveu qui tombait, faisait trembler la terre. On voyait les arbres tituber, s'accoter les uns aux autres, puis ensemble, se tenant toujours par leurs chevelures emmêlées, s'abattre ; les montagnes oscillaient. Et ces cheveux pouaient : une odeur suffocante, irrespirable.

Koffi le coiffa. Il ne sut jamais combien de temps cela dura. Mais lorsqu'il eut fini, l'être étrange lui murmura :

— Tourne-toi.

Koffi se tourna.

— Regarde-moi.

Koffi tremblait. Devant lui était un Diable plus effrayant encore que le Crocodile et l'être étrange. Il aurait voulu retourner sur ses pas, être bien loin de ces régions. Il aurait voulu courir. Oui, il faut courir, fuir

ces apparitions, retourner dans le monde des humains. Il courait, courait, tout essoufflé. Mais, phénomène étrange, il ne bougeait point de sa place. Il voulait crier. Il criait, criait de toutes ses forces. Mais aucun son ne sortait de sa bouche grande ouverte. Et le Diable qui était là, qui, d'une voix plus tonitruante que celles du Crocodile et de l'être étrange, lui criait :

— D'où viens-tu ? Qui t'a amené dans ce pays où jamais les hommes ne mettent les pieds ? Que cherches-tu pour venir jusqu'à moi ?

Et Koffi à nouveau, lui conta son histoire, depuis la mort de sa mère jusqu'à sa rencontre avec le monstre dont la tête se perdait dans le ciel et les pieds dans la terre.

Le Diable alors le mena dans un endroit ténébreux. L'obscurité y était opaque, dense, palpable. Au passage, elle opposait de la résistance. Et là-dedans des êtres qui parlaient, riaient, chantaient, dansaient. Depuis combien de temps marchaient-ils ? Koffi ne sut jamais le dire. Brusquement ils furent à la lumière sur une haute, très haute montagne.

Le Diable se tournant vers Koffi, lui demanda :

— Qu'as-tu vu dans la chambre d'où nous sortons ?

— Rien.

— Qu'as-tu entendu ?

— Rien.

— Laisse-toi tomber de cette montagne.

Au pied de la montagne, sur des distances et des distances, à perte de vue, était la brume. Nul arbre on n'apercevait. Nul bruit on n'entendait. Et sur cette brume, le soleil qui flamboyait.

Koffi se laissa tomber de la montagne au bas de laquelle il retrouva le Diable qui lui remit deux clés en ordonnant :

— Continue ta route.

— Mais ces clés ?

— Eh bien, sur ta route, tu trouveras deux portes, l'une à droite, l'autre à gauche. Ouvre celle de droite en te gardant bien de frôler celle de gauche.

Et Koffi partit. Arrivé aux deux portes, il ouvrit celle de droite. C'était la porte du village des vieilles femmes.

— D'où viens-tu, petit et où vas-tu ?

Koffi encore par le menu conta toute son histoire. Chacune voulut l'entendre pour pouvoir la raconter à son tour. Et à chacune, il conta la même histoire, sans un mot de plus, sans un mot de moins.

— Tu veux aller voir ta maman pour avoir une cruche pareille à celle que tu as brisée?

— Oui.

— Avant de partir, il te faut nous coiffer, nous curer les ongles des doigts et des orteils ; nous chercher de l'eau, nous laver et nous habiller toutes.

Or c'était un monde que ce village de vieilles femmes toutes blanchies, toutes cassées, et qui s'en allaient en titubant sur leurs bâtons. Lorsqu'elles se levaient, on entendait les articulations crier. Quelques-unes ne pouvaient même plus se redresser et s'en allaient la main droite tenant le bâton sur lequel elles s'appuyaient, et la main gauche sur les reins comme pour en étouffer les cris.

Et Koffi à cette nouvelle épreuve, se soumit avec empressement et sourire. Il allait, il venait, racontant de belles histoires à toutes ces vieilles femmes qui riaient en se tapant sur les cuisses, en se tenant le ventre.

Très heureuse, la fin des épreuves étant arrivée, la plus vieille des femmes, à Koffi, remit deux gourdes et lui indiqua où et quand il devait jeter la première.

Koffi repartit. À l'endroit indiqué, il jeta la gourde. À peine cette dernière avait-elle touché la terre que Koffi se vit en compagnie de sa mère qui, en échange de la clé et de la seconde gourde, lui remit trois autres gourdes en disant :

— Au sortir de ce village, jette la gourde que voici. Tu te retrouveras immédiatement dans ton village. Les autres gourdes contiennent tes richesses ; et voici la cruche que tu cherchais.

Koffi tout joyeux, emporta ses gourdes et sa cruche. Cette cruche, il l'avait enfin ! Et au prix de quelles peines, de quelles souffrances ! L'histoire du Crocodile, de l'être étrange, du Diable, des vieilles femmes, lui aurait paru un songe affreux s'il n'avait encore des cicatrices sur les mains, s'il ne tenait une cruche et des gourdes !

Jetant la première gourde, il se retrouva aussitôt dans son village. Mais il avait tellement vieilli qu'on ne le reconnaissait plus. On avait déjà oublié qu'un jour, il y a de cela des années, un certain orphelin partit du village, à la recherche d'une cruche, la cruche qu'il ramenait. Il y avait tant d'années de cela que les vieux faisaient visiblement un effort pour se le rappeler. Ils interrogeaient la fumée de leurs pipes, leurs barbes blanches, les longs jets de salive... se grattant la tête pour fouiller des tas de souvenirs.

Koffi remit la cruche à ses parents. Cassant la première gourde, des châteaux poussèrent de partout. On les voyait surgir de terre, les uns à la suite des autres, ces châteaux d'or qu'on ne pouvait regarder sous le soleil levant. Et il en venait encore, toujours. À perte de vue, c'était des châteaux desquels sortait le soleil, et dans lesquels il allait le soir se coucher. De la seconde gourde, sortirent des hommes, des richesses, des femmes, des enfants. Tout cela pour peupler les châteaux.

Koffi était devenu roi.

La belle-mère ne pouvait souffrir cela. Elle voulait pour ses enfants un sort identique, voire plus glorieux. C'était pour elle, une obsession. Elle en avait perdu le sommeil et l'appétit. Dans son cœur l'envie avait poussé des racines aussi grosses que celles d'un fromager, aussi solides et profondes que celles d'un acajou, tissé des voiles plus ténébreux et plus perfides que ceux d'une araignée. Et lorsque le soleil se levait, elle lui demandait dans ses prières de faire fondre tous ces châteaux d'or. Mais le soleil, comme pour la narguer, brillait calmement en faisant luire tous ces châteaux dont les rayons lui venaient comme des flèches au cœur, son cœur qui chaque jour, d'envie se gonflait, se boursouflait.

Un matin, sortant de sa case, avant même qu'elle se soit lavé le visage, elle sauta sur son fils aîné et pan ! pan ! pan !

— Vaurien ! regarde ! Avec ça, tu dors, toi, tu manges, tu ris ! Ces châteaux, regarde-les. Il t'en faut. Il nous en faut. Et plus que cela. Des châteaux en diamant et qui couvriraient la terre entière. Va ! fais comme Koffi. Enrichis-toi.

Et poussant son fils aîné par la nuque, elle le mit en route.

Et le fils aîné, comme poussé par le vent, partit.

Voyant le Crocodile sur la route du fleuve, il s'écria :

— Oh ! oh ! quel vilain Crocodile. Quel monstre, mon Dieu !

— Qui t'envoie, petit ?

— C'est ma mère.

— Et où vas-tu de ce pas ?

— Être riche et puissant comme Koffi.

— Ah ! il était bien gentil, lui.

— Pas plus que moi.

— Lave-moi le dos et je t'aiderai.

— Te laver le dos, moi, le dos d'un Crocodile ? Ton dos avec ses épines, ses aiguilles, toutes les saletés ramassées on ne sait où ?

— Lave-moi le dos.

— Ma mère ne m'a pas dit de venir laver des dos, mais de venir chercher la fortune, la puissance. Des dos à laver, il y en a au village, et

des dos bien lisses, des dos d'hommes et non de crocodiles. Je te demande de me faire passer le fleuve.

Et le Crocodile, docile, lui dit :

— Monte sur mon dos et partons. Là-bas, où tu vas, tu trouveras ce que tu trouveras.

— Que trouverai-je ?

— Ce que tu cherches. Monte.

Et l'enfant monta. Le Crocodile le déposa devant la porte qui, s'ouvrant, fit voir le monstre dont la tête touchait le ciel et les pieds s'enfonçaient dans le sol. L'enfant aussitôt de s'écrier :

— Qu'est-ce que je vois ! Qu'est-ce que cela ? Comment t'appelles-tu, toi ? Mais où est ta tête ? Et tes pieds ? Et quelle sorte de cheveux ? Des branchages ? Tu n'as pas de poux ?

— Coupe-moi les cheveux.

— C'est toi qui pue de la sorte ? Depuis que ta mère t'a mis au monde, t'es-tu une seule fois lavé, vilain monstre ?

— Coupe-moi les cheveux.

— Alors tu crois que je viens pour couper des cheveux ? Si c'était pour cela, je serais resté au village. Je suis venu, moi, pour m'enrichir, être aussi puissant que Koffi.

— Continue ta route. Tu trouveras ce que tu trouveras.

— Que trouverai-je ?

— Ce que tu cherches.

Et l'être étrange le mena chez le Diable qui, à son tour le conduisit en haut de la montagne, et de la montagne le fit partir chez les vieilles femmes dont les articulations à chaque mouvement avaient des bruits de grues géantes jamais graissées. Et elles allaient et venaient, une main aux hanches et l'autre tenant un bâton sur lequel elles s'appuyaient. Et leurs cheveux étaient aussi blancs que du coton. Dans la bouche, plus une seule dent.

— Quel pays ! Qu'attendez-vous pour mourir vous autres. Je parie que vous êtes toutes des sorcières. C'est vous qui tuez les jeunes gens dont vous enviez la beauté, la jeunesse... Ne me regardez pas comme cela, tas de sorcières... Moi, vous ne me tuerez pas... Aucune de vous ne sucera la moelle de mes os...

Mais toutes les vieilles femmes courant vers lui, clamaient :

— Coupe-nous les cheveux ! cure-nous les ongles des doigts et des orteils ; lave-nous ; cherche-nous de l'eau ; et nous t'aiderons.

— M'aider, vous ? J'allais même vous demander les mêmes services, car moi aussi je puis vous aider, vous aider à mourir.

Et la plus vieille des vieilles femmes en lui remettant quatre gourdes, lui dit :

— Tu verras ce que tu verras. Cette première gourde, dès que tu l'auras jetée à terre, tu te trouveras chez toi. Quant aux trois autres que voici, brise-les et tu verras ce que tu verras.

L'enfant jeta la gourde et se retrouva chez lui, en compagnie de sa mère exultant d'allégresse.

— Tu n'as pas tardé ! Et tu nous apportes la richesse, la puissance ! Donne-moi ces gourdes. Où allons-nous les garder ? Pourquoi les conserver ? Mieux vaut les briser tout de suite... tout de suite, pour qu'à côté de ces châteaux viennent se dresser les nôtres... Merci, mon fils !... Viens que je te presse encore sur mon cœur que tu décharges aujourd'hui d'un poids énorme. Ah ! si je ne t'avais pas poussé ce matin-là par la nuque, tu serais ici encore à regarder le soleil se lever de ces châteaux que les nôtres vont bientôt éclipser... Comment faut-il tenir les gourdes ? Oui, tenons-les comme cela, et que le monde entier se couvre de châteaux, de nos châteaux !... Comme mon cœur bat ! Écoute-le. Comme ma main tremble ! Regarde-la, mon fils ! Regarde, tous ces châteaux d'or, d'un moment à l'autre, ils vont être balayés. La richesse nous l'avons dans cette gourde ! La puissance, elle est dans cette autre. Merci, mon fils. Je respire maintenant. Je vis. Je puis regarder le soleil, lever la tête. Que désormais le soleil luise davantage et par l'univers, sème les rayons de nos châteaux.

Alors de toutes ses forces la femme jeta la gourde à terre. Aussitôt surgirent des lions, des tigres, des chacals, tous les fauves du monde. Pour conjurer le sort, elle brisa une seconde gourde. Et des flammes jaillirent de partout, du ciel, de la terre, du vent, des cailloux, des montagnes. Tout, autour d'eux, flambait. Les fauves les poursuivaient. Ils couraient, couraient. Les flammes plus rapides, de tous côtés leur coupaient la retraite, les encerclaient, dressées en haute, haute, immense, tour rouge.

La troisième gourde fut jetée et aussitôt la terre s'ouvrit, les engloutit et se referma. Mais au soleil couchant brillaient de tous leurs éclats, les châteaux de Koffi.

Et c'est depuis l'aventure de cette femme qu'on ne maltraite plus un orphelin en pays noir.

LA BOSSE DE L'ARAIGNÉE

Su-boum ! Su-boum-ka !

Su-boum ! boum ! Su-boum-ka !

Et le tam-tam s'en allait par la forêt, suivant la piste tortueuse, polie par les hommes et les eaux de pluie.

Il y a de cela des années et des années. Mais le rythme encore retentit à mes oreilles. Et sur ce rythme entraînant, il m'arrive d'esquisser encore des pas.

L'entendez-vous le tam-tam, remplissant la brousse et le village de ses notes grêles, chaudes, sourdes, pathétiques ? L'entendez-vous monter des vallons, descendre de la montagne, surgir d'entre les éclaircies, monter aussi haut que la voix argentine des nains ?

On dirait qu'il ne veut pas s'en aller, le tam-tam, tant il gémit, crie, hurle, gronde ! Il se tait un instant, puis revient, plus rapide que le vent qui le porte.

Gardez-vous cependant de danser.

Gardez-vous de répéter avec le tam-tam ensorceleur ses :

Su-boum ! Su-boum-ka !

Su-boum ! boum ! Su-boum-ka !

Car c'est pour avoir chanté cette chanson, dansé cette danse des nains, que je suis devenu bossu, moi, Kacou Ananzè.

En ce temps-là, j'étais un beau gars. Il n'y avait pas mon pareil dans le monde. Ni chez les hommes, ni chez les animaux. Nulle part, l'on ne trouvait un être aussi beau, aussi charmant que moi. Les femmes ensorcelées, éblouies, tout le temps, couraient à mes trousses. Pas moyen de faire tomber cette grappe humaine. Nombreuses étaient celles qui couvraient des étapes d'une lune, de deux lunes, de vingt lunes, pour me voir. Et lorsqu'elles m'avaient vu, elles oubliaient de repartir. Et quand elles accouchaient, toutes tenaient à nommer leur enfant Kacou Ananzè, comme si le fait de s'appeler Kacou Ananzè pouvait embellir une laideur monstrueuse, corriger un faciès affreux,

conférer un peu d'intelligence, dégrossir des goujats, rendre alertes les impotents. Et les femmes, à la moindre histoire, cornaient aux oreilles de leurs époux :

— Ah ! Si j'avais un mari pareil à Kacou Ananzè !

— Va donc te marier à lui !

Et les femmes saisissant la réponse au vol, s'en venaient chez moi. De ce fait, j'avais un harem qui était plus grand que dix villages, trente villages.

Les femmes du roi, l'avaient abandonné pour venir chez moi. Je les avais accueillies à bras ouverts. Celles de notables, avaient elles aussi rejoint mes harems.

Lorsqu'on m'appelait, je répondais par ma devise : « La femme est un bijou qu'il ne faut jamais laisser ternir. » Et les femmes, en entendant cela, accouraient vers moi. Aujourd'hui, toutes les femmes du monde auraient été de mon harem si... s'il n'y avait eu ce tam-tam des nains dont le rythme encore retentit à mes oreilles.

Su-boum ! Su-boum-ka !

Su-boum ! boum ! Su-boum-ka !

Et puis, il faut vous dire aussi que je faisais tout avec art. Je parlais bien, je dansais bien ; je jouais de même, et m'habillais avec un chic inimitable. Il n'était rien que je ne fisse avec adresse. J'avais cela dans le sang. Je trompais même si bien les autres sans jamais tomber dans leurs pièges que cela me valut une réputation de sorcier qui me grandit aux yeux de tous, et surtout auprès des femmes !

Les femmes, vous le savez, ont un faible pour le mystère qu'elles cultivent avec un art consommé. Toujours un peu de voile autour des mots, des actes ; une pincée d'ombre dans le rire pour que vous en déceliez le sens ; une parcelle d'ombre dans le regard pour en soutenir l'éloquence ; une miette d'ombre dans le sourire pour vous mettre sur le gril et vous occuper ; de longues traînées d'ombre dans les rendez-vous pour vous faire cuire, vous ramollir, vous mettre à leurs pieds.

Je les connais, moi, les femmes. Je vous dis que j'avais un harem de deux cents villages !

Tout le monde ne parlait que de moi. Ma renommée, l'on ne saurait vous dire jusqu'où elle était allée. Pour vous en faire une idée, sachez seulement que la Pluie, le Vent, les Eaux, tout dans la nature ne parlait que de Kacou Ananzè l'Araignée.

Mais avoir une grande renommée, des champs illimités, des femmes par centaines, des enfants par milliers, n'implique nullement un changement de mœurs. Et moi, j'aimais chanter et danser. Chanter plus que les oiseaux ; danser plus que les nains.

Su-boum ! Su-boum-ka !

Su-boum ! boum ! Su-boum-ka !

Gardez-vous toujours d'en rythmer la cadence, soit du pied, soit des doigts, car on ne sait jamais, et comme toujours dans le monde, il y a des nains, vous comprenez !

Donc dans la brousse étaient des nains, des nains danseurs, qui, toutes les nuits, venaient danser sous le fromager du village. Et ils chantaient à ravir, les nains ! C'était, toutes les nuits, des chants et des danses, et ce, depuis des années et des années... Et avec cela défense absolue à tout être qui n'était pas un nain de chanter leurs chansons et de danser leurs danses. Tout le monde dans les villages savait cela. Dès que les enfants commençaient à marcher, à parler, pour premières recommandations, les mamans ne cessaient de leur dire : « Ne chantez jamais la chanson des nains. Ne dansez jamais la danse des nains, sinon gare à la bosse ! »

Mais moi, Kacou Ananzè, toutes les nuits, dès que j'entendais la chanson et le tam-tam des nains, je me levais et dansais. Quoi, rester au lit lorsque le tam-tam appelle à la danse ? Cela est-il possible ? Et je dansais dans ma chambre, comme là-bas sur la place publique, dansaient les nains bossus. Ces nains étaient bossus et il suffisait de chanter leur chanson et de danser leur danse pour devenir bossu.

Par une nuit splendide où la lune chevauchait des nuages tout blancs, les nains comme à l'accoutumée, revinrent entonner une chanson qu'on n'avait jamais entendue. Une chanson qui vous emportait, vous enivrait. Et le tam-tam donc ! Tout semblait cette nuit-là, calculé pour faire sortir les hommes de chez eux. C'était un appel irrésistible. Les hommes se cramponnaient aux bois des lits, aux chambranles des portes pour ne pas sortir. Leurs épouses les retenaient par les pieds. Moi, je fus poussé de mon lit, de ma case, et jeté au-dehors. En un bond, j'étais parmi les nains, qui tournaient autour de moi.

— Que viens-tu faire ici ?

— Je me pro... pro... promène, dis-je en bégayant. Cela les déride, les apaise, vous les concilie.

— Tu te promènes ?

— Et tu dances notre danse ?

— À vrai dire, ce... ce sont vos chansons qui... qui m'ont attiré, leur dis-je. Je voudrais faire partie de... de votre groupe.

— C'est la chanson et la danse des nains que ne chantent et ne dansent les êtres comme vous.

— Moi, je veux les apprendre.

— Entendu. Mais garde-toi de chanter ces chansons et de danser ces danses, en notre absence. Si tu nous désobéissais, tu vois ça — et ils me montrèrent leur bosse — tu l'auras sur le dos et toutes les femmes te fuiront, parce qu'elles sont « des bijoux qu'il ne faut jamais laisser ternir », parce qu'elles ont de la laideur, une inexplicable horreur...

— Combien de femmes avez-vous pour parler ainsi ?

— Deux, trois, pas plus.

— Eh bien, moi, j'en ai des villages entiers. Ce que vous dites est faux ; la femme cherche toujours en un visage la parcelle de beauté, le petit éclat de lumière, le mince filet de...

— Ananzè, revenons à nos chants...

— La femme, la laideur...

— Nous t'acceptons, mais...

— J'ai compris...

Et j'entrais dans la danse. Je remuais le tronc, levais une jambe après l'autre : « Su-boum-ka ! », bousculais celui-ci du coude, cognais celui-là de la tête : « Su-boum ! boum ! Su-boum-ka ! »

Au bout de quelques jours j'étais arrivé à chanter et à danser mieux que les nains qui m'admiraient.

À l'approche du jour, ils rentraient chez eux, et moi, dans ma maison je fredonnais les chansons, qui bourdonnaient à mes oreilles, voletaient autour de moi. Chassées ! Elles revenaient se poser sur mes lèvres, m'entraient dans la bouche, en ressortaient. J'avais beau serrer les dents, elles me les écartaient... Mélodie et femme ! Qui peut leur résister ? Et je me mettais à chanter. Devenu un maître de danse, je pensai que la consigne était tombée, le tabou devenu caduc. Je crus qu'il me suffisait d'avoir une certaine position pour enfreindre sans impunité, la loi des nains ; qu'avec mon or, je pouvais conjurer le malheur...

Su-boum ! Su-boum-ka !

Su-boum ! boum ! Su-boum-ka !

Cette nuit-là, nous dansâmes jusqu'à l'aube... Et les nains en retournant dans leur village, à l'oreille, me murmurèrent chacun :

— Ananzè, ne danse plus notre danse.

Le jour vint, splendide. Il est de ces jours qui mettent de la joie au cœur sans raison aucune, vous infusent des énergies, et alors on aimerait se dépenser en mouvements. Tout dans la nature est musique, charme, féerie, paix, quiétude. Et l'on voudrait que cela dure, dure

C'était un de ces jours-là qui s'était levé. Les oiseaux plus qu'à l'accoutumée se mirent à chantonner avec entrain ; les feuilles bruissaient calmement ; les coqs lançaient de vibrants cocoricos. Les poules gloussaient, suivies de leurs poussins qui pépiaient. Les canards, en grands personnages jamais pressés, louvoyaient tels des bateaux sans gouvernail. Un paon tout gonflé de son importance, tournait sur lui-même. Et des oiseaux dans le ciel, et des oiseaux dans les arbres fleuris...

J'avais la chanson dans la gorge, tel un hoquet. Je prenais des gobelets d'eau pour la noyer. Elle remontait, sortait, s'envolait, pour aller rejoindre là-bas, sur la piste polie par les hommes et les eaux des pluies, le refrain des nains.

Je fis un pas... deux pas... Rien. Je tournai sur moi-même comme ça... Ne le faites pas aussi... Rien encore.

Ah ! ces farceurs de nains, ils pensaient m'avoir moi, Kacou Ananzè. Le soleil riait. Je chantais et dansais. Mais chose étrange : je dansais et davantage le soleil riait, plus je sentais quelque chose sur les épaules, là, sur le dos. Un poids. Une charge. Je me penchais malgré moi. Impossible de me redresser. Le beau gars svelte que j'étais rapetissait et une montagne de chair lui poussait sur le dos.

— Eh ! toi, qui m'es sur le dos, descends ! Tu penses que je vais te porter pour danser la danse des nains ? Si tu veux me voir danser, descends donc et regarde... On tourne comme cela, à droite, lorsque le tam-tam fait :

« Su-boum-ka ! » et comme cela, sur la gauche, le bras de cette façon, le cou un peu tendu, le tronc cambré, les jambes ployées comme ça, lorsque le tam-tam fait :

Su-boum-boum ! ka ! Su-boum !

Ce qui m'était sur le dos ne répondait pas. Au contraire, il me pesait davantage.

— Allons, descends, toi ! Tu es bête ! Si tu ne l'étais, tu serais descendu et ensemble, nous danserions la danse des nains.

Mais la bosse me montait au cou, s'agrippait à mes clavicules, me prenait les côtes dans ses étau. Je me débattais.

La bosse était sur mon dos. Que fallait-il faire ? Je creusai un trou dans la cuisine et couché sur le dos, je feignis d'avoir la fièvre. J'étais couché tout grelottant lorsque mes femmes revinrent des champs.

— Ote-toi de là, me dit la plus jeune femme.

— Laisse-moi tranquille.

— Comment, te laisser tranquille, lorsque tu es couché dans ma cuisine ?

— Laisse-moi tranquille, te dis-je !

— Tu ne manges pas aujourd'hui ?

— Je n'ai pas faim.

— Eh bien, nous autres, nous avons faim. Ote-toi donc de là.

— Femme, ne me touche pas... la bosse, bossu.

— Que dis-tu ? Bosse ? Quoi bosse ? Qui bossu ?

— Tu vas me rendre bossu...

Toutes ces femmes qui avaient faim accoururent et me prenant par les bras, les jambes, la tête, me tirèrent de mon trou. Et la bosse sortit. Et elles me huèrent au lieu de me plaindre. Ah ! si elles s'étaient contentées de me huer ! Mais non. Elles racontèrent le fait à la voisine, la voisine, à sa voisine ; celle-ci à celle-là ; celle-là, à cette autre ; cette autre, à... Le même jour tout le village sut que j'étais bossu.

Mais depuis toujours, à mes oreilles, retentit le tam-tam des nains.

Su-boum ! Su-boum-ka !

Su-boum ! boum ! Su-boum-ka !

L'ENFANT TERRIBLE

Autrefois, tous les Animaux habitaient ensemble, dans un village à eux, qui n'était pas loin du village des hommes. Et les hommes et les Animaux se comprenant ne se livraient point la guerre.

Mais dans le village des hommes, était un homme pauvre qui avait un champ dont la route traversait le village des Animaux, lesquels, chaque fois qu'il passait, lui cherchaient noise.

C'était tantôt le Singe noir qui venait lui tirer la barbe ; tantôt le Singe rouge qui lui tendait des pièges. Souvent, il trouvait le passage semé d'épines. L'homme passait quand même, parce que la guerre entre les hommes et les animaux n'était pas encore déclarée.

Cet homme, bien que pauvre, avait cependant une femme. Et tous deux s'aimaient à tel point qu'ils pensaient la même chose dans le même instant. Et cette femme tout le temps, à son mari, au champ apportait le repas de midi. Les Animaux la regardaient passer. Ils n'osaient lui faire un brin de cour, car sur ce chapitre les hommes sont d'une intransigeance connue. Pas la moindre plaisanterie non plus. Et la femme passait. Elle disait un bonjour ici, elle disait un bonjour là ; et les Animaux lui rendaient son bonjour. Et la femme allait, et la femme venait. Puis elle fut enceinte et accoucha d'un garçon. Un phénomène. Dès qu'il sortit du ventre de sa mère, il demanda à porter à son père le repas de midi. Et il allait en sifflotant, le repas sur la tête. Arrivé dans le village des Animaux, il rencontra la Biche. Ils se regardèrent longuement, avec de part et d'autre la même insolence. La Biche aurait bien voulu chercher noise à ce bout d'homme. Mais elle était seule, tous les autres Animaux étant aux champs. Et puis ce bout d'homme d'un jour, seul, apportant à son père le repas de midi, vraiment ne lui disait rien qui vaille. L'enfant passa donc. Mais il avait son idée.

Au retour, arrivé dans le village des Animaux, il retrouva la Biche qui préparait le repas.

— Petite Biche, veux-tu me faire cuire l'igname que voici ?

— Te faire cuire une igname ? Va donner cela à ta mère.

— Petite Biche impolie, veux-tu me faire cuire l'igname que voici ?

— Tu peux la manger crue. Je n'ai pas de temps à perdre ; si tu tiens à t'amuser, va le faire avec les enfants de ton âge, répliqua la Biche qui se mit à souffler sur son foyer.

L'enfant, de colère, d'un coup de pied, renversa la marmite, éteignit le feu, battit la Biche, la ligota et continua son chemin.

Le soir venu, les autres Animaux rentrant, trouvèrent la Biche gémissant dans ses liens. Et de repas, point. Et de feu non plus.

— Que s'est-il passé? demandèrent tous les Animaux à la fois.

Et la Biche, déliée, tremblant encore, croyant partout voir le petit bout d'homme, conta la scène qui s'était passée entre elle et l'enfant d'un jour.

— Un enfant d'un jour? s'écrièrent tous les Animaux à la fois. Et lui, te mettre dans l'état où l'on t'a trouvée ? Biche, tu n'as vraiment pas de force. Depuis quand donc, un homme, à la lutte, a-t-il battu un Animal, pour qu'un enfant d'un jour puisse te mettre dans l'état où l'on t'a trouvée ? Biche, tu nous fais honte, vraiment honte.

Le lendemain matin, la Panthère resta au village. Elle voulait voir le phénomène. En longues foulées souples, elle allait d'un bout à l'autre du village, les griffes bien aiguisées et toutes au-dehors. L'enfant ne tarda pas à venir.

Dès qu'elle le vit, la Panthère, de sa queue, se frappa les flancs et cela produisit un bruit tel que tous les oiseaux, ensemble, se levèrent d'un coup de tous les arbres. Ce coup de queue déplaça tant d'air, que tous les fruits, sur des lieues de distance, tombèrent. Mais l'enfant de deux jours, en sifflotant, son repas sur la tête, sans s'émouvoir, continuait sa route.

La Panthère montra les crocs, ses yeux jetèrent des flammes. L'enfant sifflotait, riait, passait. La Panthère le regarda disparaître dans la brousse...

Elle était assise, préparant le repas, lorsque ce phénomène de deux jours revenu sur ses pas, lui dit :

— Petite Panthère, veux-tu me faire cuire l'igname que voici?

— Te faire cuire une igname, moi ? Sais-tu qui je suis ?

— Mais tu n'es que la petite Panthère.

— Tu es si petit toi-même que tu n'as pas encore entendu parler de moi. Que veux-tu ?

Deux jours ! À deux jours, que sait-on du monde ?

— J'en sais plus que toi, petit Panthère. Veux-tu, oui ou non, me faire cuire mon igname ?

— Je ne veux pas, répondit la Panthère qui se frappait les flancs de sa queue belliqueuse, en montrant toutes ses griffes qui étaient effilées, effilées.

La marmite, sur le feu, bavardait. Elle soufflait, en soulevant le couvercle de ce côté-ci, et par-là, elle bavait, et sa bave tombait dans le feu, faisait chui !... chui !... telle de la graisse et cela donnait des idées, des visions à la Panthère qui bouillonnait de colère. Cet enfant de deux jours, ça doit être de la bonne graisse, de la viande bien tendre ; et voyez comme il est dodu, boudineux !

L'enfant s'approchant du feu, sous la cendre, mit son igraine. La Panthère, retirant le tubercule, le jeta au loin. L'autre mit une deuxième igraine sous la cendre. La Panthère voulant la retirer, il lui donna un cou de pied. La Panthère bondit sous l'outrage. Un coup de pied, à elle, la Panthère, mais c'est la guerre entre les hommes et les Animaux.

Elle vient ! La voilà qui fond sur le bébé de deux jours. Mais clouc ! l'enfant la coiffant de la marmite qui bavardait sur le feu, s'en retourna chez lui, en sifflotant.

Les Animaux rentrant le soir, trouvèrent la Panthère ébouillantée, avec des plaies ici, des plaies là... des plaies dont elle garde encore les cicatrices sur son pelage. Et elle geignait sous sa coiffure de marmite. Décoiffée, elle raconta son histoire.

Cela devenait vraiment inquiétant. Un enfant de deux jours accomplir tant d'exploits ? Mais qu'arriverait-il dans une semaine, deux mois, un an, au train où allaient les choses ?

Les Animaux tinrent conseil. Les uns proposèrent de quitter la région, les autres préférèrent la résistance. Et le camp de la résistance l'emporta. Après la Panthère, ce fut le tour du Singe, du Caméléon, du Phacochère, du Buffle, de l'Eléphant, du Lion, de rester au village pour voir ce phénomène. Mais tous furent battus, maltraités par l'enfant. Les Animaux ne savaient plus ce qu'il fallait faire. Les grands comme les petits, tous avaient été vaincus par cet enfant. Et partir sans avoir jamais pu relever le gant ? Sans une seule fois être parvenu à battre ce gosse ? Mais les hommes vont en faire des gorges chaudes ! Jamais plus ils ne laisseront en repos les Animaux, qui voyant en ce bébé de quelques jours, le fléau le plus mortel de leur race, tenaient à le dompter. Qui maintenant allait rester au village ? Tous se regardaient. Le Lion baissait la tête, la Panthère se grattait les jambes, le Singe jouait avec un fruit, l'Eléphant avec une herbe. Chacun semblait

poursuivre une pensée. La Tortue sortit la tête et dit, face à l'aréopage embarrassé :

— Moi, je veux rester au village.

Tous les Animaux éclatèrent de rire. Vous ne voyez pas la Tortue réussir là où le Lion, le Singe, l'Eléphant n'avaient pas réussi?

— Tu veux rester au village?

— Oui.

— Eh bien, s'il revenait, appelle-nous. Il faut que nous en finissions avec cet enfant.

Et sur cette décision, les Animaux partirent aux champs.

Clouk ! clak ! clouk ! clak ! La Tortue allait d'un bout à l'autre du village. Dès qu'elle vit l'enfant venir, elle courut vers lui, et le cou tendu, dressée sur ses petites pattes, les yeux humbles, et l'attitude respectueuse, elle engagea le dialogue.

— Bonjour, mon maître, l'homme le plus fort.

— Bonjour, Tortue intelligente.

— Donne-moi tes bagages ! C'est pour moi un honneur que de te les porter. Je vais t'accompagner pendant un bout de chemin. Quelles nouvelles apportes-tu du village des hommes ? Ici la récolte n'est pas bonne. La pluie ne tombe pas. L'année prochaine, peut-être que les choses se passeront autrement, et alors à la grande fête qui suivra les récoltes nous vous inviterons tous, les hommes. Oh ! comme l'on dansera ! C'est moi qui jouerai le grand tam-tam... Ce jour-là... Nous voici au bout du village... Je voudrais bien aller un peu plus loin... mais il y a les repères, les frontières.

Et la Tortue, après avoir remis le plat à l'enfant, alla se cacher près d'une case. Dès que le phénomène réapparut, vite, très vite, elle l'aborda :

— Ton igname, donne-la... La cendre est chaude. Je t'attendais là, pour prendre cette belle igname.

Elle prit le tubercule, le fit cuire. Bien pelée, fendue en deux, l'igname fut mise dans une écuelle propre contenant des oignons, du piment écrasé, du sel, de l'huile de palme et un peu de poisson sec grillé au feu.

L'enfant mangea et but ; puis s'en alla en remerciant la Tortue intelligente.

L'enfant parti, la Tortue armée d'une daba, laboura le village.

Le soir, les Animaux, revenant, virent partout des trous.

— Que s'est-il passé, Tortue ?

— Ce que vous voyez. À peine aviez-vous tourné le dos que ce phénomène de gosse se montra, plus arrogant que jamais. Il me saisit par le cou, et moi je le pris par le tronc. Nous avons lutté, lutté. Il me jeta ici, je le jetai là ; il me renversa, je le renversai à mon tour. Le soleil était là, à cette hauteur, sur notre tête. Nous nous battions encore.

— Tu as pu tenir tête à cet enfant ?

— Le soleil était parti, caché derrière les arbres, nous luttions encore. Regardez tous ces trous, ce sont nos traces... Ah ! mes amis ! C'est vraiment un phénomène que ce bout d'homme. Il a promis de revenir.

— De revenir ?

— Hélas, mes amis. Il veut remporter une victoire que je lui refuse...

Le Lion, la Panthère, l'Eléphant, le Buffle, tous les puissants de la jungle, avec inquiétude, regardaient la Tortue conter les exploits, en pensant à leur couronne... « Si toutes les Tortues se coalisaient contre nous, ce serait la fin de notre domination... » Et ils bâillaient comme pour dire à la Tortue qu'elle pouvait cesser son récit. Mais la Tortue continuait.

— J'ai voulu venger notre roi le Lion, notre maître la Panthère.

— Assez, tonna le Lion que ce rappel avait blessé.

— Oui, il a promis de revenir.

La Tortue parlait encore lorsque l'enfant réapparut. Les Animaux s'égayèrent. Le Singe s'en allait de branche en branche, le Lion rampait, le Buffle se coulait entre les arbustes, l'Eléphant se faufilait entre les arbres, la trompe baissée sous le ventre, la Panthère se glissait entre les lianes sans même les frôler. Tous s'en allaient sans même regarder derrière eux, sans nullement s'inquiéter du sort de leurs multiples sujets. Ils couraient, couraient, et lorsqu'ils osèrent enfin s'arrêter, chacun se trouva seul.

— C'est à partir de ce jour que les Animaux ne vivent plus ensemble, dans un village, et qu'entre eux et l'homme, est née l'inimitié.

Mais les Animaux sont encore hantés par le souvenir de ce terrible fléau que fut pour eux l'enfant de l'homme pauvre.

Et depuis, lorsqu'au moindre bruit, le Capucin lance son alarme : Kpa-koum ! la brousse aussitôt redevient silencieuse.

Elle regarde, scrute, interroge.

LE BŒUF DE L'ARAIGNÉE

Dieu avait un champ qui était plein de ronces et de broussailles. Ronces et broussailles étaient si emmêlées, que les serpents eux-mêmes fuyaient le lieu.

Dans cette obscurité étouffante les grillons se taisaient. Et les papillons, sur ce champ, passaient sans se poser. Les épines dressées dans le ciel ressemblaient à de grosses pointes effilées. Et ronces et broussailles, sous le soleil et la pluie, croissaient sans cesse.

C'était le champ de dieu.

Dans ce champ poussait un fromager peu commun, un gros, gros fromager qui devait être l'ancêtre des fromagers, tant il était biscornu, manchot, tordu, boudineux, épineux, massif. Quelque chose d'effrayant, de hideux comme arbre. Les oiseaux jamais sur ce champ, ne se posaient. Le soleil même glissait tandis que la brise le contournait. L'on se demandait comment dieu qui a toujours le compas dans l'œil avait pu faire sortir de ses mains un tel monstre. Les gens regardaient la lune, les étoiles, l'océan, écoutaient le vent chantonner, la brise jaser, admiraient le vol gracieux des oiseaux et des papillons, puis, ensuite, tournant la tête du côté du fromager, se disaient : « Allons, dieu aussi, il aurait pu mieux faire tout de même ! Toutes ces merveilles et à côté, ce monstre de fromager. »

Les hommes murmuraient cela, le matin, le soir, le jour, la nuit. Tout le temps. Les oiseaux se le disaient aussi dans leurs divers ramages.

Les papillons se le répétaient dans leur vol, et lorsqu'ils se posaient en remuant les ailes, c'était encore de ce fromager qu'ils parlaient.

Le soleil au coucher, la lune au lever, la brise au réveil de sa sieste, le flux et le reflux, tous s'occupaient de ce fromager tordu, biscornu, manchot, lépreux.

Tout dans la nature parla tellement de cet arbre que dieu décida de le faire abattre. L'abattre ? Oui... mais pas avec une hache, pas avec un fer tranchant ! Avec quoi alors ?... Avec... comment vous dire ça... avec... avec ça.

Peut-on abattre un arbre avec... ça ?

Évidemment personne ne tenta l'épreuve et le fromager restait à croître dans son champ de ronces et de broussailles. Dieu fit répéter la nouvelle plus de mille fois. Personne ne se présentait. Abattre un arbre avec... ça... Vous y pensez, vous ? Plus de mille fois les hérauts avaient couru le monde. Et personne ne se présentait pour dire : « Moi, je veux abattre le fromager avec ça... rien qu'avec ça. » Et le fromager qui savait que personne jamais ne se présenterait, remuait insolemment ses moignons de branches.

Il les agitait comme pour narguer les hommes. Il déchirait le vent qui hurlait, lacérait le soleil qui s'en allait coucher tout sanglant, ce fromager biscornu !

Plus de dix mille fois, les hérauts avaient crié la nouvelle et tous les êtres mâles en regardant ça, murmuraient : « Abattre l'arbre, d'accord, mais pas avec ça, tout de même ! » Aussi l'arbre restait-il là, à remuer dans le vent, sous le soleil et sous la pluie, ses moignons de branches.

Le délai fixé allait passer, quand un matin, Kacou Ananzè se présenta devant dieu.

— Quelle nouvelle m'apportes-tu, Ananzè ?

— Sur terre les hommes se portent très bien.

— Et pourtant, des plaintes souvent m'arrivent.

— Ce n'est rien... C'est qu'ils sont contents, qu'ils pensent à toi.

— Qu'est-ce que tu me chantes là, Kacou Ananzè.

— Tu ne connais pas les hommes, parce que tu vis loin d'eux... moi je les connais comme je me connais moi-même.

— Et toi, que deviens-tu ?

— Ce que je deviens ? Est-ce que je le sais moi-même ! L'existence est devenue monotone, plus aucune occasion pour se révéler, pour faire preuve d'intelligence. Au retour d'un très long voyage, j'ai appris que tu veux faire abattre ton fromager.

— Oui, mais avec ça...

— Ce n'est même pas une épreuve ! Et tu n'as trouvé aucun homme pour se présenter ?

— Aucun homme.

— Eh bien, moi, je vais l'abattre, ce fromager, rien qu'avec ça. Il nous faut tout de même montrer à tous que tu as créé des êtres intelligents, peuplé ton monde d'êtres intelligents. Abattre un arbre avec ça... mais c'est facile.

— Tu peux faire cela, toi ?

— Sinon je ne serais pas venu.

— Avec toi, on peut se vanter d'avoir créé des êtres. En ce fromager, j'ai mis toutes les laideurs du monde, afin que mes créatures soient belles et parfaites. Or toutes ne parlent que de ce fromager tordu, biscornu, manchot, boudineux. Le soleil en parle ; la lune en parle ; l'hirondelle, l'homme, la brise, le vent, les étoiles, le flux, le reflux, tous en ont tellement parlé que je me suis dit : « Il faut l'abattre. »

— Et tu veux que ce soit avec ça ?

— Oui...

— C'est un jeu.

— Regarde. Vois-tu le bœuf qui est là-bas ? C'est la plus belle bête de mes troupeaux. Ce sera ta récompense.

— Tu peux le faire apporter chez moi, car ton fromager, il est déjà abattu.

— Déjà abattu ?

— Je veux dire que je gagne le pari. Quand faut-il commencer ?

— Quand tu voudras, ce soir, demain, après-demain. Tiens, j'allais oublier. Préviens toujours afin que je te fasse accompagner.

— Surveiller ?

— Par un de mes enfants.

— Ce sera demain... matin.

La nuit venue, Kacou Ananzè partit au pied de l'arbre, cacher une hache qu'il avait aiguisée deux mois durant.

Dès que le jour se coula dans sa case, il se leva et sans même se laver, courut vers le fromager où était déjà l'enfant. Il dressa l'échafaudage, grimpa dessus, se déshabilla et se mit au travail en chantant :

Han ! Han ! Han ! le bœuf de dieu, je l'aurai.

Han ! où devrais-je le manger ?

Han ! comme j'ai soif ! soif ! soif !

Han ! Petit, donne-moi à boire.

— Je n'ai pas d'eau, papa Ananzè !

— Han ! comme j'ai soif, soif, soif !

Je vais mourir de soif. Je meurs de soif, soif, soif.

Petit, veux-tu aller me chercher de l'eau ?

— Bien volontiers !

Et Kacou Ananzè lui remit une corbeille. Et l'enfant partit chercher de l'eau.

Dès qu'il eut le dos tourné, notre bûcheron prit la hache, et pan ! pan ! pan ! Par grosses écailles, le fromager s'en allait. La sève coulait de partout, et elle était aussi rouge qu'un sang humain, la sève du fromager épineux, boudineux et massif. Et ce sang sortait de toutes les veinules de trous qui peuplent le bois du fromager. Et le soleil était devenu rouge, rouge, rouge. L'arbre, à chaque coup de hache agissait désespérément ses moignons de branches, comme pour demander grâce. Mais Kacou Ananzè cognait, avec force, cognait avec furie. Il y avait le bœuf à gagner. Il voulait battre dieu en ruses. L'arbre commençait à crier, à hurler, à se tordre sous la douleur. Ses fibres éclataient. Kacou Ananzè cognait toujours.

Mais voilà l'enfant qui revient, la corbeille sur la tête.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Où est l'eau ?

— Le récipient n'est pas bon. L'eau coule de partout.

— Tu es un galopin, je le dirai à dieu. Regarde comme je transpire et tu ne peux m'apporter un peu d'eau pour boire ? Tu veux que je meure ?

Et han ! han ! il recommença à frapper l'arbre avec ça seulement.

L'enfant restait là, à pleurer...

— Tu pleures ? As-tu bientôt fini de pleurer ? C'est moi qui dois pleurer Tu crois que c'est facile d'abattre un arbre avec ça seulement ?

— Non, je te regardais...

— Ah ! tu me regardais... Tu ne m'as donc jamais vu ? Et vas-tu rester là, à me regarder comme cela ? Allez ! cours vite me chercher de l'eau.

Et l'enfant repartit vers la rivière, muni d'une autre corbeille.

Reprenant la hache il continua son travail. Le fromager demandait grâce. Kacou Ananzè frappait toujours. Le fromager pliait, penchait, Ananzè toujours frappait. Les moignons de branches tremblaient de douleur ; le sang coulait par saccades. Ananzè déchaîné, cognait plus que jamais.

Enfin... kpakpa... chuiii... touhoum... le fromager biscornu, tordu, boudineux, lépreux, le fromager qui renfermait toutes les laideurs du monde, tomba. Le vent se mit alors à souffler avec violence.

On dit que dans cette chute, toutes les laideurs libérées, se répandirent par l'univers dans le vent qui souffla.

L'enfant revint au moment où l'arbre s'abattait et devant dieu soutint que Kacou Ananzè ne s'était point servi ni d'une hache, ni d'un fer tranchant quelconque, mais de ça seulement.

Le bœuf fut remis à notre héros qui s'en alla en chantant :

*Dieu, dieu, mais on peut le tromper
Il suffit d'avoir du cran.
Dieu, dieu, mais on peut le tromper
Il est si vieux qu'il ne voit goutte.
J'ai abattu le fromager avec ça.
Quand a-t-on jamais abattu
Un arbre avec ça seulement ?
Nous aussi, nous sommes intelligents.
Dieu, dieu, on le trompe,
Nous aussi, nous sommes intelligents.*

Et il allait son chemin, traversant des villages et des villages, des forêts et des forêts, des océans et des océans, des plaines, des solitudes. Il s'en allait toujours, car ce bœuf, il le voulait manger seul, tout seul. Une fourmi n'en toucherait pas une miette ; une mouche ne se poserait même pas sur un morceau pour se frotter les pattes. Ah, s'il pouvait empêcher le vent d'en emporter le fumet ! Mais allez demander à cet idiot de vent de ne point souffler et aussitôt il se mettra à bavarder dans les feuilles, à soulever la poussière, à tout friper sur le sol. Le vent ? Il l'aura. Il le mettra en nasse, et le jettera loin...

Kacou Ananzè continuait son voyage, lâchant de temps à autre pour dépister la présence des mouches. Dès qu'il lâchait, elles répondaient : « Vouhoum ! » Et aussitôt, il repartait, Kacou Ananzè. Il arriva enfin dans un endroit où pas une fourmi n'avait laissé de trace. Il continua cependant sa route. Car son bœuf, il serait seul à le manger.

Le soir lâchant dans une clairière, des ichneumons accoururent. Quand on refuse au vent de sentir le fumet d'un repas, on ne mange pas en présence d'ichneumons, ces avortons de mouches. Ananzè poursuivit sa route.

Enfin le voilà dans un lieu calme, si calme, tellement calme qu'il eut peur, pour la première fois de sa vie. Rien dans ce lieu ne bougeait. Tout semblait de pierre. Ni moucherons, ni le moindre insecte.

— C'est ici que je mangerai mon bœuf, se dit Kacou Ananzè.

Le tuer, le débiter, le mettre en marmite, l'apprêter, fut l'affaire d'une heure au plus... Il se préparait à manger lorsque tout d'un coup quelque chose tomba du ciel.

— Ça doit être la boisson. Un bœuf aussi gras se mange toujours avec un bon vin de palme. Et c'est certainement le canari de vin que dieu m'envoie. Vraiment, comme il pense à tout !

Kacou Ananzè accourut vers le lieu où l'objet était tombé...

— Qui es-tu ?

— Je suis ton hôte.

— Quel hôte ? M'as-tu aidé à abattre le fromager avec ça, pour être mon hôte ?

— Dieu m'envoie te tenir compagnie, parce que tu es dans mon royaume.

— Tu permets donc que je parte d'ici ?

— Jamais...

— Entendons-nous bien. Je suis sur tes terres. Donc c'est moi l'hôte. Tu me dois l'hospitalité.

— D'accord, mais cela ne peut empêcher que nous partagions ce que tu as... ce repas auquel aucune mouche ne doit toucher, et encore moins le vent en emporter le fumet.

— Suis-moi.

— Je ne marche pas. On me porte.

— Et qui va te porter ?

— Toi.

— Moi, Kacou Ananzè ? Porter un monstre de ta taille, vilain, flasque et gluant comme de la morve ?

— Tu me porteras.

— Je ne le ferai pas.

— Dans ce cas, si tu ne me portes pas et que tu te sauves, que tes pieds se brisent, ta tête se fende et que tu sois bossu.

Ananzè voulant s'en aller quand même, sentait ses pieds se briser, sa tête se fendre, et une bosse lui pousser dans le dos. Force lui fut donc de se charger de cet être immonde qui n'était autre chose que la Mort.

Arrivés près du repas, il le jeta, floc ! et voulut manger. Mais le monstre lui dit :

— Si tu touches à ce plat, que tu meures !

Et Kacou Ananzè le regarda manger à lui seul le bœuf qu'il avait eu par ruse. Et il pensait : « Dieu, on ne le trompe pas comme cela. »

Repue, la Mort dormait en ronflant. Kacou Ananzè mit le feu à la paillote, et la Mort qui était toute grasse, fondit.

— Te voilà ! Tu as mangé mon bœuf. Moi, je vais te manger. C'est justice.

Et mettant un doigt dans la grasse, il le porta à la bouche. La grasse lui tomba sur la langue qui grossit, grossit, tout en noircissant.

Kacou Ananzè ne perdit point la tête pour si peu de chose. Une langue qui grossit, est-ce une calamité ?

Quelques jours après ces événements, il convoquait tous les animaux à un festin, à l'issue auquel il plaça un concours de natation. Tous les animaux vinrent. Mais pour se baigner, il fallait déposer sa langue sur la berge. Et tous, sans méfiance, déposèrent leur langue sur la berge.

Le chien lui aussi déposa sa langue. Mais toujours méfiant, au moment d'aller se jeter à l'eau, il s'enleva un œil et le mit à côté de sa langue.

Les animaux se baignant joyeusement, Ananzè sortit de l'eau, voulut s'emparer de la langue du chien. Mais l'œil était là, l'œil le regardait, le suivait...

— Oh, toi, chien, tu ne sauras jamais t'amuser. Tu as des yeux partout. Tu crois que je venais prendre ta langue ? Je la regardais seulement.

Ananzè prit la langue du mouton, mit la sienne à la place et retourna se baigner. À peine avait-il remis les pieds dans l'eau qu'il donna le signal du départ. Chaque animal retrouva sa langue hormis le mouton.

— Ma langue, qui a pris ma langue ?

— Mais la voilà, répondit Kacou Ananzè.

— Ce n'est pas la mienne.

— Langue pour langue, prends-la... car chacun de nous a la sienne.

Le mouton fut ainsi obligé de prendre la vilaine langue noire qu'il a encore de nos jours.

ARAIGNÉE ET LA TORTUE

C'était pendant une famine. Une famine atroce, unique en son genre. Et elle durait depuis des années. Une famine rigoureuse et permanente qui s'était installée sur les coteaux, les montagnes, dans les vallons, la brousse, les villages. Partout on la sentait. Partout, elle faisait des siennes. Elle empêchait même la pluie de tomber. Et comme la pluie ne tombait pas, les eaux, pour résister, s'étaient retirées dans leurs lits, les arbres, pour tenir, s'étaient dépouillés de leurs feuilles, de leurs branches. Plus une seule jeune pousse aux pieds de tous ces géants de la forêt qui aimaient capter le soleil, la pluie et les distribuer en rais, en gouttes, autour d'eux.

Pour subsister, Kacou Ananzè avait appris... à tendre des pièges. Mais ces derniers, comme affamés et sans force, ne prenaient rien. Chaque matin, néanmoins, il allait les visiter. Les pièges restaient les bois courbés. Pas un seul qui, redressé, dans son nœud coulant, lui présentât une proie quelconque. Oh ! n'importe quoi... Mais non, les pièges obstinément, restaient courbés.

Ananzè ne savait plus vraiment quelle ruse inventer pour prendre quelque chose dans un de ses nombreux pièges. Il se serait même contenté d'un papillon, d'un grillon, d'un ver de terre, voire un bousier bien puant... Mais les pièges obstinément restaient courbés.

Un matin, titubant de faim, il partit visiter ses engins. De loin, il vit un des pièges redressé, avec au bout du fil, un point noir qui remuait, remuait. Son cœur partit au galop, pressé de voir ce que cela pouvait bien être. Enfin, se dit Ananzè, aujourd'hui, il y a de quoi se mettre sous les dents.

La machette au poing, il avance, s'approche et voilà que c'est un Écureuil, un bel Écureuil qui pend au bout du fil, un Écureuil dodu, luisant de graisse, la queue bien touffue, avec des moustaches longues et raides et propres. Un Écureuil qui devait venir de loin.

« Un Écureuil pour mon repas, Dieu merci ! C'est de la tendre viande. Une bonne sauce avec ça, rien de tel ! » Et il fit claquer la langue.

La machette levée, il saisit Écureuil par la tête, s'apprêtant à lui trancher le cou.

— Ananzè, ne me tue pas, je te ferai du bien.

— Du bien ? Quel bien peux-tu me faire, toi ? Le seul bien que tu puisses me faire, c'est de me remplir le ventre, de te laisser manger...

— Ton ventre, il sera rempli. Épargne-moi et tu verras. Je suis d'un pays très riche où l'on ne connaît pas la famine.

— D'où viens-tu ?

— D'un pays qui n'est pas loin d'ici et j'allais voir les parents de ma femme dans le village qui est après le vôtre.

— Quel village après le nôtre ? De ce côté-ci, il n'y a aucun village.

— Ananzè, ne me tue pas et tu seras heureux.

— Attends ! Je vais tellement t'épargner que ta tête sera bientôt dans ma marmite.

Et Ananzè se mit à aiguïser sa machette qui faisait : « Côchio ! côchio ! côchio ! » Et Écureuil, au bout du piège, se balançait, forcé d'écouter la triste musique de la machette qui tout à l'heure sur sa gorge allait faire jaillir, ruisseler son sang. Et il voyait son sang, aspiré par une terre avide. Et il frissonnait. Mais Kacou Ananzè, tâtant de l'index, le fil de sa machette, se remettait à l'ouvrage : « Côchio ! côchio ! »

— Ananzè, tu es mon frère.

— Mon frère, toi ? Depuis quand Ananzè l'Araignée est-il le frère de l'Écureuil ?

— Je suis du village de ta mère.

— Ma mère ! Ma mère ! Elle est morte. Elle n'a donc plus de village.

« Côchio ! côchio ! » faisait la machette, plus effilée qu'une lame.

— Je la connaissais ta brave mère, qui me parlait souvent de toi.

— Tu es certainement du village de ma mère, mais pas du village à moi. Et même serais-tu de mon village à moi, penses-tu que ta tête ne serait pas au fond de la marmite ?

— Comme elle était brave, ta mère !

— Brave et douce comme la flamme du foyer qui tantôt te caressera la peau.

— Ananzè, je t'assure, enlève-moi le fil qui est à mes pattes et attrape-moi la queue. Je t'emmènerai dans le plus beau, le plus merveilleux des pays. Essaie voir. Essaie seulement.

Attrape-moi la queue. Plus fortement. Puis-je t'échapper ?

— Non.

— Enlève-moi le fil.

Kacou Ananzè enleva le fil des pattes de l'Écureuil. Et les voilà partis aussitôt, traversant coteaux, montagnes, vallons, fleuves, océans, les forêts les plus denses. Il avait le vertige, le pauvre Ananzè, mais Écureuil partait toujours.

Un champ de papayes mûres.

— Écureuil, vois-tu ces belles papayes?

— Ça, ce n'est rien.

— Rien, ces belles papayes dont je sens ici le parfum ? Moi j'en veux manger.

— Ne me lâche pas la queue.

— Mon Dieu, quel pays ! Mais vois-tu au moins les papayes ? Est-ce que tu me comprends lorsque je dis que j'ai faim ? Non ! lorsqu'on a d'aussi belles moustaches, une peau aussi luisante de graisse, on ne comprend pas un tel langage.

— Ne me lâche pas la queue. Nous ne sommes pas encore arrivés. Devant nous sont des régions encore plus fertiles.

Et le parfum des papayes était doux, suave, *moukoun-moukoun*, subtil.

Et les papayes par leur couleur, leur parfum, leurs feuilles qui remuaient, semblaient dire : « Arrête, Kacou Ananzè ! Lâche la queue de l'Écureuil ! »

— Ne me lâche pas la queue. Devant nous sont des régions plus riches encore.

— Où devant nous ? Moi j'adore les papayes et j'en veux manger.

— Encore un bout de chemin et nous serons chez moi. Ces papayes ? Elles viennent dans le terrain vague où défèquent mes enfants.

Un champ de maïs s'étendait sur des distances et des distances, à perte de vue. Du maïs à barbe blanche, à barbe rousse ; du maïs frais si bon à manger.

— C'est le champ de ma petite femme.

Un champ d'ignames, grand, grand comme d'ici, est-ce que je sais ?...

— C'est le champ de la fille de ma petite femme.

Un champ de bananes mûres. Kacou Ananzè ne tenait plus. À la vue de tous ces vivres, ses boyaux, dans son ventre, se tordaient. De la banane mûre que mangeaient les singes, les chauves-souris. Et lui, il mangeait tout cela des yeux seulement.

— C'est le champ du dernier de mes enfants.

— Écureuil, qui es-tu pour avoir tant de biens ?

— Ne me lâche pas la queue.

— Ma maman me parlait souvent de toi, de tes richesses Mais je ne te connaissais pas. Oh ! comme Dieu fait bien les choses ! Sans cette famine opportune, t'aurais-je jamais connu, toi qui es du village de ma mère ? de ma brave mère morte trop tôt hélas ! Elle parlait de toi encore lorsqu'elle mourait.

— Ne me lâche pas la queue. Nous sommes bientôt chez moi.

— Tu sais, la faim, la misère font commettre bien des bêtises. Mon ventre tantôt parlait plus fort que ma raison. Si je n'étais pas bon de nature, si le sang qui nous lie n'avait parlé plus fort, à l'heure qu'il est, j'aurais tué un parent. Écureuil, oublie tout cela...

Une forêt de cannes à sucre. Araignée n'en pouvait vraiment plus. De grosses cannes à sucre fleuries, chantant ! Les feuilles se caressaient les unes les autres, se soutenaient les unes les autres. Et quel bruissement mélodieux lorsque le vent soufflait !

— Ne me lâche pas la queue.

Comme elles sont belles les cannes ! Et juteuses ! Cela se sent à distance, rien qu'à voir leurs nœuds gros comme des bras. Et elles exhalaient un parfum aromatique...

Enfin ! Il était temps. Juste temps. Un peu plus, Araignée lâchait la queue

Les voici dans le village de l'Écureuil qui raconte à sa famille toute son aventure, en insistant particulièrement sur la bonté, la générosité native de Kacou Ananzè.

Pour le recevoir, on tua plus de mille bœufs. Les cabris, les poulets, les pintades, les moutons, les canards ? On ne les comptait pas. On n'en avait pas le temps. Des plats, il y en avait ici, il y en avait là, partout, à tel point qu'on ne savait plus où les mettre. Et pourtant il en arrivait toujours. Ananzè mangeait, mangeait. Il aurait voulu avoir un ventre plus volumineux et là-dedans, mettre tous ces plats succulents qui tout le temps venaient. Mais il n'avait qu'un ventre d'araignée.

Pour lui, des jeunes filles vinrent chanter et des jeunes gens danser. Il oublia son village, la famine, les pièges. Pour une fois, il se félicita d'avoir été généreux. À lui-même, il murmurait : « Oh ! comme c'est bon de faire le bien ! Si j'avais tué l'Écureuil aurais-je eu tout cela ? » Et il mangeait, mangeait. Son ventre était tendu à éclater. Il mangeait quand même. Il se faisait violence pour manger lorsqu'il pensait à la famine rigoureuse, permanente qui s'était installée sur les coteaux, les montagnes, dans les vallons, la brousse, les villages. Il mangeait, heureux de manger, de prendre sa revanche sur la famine.

Mais — et c'est de là qu'allait venir son malheur — derrière la concession de l'Écureuil était la maison de la Tortue. Elle avait pour toute fortune un bélier des plus enornés, et pour toute nourriture ne prenait que du brouet de maïs. Une Tortue qui, pour s'amuser à longueur de journée provoquait à la lutte les enfants du village Elle criait tout le temps : « C'est moi la Tortue ! La Tortue la plus vaillante du monde. Qui veut lutter avec moi ? Qui veut se mesurer à moi ? Personne jamais à la lutte ne me battra. À mon vainqueur, j'offre mon bélier. »

Et Kacou Ananzè voyait la Tortue se pavaner ; il l'entendait se vanter. Le bélier était vraiment beau, un bélier des plus enornés, avec des poils qui traînaient à terre. Et il voulut l'avoir, ce bélier. Les deux premiers jours, il rit de ces vantardises, mais le troisième jour, lorsque l'idée germa dans sa tête d'avoir le bélier, le rire fit place à la colère !

— Qu'est-ce qu'elle dit, la Tortue ? demanda-t-il entre deux bouchées.

— Elle ne parle pas de toi, répondit l'Écureuil.

— N'empêche, dites-lui de cesser, car je n'aime pas beaucoup les provocations. Elle n'a jamais été battue à la lutte. Qui donc a jamais été battu ? Dans mon pays, moi non plus, personne ne me bat à la lutte. Et je défie qui que ce soit de me battre à la lutte.

— Calme-toi et mange. C'est sa chanson. Elle ne chante que cela depuis qu'elle est née.

— Sa chanson ou pas sa chanson, pour moi, cette chanson est une provocation. Dites-lui de cesser.

— Tu as raison. Calme-toi et mange. La Tortue est une folle Chacun sait cela dans le village.

— Eh bien, si elle continue, moi, je vais la guérir de cette folie.

La Tortue, à l'entrée de sa case criait fort afin de dominer le bruit des tam-tams et la chanson des jeunes filles :

— C'est moi la Tortue, la Tortue la plus vaillante du monde. Qui veut lutter avec moi ? À mon vainqueur, j'offre mon bélier.

— Ce bélier, je l'aurai, se dit Kacou Ananzè. La Tortue, on la prend par la carapace, comme ça, et comme ça, on la renverse, les pattes en l'air et la voilà battue. Et j'emporte le bélier et une réputation en plus.

Il se lève, bouscule tous ceux qui essaient de le retenir. Le voici planté devant la Tortue.

— De qui veux-tu parler ?

— Pas de toi, étranger. Tu ne me connais pas, je ne te connais pas. Comment pourrai-je parler de toi ? Je joue avec les enfants du village...

— Et aucun d'eux ne t'a jamais battue ?

— Jamais ! Et jamais personne dans ce village ne me battra.

— C'est une provocation. Proférer de telles inepties devant un champion de lutte tel que moi, avouez tout de même que c'est de la provocation.

— Mais non ! il ne s'agit pas de toi, Étranger.

— Chez moi, dans mon village, on ne parle pas comme cela. Aussi, je n'aime guère que près de moi, l'on tienne de tels propos. Moi, je veux battre la Tortue. Ah ! personne ne t'a jamais battue à la lutte, eh bien, tu vas aujourd'hui être battue à la lutte.

— Qui est celui-là, qui me battra ?

— Moi-même, Kacou Ananzè.

— Toi ? Mais je n'ai point parlé de toi.

— Moi, je dis que tu as parlé de moi, puisque je suis dans le village, c'est qu'il s'agit de moi aussi. Il fallait, si tu ne voulais point parler de moi, dire : « Excepté Papa Kacou Ananzè, personne dans ce village ne me battra... »

— Mais puisque je ne parlais pas de toi et que jamais nous n'avons lutté ?

— Qu'est-ce que je disais ! Tu voulais donc que nous luttions. Tu avoues donc la provocation.

— Je te jure que non. Cependant si tu tiens à me battre, essaie et tu verras.

— Essayer et je verrai ? C'est toi la petite Tortue qui dit cela, à moi, Kacou Ananzè, l'invincible ? Eh bien, tu vas voir !

Et les voilà aux prises. Kacou Ananzè saisit la Tortue à bras-le-corps... difficilement certes, mais la saisit quand même et « crou-crou, crou-crou » ils penchent de ce côté-ci ; « crou-crou, crou-crou » ils penchent de ce côté-là. On revient ici, on repart là-bas et enfin « téguèn' zen » voilà la Tortue par terre... sur ses courtes pattes.

— Te voilà battue, petite insolente...

— Pas du tout. Pour battre la Tortue, il faut qu'elle ait les quatre pattes en l'air, lui cria l'assistance.

— Oh ! qu'à cela ne tienne.

Et ils recommencèrent la lutte, remuant le sable ici, soulevant la poussière par-là.

Ananzè sentait venir la fatigue, diminuer ses forces, monter la honte. Comme il aurait voulu que tous ces êtres qui les regardaient, leur ordonnent de cesser la lutte ! Mais tous, prenant tacitement le parti de

la Tortue, attendaient la fin du tournoi. Et la Tortue ne cessait de chanter :

— C'est moi la Tortue, la plus vaillante du monde. Qui peut lutter avec moi ? Personne ? Même pas un étranger ? À mon vainqueur, j'offre mon bélier.

L'allusion était tellement directe que blessé dans son amour-propre, furieux, Kacou Ananzè redouble d'effort. Chacun veut vaincre. Un bras qu'on allonge ; une jambe qu'on ramène ; un cou que l'on tend ; l'adversaire qu'on serre sur la poitrine, de toutes ses forces, afin de l'étouffer, avant de le jeter à terre.

Dressée sur sa petite queue, la Tortue, d'un geste très rapide, fulgurant, en l'air, jette Kacou Ananzè.

Et où se retrouve-t-il ? Dans son village. Il hurlait : « Je ne veux plus du bélier de la Tortue ! je ne veux plus du bélier de la Tortue ! »

Chacun le crut fou. On le disait même autour de lui, comme on le disait là-bas de la Tortue, dans le village de l'Écureuil.

À tout le monde, il contait les merveilles de son voyage au pays de l'Écureuil, parlait du bélier de la Tortue. Chaque auditeur l'écoutant, remuait la tête et s'en allait convaincu qu'il avait affaire à un fou. Plus il racontait l'aventure, plus il passait pour fou.

Un matin, Kacou Ananzè quitta le village de ces autres fous qui ne voulaient pas croire qu'au-delà de leur village, il y avait le village de l'Écureuil, un lieu où l'on vivait heureux, où lui, Kacou Ananzè aurait continué à vivre heureux, dans la joie, l'abondance, la paix, s'il n'y avait eu la Tortue et son bélier !

Et depuis, comme vous qui cherchez la fortune, le bonheur et la paix, Kacou Ananzè recherche le chemin du village de l'Écureuil. Il tend encore des pièges. Mais il est passé le temps de la famine rigoureuse et permanente. Et seuls des mouchérons étourdis se font prendre. Mais quel moucheron soupçonne l'existence du village de l'Écureuil, ce lieu où l'on vit dans l'abondance, le bonheur et la joie ?

Et depuis ce matin-là, Kacou Ananzè, de feuille en feuille, de branche en branche, la nuit, le jour, court la brousse.

Embusqué aux bords des sentiers, il guette le passage de l'Écureuil.

Sur les rives des sources gazouillantes, il rêve au pays de l'abondance.

Perché sur la plus haute des cimes, il cherche le pays de l'Écureuil où règnent l'abondance et la paix.

LES FUNÉRAILLES DE LA MÈRE IGUANE

Iguane-Fils et Kacou Ananzè l'Araignée, étaient des amis dont l'amitié avec le temps reverdissait. Partout l'on s'étonnait de cette amitié qui surmontait tous les obstacles par sa profusion même. Plus de deux amis auraient voulu être comme Iguane-Fils et Kacou Ananzè, mais leurs nombreuses épines, tout le temps hérissées et bien taillées les empêchaient d'être comme Iguane-Fils et Kacou Ananzè. Nombreux étaient ceux qui sans cesse disaient à Iguane-Fils :

— Il faut te méfier de ton ami.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est l'Araignée

— Rien que pour cela ?

— Méfie-toi.

— Il ne m'a jamais rien fait.

— Une amitié avec Kacou Ananzè l'Araignée coûte cher. Avec lui on est toujours le dindon de la farce. Il a trompé l'homme, le singe, le lion, la panthère, l'éléphant, le renard, le chien, et c'est toi qu'il va épargner ? Attention ! l'amitié d'une Araignée pèse autant que celle d'un grand, et très lourde est la vanité d'un parvenu. Et Kacou Ananzè-l'Araignée n'est qu'un parvenu. Tu le sais bien, Iguane-Fils !

— Je ne le sais pas.

— Tu le sauras un jour.

Le temps passait, renforçant les liens de cette amitié. Les mauvaises langues ne parlant plus d'eux, leur amitié, comme débarrassée des surgeons inutiles, épamprée, fleurissait de plus belle !

Mais un soir, après le repas, ils devisaient, les femmes d'un côté, les enfants de l'autre, tous autour du feu, lorsqu'un étranger vint leur apporter la nouvelle... qui troubla le village, la cruelle nouvelle : Iguane-Mère venait de mourir.

La mère Iguane était la plus brave des mères. Et le fils pleurait, pleurait. Il se jetait ici, se jetait là, se roulait dans la poussière, raclait le sol de ses pattes, de ses ongles, se cognait la tête contre tel mur. Et il était devenu sale, sale, le pauvre Iguane qui venait de perdre sa mère.

Kacou Ananzè essaya de pleurer, mais avez-vous jamais vu les larmes d'une Araignée ? Des larmes, Kacou Ananzè n'en a pas...

Il fallait partir pour les funérailles.

Les préparatifs furent faits et voilà partis nos deux amis, un matin, au premier chant du coq, parce que le village était loin.

Iguane-Fils, peu habitué aux longues courses se reposait souvent. Et pour se donner du courage, les deux voyageurs tantôt chantaient, tantôt s'exerçaient à pleurer, car la coutume veut qu'en pareille situation l'on pleure dès qu'on atteint le village.

Iguane-Fils pleurait d'une voix rauque qui déplut à Kacou Ananzè. Ce dernier lui en fit la remarque. Iguane-Fils en fut blessé. Pourtant il ne dit rien et garda sa blessure au fond de son cœur. Ce fut le tour de Kacou Ananzè de pleurer.

*Gben'zé ni a houô kagboum (1) !
Gben'zé ni a houô kagboum !*

Et voilà que son ami Iguane-Fils le regarde et se met à pleurer en chantant :

*E-ni mô su-han bè n'zu n'zô
E-lan mô bè su-han bè n'zu n'zô
Bè sun akolon minsan miahlô... ô-ô
Amo zihaba miahlô... ô-ô!*

Jusqu'au moment de cette chanson, il n'était jamais entré dans la tête de Kacou Ananzè de jouer un tour à son ami. Mais dès que ce dernier eut fini de pleurer, de traiter ses parents d'ivrognes « akolonminsans miahlô ! ô-ô ! » alors il se dit : « Toi, je t'aurai. »

Lorsque le village se montra, Kacou dit à son compagnon :

— Prenons chacun un surnom.

— Pour quoi faire? Tu t'appelles Kacou Ananzè et moi Iguane. Tout le monde nous connaît sous ces noms, à quoi bon les changer?

— Cela est nécessaire. C'est par précaution. Tu sais, les diables, les sorciers, lorsqu'ils connaissent ton nom, ils peuvent te nuire, tandis qu'avec un sobriquet...

— Tu penses que personne ne nous connaît ?

— Prenons chacun un surnom. Tu comprends ?

— Je ne comprends pas.

— Tu es un crétin. On me l'avait toujours dit, je m'en rends compte aujourd'hui.

Ce fut la seconde blessure que Kacou Ananzè fit à Iguane, et il la garda encore au fond de son cœur.

— Prenons un surnom. Toi, tu vas t'appeler Papa Sédentaire, et moi, Papa Étranger. Entendu ?

— Entendu.

— D'accord ?

— D'accord !

— Et surtout souviens-toi que tu es Papa Sédentaire, et moi, Papa Étranger.

Les simples d'esprit sont ainsi faits qu'ils accrochent leurs sentiments à toutes les épines comme pour en éprouver la solidité. Iguane-Fils venait de tomber dans le piège. Araignée allait lui apprendre à insulter ses parents sous couvert de pleurer.

À la nuit tombante, ils entrèrent dans le village où il fut annoncé que Iguane-Fils venait d'arriver pour les funérailles de sa mère. Après les pleurs, les nouvelles dites et redites, on apporta le repas aux voyageurs dans la case mise à leur disposition.

La fille qui apportait les plats, en les posant sur l'escabeau servant de table, dit :

— Voici le repas de Papa Étranger.

— Hein ? fit Kacou Ananzè, mettant sa main en pavillon pour mieux entendre, l'oreille tournée du côté de l'enfant qui ne se troubla point :

— J'apporte le repas de Papa Étranger

— Tu as entendu, Iguane ? Il s'agit de Papa Étranger. C'est bien ce que tu as dit, petite fille ?

— Oui.

Et seul, à la barbe de son ami, Kacou Ananzè mangea les mets. Iguane avalait la salive en regardant son ami prendre des bouchées grosses comme le poing. Cela durait depuis deux semaines. Tous les mets qui venaient — et chacun dans le village voulait surpasser le voisin en générosité — tous les mets donc étaient pour Papa Étranger, c'est-à-dire Kacou Ananzè-l'Araignée. Il les mangeait sans en donner à Iguane-Fils. Il mangeait faisant claquer sa langue, suçant longtemps un os, se léchant les doigts, piô ! piô ! éructant avec force : gâhôte !

— Comme c'est doux ! Je t'assure, Iguane que dans ce pays, il y a de véritables cuisinières, piô ! piô ! moi, je pense revenir prendre femme ici... gâhôte ! Qu'est-ce que tu en penses ?

— Tu vois, mon ami, ils sont méchants les hommes de ton village. Ils t'oublient constamment dans la répartition des plats. Évidemment tu es Papa Sédentaire, tandis que je suis, moi, Papa Étranger, l'étranger que chacun tient à honorer. De la patience, peut-être ce sera ton tour demain.

Mais demain arrivait et les plats comme les jours précédents étaient tous pour Papa Étranger.

Iguane-Fils était devenu méconnaissable. Et faible ! Or il fallait tout le temps danser. Et Iguane-Fils dansait la faim au ventre. N'en pouvant plus, il se levait la nuit, et sur les dépotoirs, allait chercher de quoi manger. Il dépérissait quand même ; son beau teint jaune d'or avait pâli...

— Es-tu malade, Iguane, lui demandaient les gens.

— Non !

— Alors qu'est-ce que tu as ?

— Rien.

— Tu nous inquiètes. Il faudrait rentrer certainement dans ton village... Regarde ton ami. Comme il grossit ! Toi, tu es devenu une épine. À ton retour les gens de là-bas vont dire qu'ici, tu n'as eu à manger.

— Oui ! Oui ! Oui ! comme on est bête parfois ! Mais cela est dû au chagrin que tu éprouves. Bah ! tu sais, la vie, c'est ça ! Aujourd'hui, présent, demain, absent ! Il n'y a pas là vraiment de quoi s'en faire au point de dépérir comme cela.

— Hum !

— Qu'as-tu Iguane-Fils ?

— Les soucis !

— Les soucis ? Nous en avons tous. Noie-les dans le vin de palme, dans les plats. Quand tu es bien « bourré », les soucis n'ont plus de porte d'entrée en toi. Nous allons augmenter les rations.

Iguane-Fils regardait Kacou Ananzè qui, intervenant, dit :

— Mon ami n'aime pas les voyages. Il maigrit quand nous nous déplaçons, et cela, vous pouvez le croire, me peine beaucoup. Pensez donc ! Nous mangeons ensemble. Il maigrit et je grossis à ce qu'on raconte. Les mauvaises langues ont beau jeu. Je crois donc que désormais, je ne voyagerai plus en compagnie de mon ami Iguane-Fils.

— Allons ! Vous n'allez pas vous brouiller pour si peu de choses, voyons ! Il a du chagrin. C'est tout. Les mets vont être tellement abondants et variés, que votre ami Iguane sera obligé de grossir.

En effet, les plats furent abondants, variés, mais Iguane-Fils, tout le temps dépérissait, parce que les fillettes qui apportaient les repas, toutes répétaient la sempiternelle phrase :

— C'est pour Papa Étranger.

Les gens ne comprenaient plus rien à cette affaire d'Iguane-Fils. En pareils cas, il arrive que les sorciers vous « mangent » la nuit. Ce n'était pas le cas d'iguane. Car on avait interrogé le sort et le sort avait dit qu'aucun diable la nuit, ne « mangeait » Iguane. Sa mère était-elle fâchée ? Sa mère, par l'entremise des sorciers, avait répondu : « Non ! » Chacun dans le village donc cherchait la raison pour laquelle Iguane-Fils maigrissait

Une vieille femme demanda un jour à sa fillette :

— Quand tu arrives là-bas, avec les plats, que dis-tu ?

— Je dis : voici les plats de Papa Étranger.

— Et puis ?

— C'est tout.

— Qu'est-ce qui se passe lorsque tu as dit cela ?

— L'un, le plus gros, me fait chaque fois répéter ma phrase comme s'il était sourd.

— Après ?

— Après ? Il dit à son ami : « Tu as compris ? Le repas est pour Papa Étranger seulement. »

— Et qu'est-ce qu'il fait, l'autre.

— L'autre, il va se mettre à l'écart.

— Hum ! C'est bien. Demain, quand tu auras apporté les repas, à l'autre qui se met à l'écart, tu lui demanderas son surnom.

Le soir, la fillette vint avec les mets et les posant devant Kacou Ananzè-l'Araignée, dit : « Voici le repas de Papa Étranger » pour aussitôt demander à Iguane :

— Quel est ton surnom, toi ?

— Moi, je suis Papa Sédentaire.

La fillette rapporta cela à la vieille mère. Et dans la nuit même, le surnom de Iguane-Fils fut connu de toutes les femmes du village. Le lendemain, tous les repas vinrent au nom de Papa Sédentaire.

— Quoi ? Papa Étranger ou Papa Sédentaire, s'écriait Kacou Ananzè.

— Papa Sédentaire, lui répondaient les fillettes.

— Vous ne vous trompez pas de nom ? Vos mamans ne vous ont-elles pas dit : Papa Étranger ?

— Elles nous ont dit : Papa Sédentaire.

— Vous confondez les noms. Elles vous ont sûrement dit : Papa Étranger.

— Si tu veux, nous allons les appeler elles-mêmes.

— Ce n'est pas la peine. Demain, vos mamans sauront qu'elles se sont trompées de nom. On ne reçoit que les étrangers. Elles le savent bien. On n'apporte du repas qu'à l'étranger. Vous le savez vous-mêmes.

— Oui, mais elles nous ont dit : « Papa... »

— Étranger.

— Non, Papa Sédentaire.

Iguane-Fils à son tour, mangeait devant son ami. Il se léchait les doigts, éructait. Les bouchées succédaient aux bouchées. Et les mets avaient de ces fumets ! La case en était toute embaumée. Kacou Ananzè, à Iguane, contait des histoires du vieux temps. Il ne l'écoutait pas, occupé à manger, les yeux mi-clos et les narines frémissantes.

Au troisième jour, Kacou Ananzè dit à son ami :

— Euh ! tu sais, les funérailles de ta maman, elles durent un peu trop. Il serait temps que nous rentrions. Du travail nous attend : la récolte à faire.

— Nous l'avions faite avant de venir.

— Je veux dire les nouveaux champs à défricher.

— Il n'en est pas encore temps.

— Bientôt.

Iguane faisait la sourde oreille. Et la fête des funérailles battait son plein.

Ce soir-là encore les fillettes étaient venues avec les repas et chacune, en posant ce qu'elle portait, criait fort :

— Voici le repas de Papa Sédentaire.

— Ah ! Papa Sédentaire, l'ami de votre Papa Étranger ?

— Non, nos mamans nous ont dit : « Papa Sédentaire ».

— Mes enfants, vous avez toujours l'habitude de déformer...

— Non, nos mamans nous ont dit : « Papa Sédentaire. »

— Ça va ! C'est mon ami. Moi, je vous le dis, notre amitié est proverbiale et partout citée en exemple. Vous n'en avez jamais entendu parler ?

Une amitié comme la nôtre, pas de pareille sous le ciel. Papa Étranger et Papa Sédentaire, c'est comme les doigts de la main ; toujours ensemble. N'est-ce pas Iguane ?

Iguane ne répondait pas. Il ouvrait les plats les uns après les autres. Du poulet, du mouton, du veau, du goret, de la pintade... Et cela sentait si bon ! si bon ! Et l'arôme de tout cela embaumait la case.

Iguane mangeait. Il mangeait lorsque le tam-tam résonna. Iguane, avant de se rendre à la danse, près des plats, mit une de ses peaux. Kacou Ananzè aussi partit danser.

Profitant d'une inattention de la foule, Araignée courut dans la case. À lui les mets. Mais Iguane était là, près des plats.

— Quoi ! Toi ici? Qu'est-ce que tu y fais? Les plats, ils vont refroidir. Il est temps que tu les manges. Moi je suis venu boire...

Iguane ne répondait pas. Araignée sortit.

Iguane dansait dans la foule. Araignée revint dans la case. Iguane était près des plats. Il ressortit. Iguane dansait toujours, salué par les femmes, acclamé par tous. Il dansait vraiment bien. Et voilà qu'il défie Araignée à la danse. Son ami relève le gant. Mais avec sa faim au ventre il fut battu par Iguane-Fils que le village entier porta en triomphe.

Ce soir-là même les deux amis quittaient le village de la mère Iguane.

Et ce même soir-là aussi leur amitié se rompait.

LE GROIN DU PORC

Le Porc, autrefois, avait une trompe, une belle trompe. Mais il y a très longtemps de cela, si longtemps, que le Porc lui-même n'en a plus souvenir. Une trompe plus longue et plus belle que celle de l'Eléphant. Tout le monde admirait cette trompe et partout l'on ne parlait que de cette trompe, de la belle trompe du Porc. On en parla si bien que l'Eléphant en fut jaloux. Et Kacou Ananzè aussi, car devant ce roi de la malice, des gens osaient parler de la belle trompe du Porc comme pour lui dire : « Toi, tu n'as rien qui te mette en valeur ! » Et ses prouesses donc ? Et ses tours fabuleux ? Non, les gens feignaient de les ignorer.

Kacou Ananzè, au Porc, ne gardait point rancune. Et s'il fut contraint de lui trancher sa belle trompe, ce fut en la circonstance suivante.

Le village de Kacou Ananzè était un grand village, le septième grand village après ceux de l'Eléphant, du Rhinocéros, du Buffle, du Lion, de la Panthère, du Tigre. Ils étaient les sept « grands » du monde animal. Un pacte liait ces sept personnages qui se devaient secours, que ce soit le jour, que ce soit la nuit, tout le temps. Aucun d'eux ne devait rien entreprendre sans en avoir référé aux autres.

Ananzè pouvait, à loisir, manger chez le Lion et la Panthère, en toute quiétude dormir chez l'Eléphant, et celui-ci se vautrer à terre chez le Buffle, sans que la fourmi osât lui chatouiller le bout de la trompe. La Fourmi savait que cette audace aurait entraîné l'extermination de sa gent. Et la Fourmi, prudente, consciente de sa faiblesse, ne tenant nullement à se frotter aux grands de la brousse, demeurait tranquille. Même lorsqu'il lui arrivait de voir l'Eléphant vautré ailleurs que chez le Buffle, elle changeait très vite de route. « Avec les grands, disait-elle, il faut toujours être sur ses gardes. Ces multitudes d'êtres pendus à leurs basques, et vivant à leurs crochets, ne sont-ils pas des témoins prêts à soutenir la pire des causes ? »

Et la Fourmi qui se savait haïe par tous se tenait tranquille. Et elle avait raison de rester tranquille, car toutes les bestioles constamment tremblaient. Elles vivaient dans une crainte permanente qu'accusaient plus encore leurs dissensions. Elles tremblaient lorsque le Lion bâillait.

Elles tremblaient lorsque la Panthère montrait ses griffes. Elles tremblaient lorsque le Tigre avalait sa salive. Et elles tremblaient tout le temps, toutes les bestioles, les unes pour garder leur belle trompe, leur crête, leurs oreilles, les autres, pour conserver leur parure, leur robe, leur belle queue. Chaque bestiole trouvait une raison pour expliquer sa tremblote, justifier son attitude. Et toutes, en silence, subissaient le droit du plus fort, c'est-à-dire le droit des sept grands du monde animal. Le jeu favori de ces sept puissantes bêtes était la chasse. Elles battaient la brousse à tour de rôle. Chaque jour donc les bestioles des villages tremblaient aussi bien que celles de la forêt. Car lorsque la chasse s'avérait maigre, ces puissantes bêtes n'hésitaient nullement, pour soutenir leur renommée, à occire les bestioles des villages. Or chacune en butin, tenait à surpasser la voisine. Ainsi allaient les choses et ce, depuis des années et des années, lorsqu'un jour le Buffle et sa famille partirent en brousse pour ne plus revenir. On les attendit longtemps, deux jours, une lune, cinq lunes. Ils ne revinrent pas. Des recherches furent entreprises qui demeurèrent vaines. La brousse enfin se vengeait de leurs déprédations quotidiennes. Le Buffle et toute sa famille avaient disparu, et nulle trace de leurs dépouilles ; car les bestioles une à une, après avoir parcouru la forêt en tous sens, étaient revenues prendre leurs places auprès de leurs puissants maîtres. Elles avaient toutes pris le « pli » que les hommes, eux, font prendre aux bêtes de foire, aux fauves qu'ils dressent, domptent.

Depuis la disparition du Buffle, pour un rien, le Lion les étrillait, pour un retard, le Rhinocéros les éventrait, le Tigre les dépouillait, comme pour leur apprendre à se réjouir de la mort du Buffle. Et les bestioles, plus que jamais, tremblaient. Du lièvre n'en parlons pas. Il oscillait plus qu'une feuille. La Fourmi, elle, ne sortait plus de chez elle. Son flair subtil lui aurait facilement indiqué le lieu où se trouve le cadavre du Buffle. Mais... mais... les « grands » l'auraient accusée d'avoir tué le Buffle et toute sa famille. Oh ! elle était devenue très, très prudente depuis que de telles histoires lui avaient créé force ennuis. Elle resta donc tapie dans son trou, mettant le nez à peine au-dehors.

Quelques jours plus tard, ce fut le Lion et les siens qui ne revinrent pas. Le Lion lui-même, le roi de la brousse avait été vaincu par la brousse.

Et le tour de la Panthère vint, puis ceux du Tigre, de l'Eléphant, du Rhinocéros. Une calamité semblait s'être abattue sur la caste des « grands », sur les sept puissants de la brousse. Et jamais, jamais, il n'avait été possible de retrouver les restes d'aucun d'eux.

Il ne restait plus que Kacou Ananzè. Mais Kacou Ananzè, lui, ne se laisse pas prendre comme cela. La brousse a beau être la brousse et prendre le Buffle, le Lion, la Panthère, le Tigre, l'Eléphant, le Rhinocéros, lui, la brousse ne le prendra jamais. La brousse sait cela du reste. Kacou Ananzè était donc seul à se livrer à ce jeu favori.

Étant un jour à la chasse, lorsque le soleil fut juste sur la tête et ramena les ombres aux pieds des arbres et des bêtes, Kacou Ananzè s'assit au bas d'une haute montagne. Fatigué, il somnolait. Dans sa somnolence, il lui parut que quelque chose s'approchait de lui... il ouvre les yeux et que voit-il ? Un génie ayant un nez comme ça, gros comme ça, aussi gros que cent fromagers réunis, et long, plus long que dix acajous placés bout à bout. Et voilà qu'il respire, ce monstre. Et dans ce nez phénoménal s'engouffre et surgit tout l'air du monde entier. Et tout cet air du monde entier entrant et sortant de ce nez phénoménal produisait un de ces bruits ! Quelque chose de terrifiant ! Ce n'est que fracas, tonnerre, montagnes qui se lèvent de terre, monticules projetés au loin, arbres qui s'envolent, déracinés. Et des animaux qui tombent morts, parce que le souffle du génie les a simplement effleurés.

— Hum ! Quel nez ! dit Kacou Ananzè en riant.

— Il me sert à chasser, répondit le génie.

— Un nez qui sert à chasser ? Mon Dieu, qu'il y a vraiment des choses étranges ! Moi qui croyais avoir tout vu dans ce monde ! En quoi donc est-il fait ce nez énorme, étrange, monumental, ce nez monstrueux qui aspire tout l'air du monde entier ?

Et grimpé dessus, il le caressait, le regardait, l'examinait, l'étudiait. Et dans sa tête passaient des milliers d'idées. Autour de lui, soufflait l'ouragan. Et il lui posait mille questions, Kacou Ananzè dont la tête jamais ne se repose. Et le génie complaisant, répondait à toutes ses questions, riait de son étonnement. À toutes les épithètes, il ne faisait que rire, le bon génie. Et à chaque rire, les acajous aux fûts droits, partant en droite ligne vers le soleil, les fromagers aux troncs trapus et bosselés d'épines pareilles à d'énormes furoncles, les gigantesques dabémas aux puissantes racines, s'en allaient tous déracinés, broyés, pulvérisés. Vraiment, c'était un nez phénoménal que le nez monstrueux de ce génie qui tout le temps riait.

Aux animaux qui avaient échappé à son souffle mortel, il envoyait ses enfants les taquiner. Les animaux agacés, leur disaient :

— Ah ! si vous n'étiez pas les enfants du génie Papa Gros-Nez !

— Corrigez-les, répondait le génie. Quand un enfant n'est pas sage, on le corrige. Corrigez-les !

Et lorsque les animaux accouraient pour corriger les enfants, Papa Gros-Nez faisait : « Han ! houn ! » et tous les animaux tombaient morts, dans le souffle d'air du nez gigantesque.

Un souffle mortel qui soulève des montagnes, dévie les fleuves de leurs cours !

Kacou Ananzè en palpant ce nez, pensait, calculait. Car Araignée se savait tellement haïe que tout le temps sa tête travaillait, le jour, la nuit, inventant des ruses nouvelles, prenant tout un chacun dans ses rets. Sa situation de roi de la malice lui créait des obligations. Jamais en dormant Araignée n'avait fermé les deux yeux à la fois. Kacou Ananzè dormait toujours d'un œil.

Debout sur ce nez, il pensait, calculait.

Un matin donc, se prenant la tête à deux mains, et après avoir passé en revue toutes ses prouesses, il se dit :

— Quoi ! c'est bête, tout de même, de toujours courir après le gibier, alors qu'avec un nez, et en faisant : « Han ! houn ! » on peut avoir du gibier en abondance. Certes Dieu n'a pas voulu me donner un tel nez. Mais un nez phénoménal, au souffle mortel, on peut en fabriquer... Je vais m'en fabriquer.

Et ramassant toutes les bêtes que le souffle mortel avait tuées, Kacou Ananzè rentra chez lui. À peine était-il rentré, qu'appelant toutes les bestioles du village, il leur dit, après s'être couché sur le dos : « Allez à la rivière, allez dans la montagne, allez partout où vous voudrez et apportez-moi du sable, du sable, pour me faire d'ici demain soir, un nez aussi gros, aussi énorme que la montagne qui est là-bas.

Les bestioles s'inclinèrent et partirent. Elles revinrent des montagnes, des carrières, des sources, de partout, entassèrent le sable, le mêlèrent de glaise, posèrent l'échafaudage et commencèrent leur besogne. Elles travaillèrent, travaillèrent sans un instant de repos, chacune faisant un geste machinal, automatique. Elles étaient abruties de travail. Or il fallait finir ce nez d'ici demain soir, un nez aussi énorme que la montagne qui est là-bas. Nombreuses étaient les bestioles tombées de fatigue. Mais il le fallait finir ce nez. Et elles le finirent, ce nez rocailleux, monumental. Toute la nuit l'on fit du feu pour le sécher, ce nez qui, le lendemain matin, fut hissé sur les épaules de six cent soixante-quinze bestioles pour aller à la chasse. Kacou Ananzè était fier de posséder un tel nez. Toute la brousse le regardait : les oiseaux, les insectes, les arbres. Les oiseaux en pépiant, les insectes dans leurs murmures, les arbres en remuant leurs feuilles semblaient se demander les uns aux autres : « Depuis quand Kacou Ananzè a-t-il

un nez pareil ? » Sous ce nez monumental, Ananzè était petit, tout petit. Le singe insolent d'habitude, éclatant de rire, sautait de branche en branche, après avoir évidemment fait quelques cabrioles sur le nez de Kacou Ananzè. Les libellules fatiguées de voler, se posaient dessus. Malgré les nombreuses équipes ouvrant la route à ce nez, des lianes malignes l'arrêtaient au passage.

Enfin au bout de trois jours de marche, l'on vit un troupeau d'antilopes qui, dans une belle clairière, s'ébattaient. Kacou envoie aussitôt ses enfants les provoquer. Antilopes de se fâcher et de dire :

— Ah ! si vous n'étiez les enfants de papa Gros-Nez...

— Corrigez-les, répondit Ananzè. Corrigez-les ! Quand les enfants ne sont pas sages, on les corrige.

Et le troupeau d'antilopes de poursuivre les araignons. Kacou respirait de toutes ses forces : « Han ! houn ! han ! houn ! » Rien. Les antilopes venaient toujours. Les feuilles mêmes ne remuaient. Et le troupeau auquel s'étaient joints d'autres troupeaux, approchait. Ananzè se démenait sous son nez monstrueux, porté par six cent soixante-quinze puissantes bestioles.

« Han ! houn ! han ! houn ! » Pure plaisanterie. Même pas le moindre grain de poussière sur la plus petite des feuilles, ne tombait. C'était le calme au bout des énormes narines devant lesquelles voletaient les moucherons. Les oiseaux tranquillement pépiaient, les singes jouaient, les papillons se poursuivaient. Des libellules restaient posées sur le nez. La paix régnait dans les bois, au bout du nez phénoménal. Mais les troupeaux d'antilopes auxquels s'étaient joints plusieurs dizaines de troupeaux, fonçaient.

« Han ! houn ! » Les mouches se promenaient dans les narines avec la plus parfaite quiétude. Elles y entraient, en ressortaient, bourdonnantes, heureuses. Et les corpuscules qui dansaient dans les rais de lumières, continuaient leurs danses, leurs évolutions. Les bestioles tremblaient, le nez tremblait et Kacou Ananzè aussi tremblait. On ne savait vraiment lequel des trois tremblait le plus. Mais Kacou Ananzè tremblant, disait aux bestioles : « Ne tremblez pas ! Laissons-les approcher, les antilopes, et l'on verra. »

« Han ! houn ! Ne faites pas bouger mon nez, voyons ! Han ! houn ! Voulez-vous rester tranquilles ? »

Voilà les antilopes qui viennent, qui les frôlent presque ! alors Kacou Ananzè ordonna le sauve-qui-peut. Tout le monde n'attendait que cela. Ce fut donc une débandade.

— Enterrez-vous ! Enterrez-vous ne cessait de crier Ananzè.

Le nez ? Comment ! vous parler encore de nez depuis longtemps en ruine ? Le nez qui, lorsqu'il tremblait sur les épaules des bestioles affolées, s'en allait par plaques.

Chacun entra dans le premier trou rencontré. Parfois cinq, six, dix, vingt bestioles prenaient un trou d'assaut, puis le laissaient toutes, pressées d'être loin, loin de ces antilopes enragées dont on sentait le souffle derrière la nuque.

Les araignons donnaient des crocs-en-jambe à leur père qui leur en donnait aussi. Tous roulaient à terre pour se relever aussitôt et plus vite encore courir, car déjà les antilopes, les antilopes... Aïe... plus vite ! mon Dieu. Les antilopes... les antilopes... Plouf ! Plouf ! Plouf !

Ils s'engloutirent dans un trou, se tenant les uns par les mains, les autres par les pattes.

— Ah ! il était temps. Si la fuite s'était prolongée un peu plus, c'en était fait de Kacou Ananzè, de la gent araignée. Les antilopes n'avaient plus qu'à lever un pied pour les écraser, qu'à baisser la tête un peu plus pour, sut leurs cornes, les envoyer crever dans les arbres. Elles ricanaient même, sûres de leur victoire lorsque dans le trou providentiel, Araignée et ses enfants, s'engloutirent.

Les troupeaux d'antilopes déchaînés tournèrent longtemps autour du refuge. Elles se demandaient comment parvenir à se saisir de la gent araignée. Elles se le demandaient les unes aux autres quand vint à passer le Porc avec sa belle trompe. Il allait au champ, panier sur la tête, un tison à la main, pipe à la gueule et chasse-mouches sous le bras droit. Il venait « clouc... clak ! » sur ses courtes pattes chaussées de sandales en bois de parasolier, et sa pipe faisait « poum ! poum ! » et la fumée autour de lui se divisait en rais que le vent absorbait. Les antilopes se dirent : « Tiens, voilà le frère Porc, avec sa longue main. Il va faire notre affaire. »

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ce qu'il y a ! Il y a que des insolents sont jusque dans nos retraites les plus retirées, venus nous provoquer. Nous tenons à les punir de telle façon qu'ils s'en souviennent toujours.

— C est cela ! Personne ne veut nous respecter maintenant, nous les animaux. Nous devons nous imposer et prouver à tous ces chasseurs et autres que nous sommes après tout les maîtres de la forêt. Mais au fait où sont-ils ces insolents ?

— Dans ce trou.

— Et qui sont-ils ?

— Kacou Ananzè et ses fils.

— Kacou Ananzè ? Vous dites bien Kacou Ananzè ?

— Oui... Kacou Ananzè.

— Je le tiens aujourd'hui, dit le Porc, en déposant son panier, son chasse-mouches, sa pipe et son tison. Il a osé, figurez-vous, un jour... ce sera bien long à raconter. Un jour donc, Araignée qui tremble dans ce trou, Araignée eut le culot de me manger un goret, le plus bel enfant que ma femme, la truie, venait de mettre au monde. Un goret dodu, joli, tout rose, avec des soies brillantes. Un amour de goret. Eh bien, Araignée m'a mangé ce bijou, ce chef-d'œuvre de goret. Depuis, ma femme et moi n'avons cessé de pleurer, et depuis aussi, nous cherchions le moyen de nous venger...

— Que veux-tu en paiement ?

— Prendre quoi ? Vous, vous avez été provoquées, mais moi, il m'a mangé mon goret... Je vais les sortir de là. Vous allez bientôt les voir au bout de ma main...

Les antilopes dansèrent de joie, impatientes qu'elles étaient de piétiner, de pulvériser Araignée et ses enfants, Kacou Ananzè et ses araignons.

— Voici le signe par lequel vous reconnaîtrez que je le tiens, ce chenapan, dit le Porc. Lorsque vous verrez ma queue — il avait en plus une fort belle queue, le Porc — tourner, tourner comme cela sur elle-même, c'est que ça y est, je le tiens. Alors jetez sur moi du kaolin, du kaolin sur le dos en signe de triomphe.

Et le Porc fièrement, bravement, dans le trou introduisit sa belle trompe. Or Kacou Ananzè qui s'attendait à tout, avait mis des machettes rougir au feu. La trompe venait. Elle tournait à droite. Elle tournait à gauche, descendait toujours, s'arrêtait un moment, redescendait. Les araignons soufflaient sur le feu qui hurlait en flambant. Et les machettes blanchissaient. Ananzè regardait venir la trompe, la belle trompe du Porc. Les machettes blanchissaient toujours. Elles étaient aussi blanches que le soleil à midi. Au-dehors les antilopes chantaient et dansaient. Elles allaient tenir Araignée... Elles allaient purger le monde de cette détestable engeance ! La trompe tournait à droite, à gauche, remontait, descendait plus encore, tâtait une paroi ici, hésitait devant une fente par-là, s'arrêtait un instant comme pour souffler, comme pour rassembler ses forces, prendre une décision, repartait, s'allongeait toujours. Les machettes maintenant étaient plus blanches que le soleil à midi. La trompe descendait toujours. Araignée la regardait descendre. Au-dehors, les antilopes,

sous le soleil ardent, étaient baignées de sueur. Elles dansaient cependant.

Lorsque la belle trompe fut à bonne portée, Ananzè sortit une des machettes et « chui ! » Il venait de trancher la belle trompe du Porc dont la queue, sous la douleur se mit à tourner comme cela sur elle-même.

— Il les tient ! Ah ! il les tient, hurla l'immense troupeau d'antilopes.

Le kaolin, par paquets, tombait sur le dos du Porc. La queue tournait et le tas de kaolin montait sur l'échine du malheureux Porc qui tremblait de douleur, du Porc pressé d'être loin de ce trou infernal.

Enfin, il réussit à se dégager. Et que voient-elles, les antilopes ? Un groin ? Qu'est-ce que cela ? Où est la belle trompe du Porc, se demandaient les antilopes effrayées, les antilopes qui prirent toutes la fuite, abandonnant le Porc à son sort.

Le Porc lui aussi se mit à courir, à courir, se croyant poursuivi par Kacou Ananzè qui dans son refuge se régalaient de la belle trompe pleine de graisse.

Et c'est depuis ce jour-là que le Porc a le groin que nous lui connaissons.

LE CHASSEUR ET LE BOA

Un Chasseur bien pauvre avait, au bord d'un fleuve, tendu ses pièges.

Nulle part, les pièges n'avaient pris le moindre animal. Même pas un rat palmiste, pressé de courir sur un palmier aux fruits bien mûrs. Pas même une de ces perdrix étourdies, tout le temps en bandes à s'ébattre dans les clairières et les sous-bois !

Il était bien pauvre, le Chasseur. Alors prenant tous ses pièges, il alla les tendre au bord du fleuve ; car même ceux qu'il avait posés sur les arbres, jamais n'avaient pris un oiseau. Les oiseaux, par escadrilles, venaient dans les arbres environnants, percher sur le bois recourbé des pièges pour donner leur concert. Et les pièges restaient là, à écouter la musique des oiseaux. Et les pièges avaient tellement écouté de musique, qu'ils ne voulaient plus rien prendre. Aussi restaient-ils tout le temps courbés. Peut-être comprenaient-ils tous les murmures, les chants, les cris, toutes les plaintes de la brousse en révolte contre le chasseur, l'homme ?

Le Chasseur alla poser ses pièges dans la savane. Ils ne prirent rien. Il les porta dans la forêt. Les pièges restaient courbés. Il les ramena dans les champs nouvellement brûlés ; les pièges s'entêtaient à ne rien prendre. C'est pourquoi il les porta au bord du fleuve où tous les animaux venaient boire. Les pièges encore ne prirent rien. L'homme se demandait où il fallait les tendre, lorsqu'un matin, il trouva un Boa dans l'un d'eux. La lance haute, il s'apprêtait à l'achever lorsque le Boa lui dit :

— Chasseur, ne me tue pas.

— Pourquoi ne pas te tuer ? Est-ce que toi, tu nous épargnes ?

— Chasseur, ai-je jamais fait du mal à l'un des tiens ?

— Et les hommes que les boas tuent tout le temps ?

— Chasseur, détache-moi. Je te sais pauvre, bien pauvre. Tes pièges, depuis des mois, ne prenaient rien. Si tu veux être riche, le plus riche du monde, détache-moi.

Le Chasseur déposa sa lance. Il hésitait. En sa tête passaient et repassaient mille idées, en tourbillons, en ouragan. Ce boa tué,

dépouillé, débité, séché, mais c'est la fortune ! Écouter ses propos mielleux, le détacher, le laisser s'enfuir, qu'aurait-il été dans cette affaire ? Et s'il se jetait sur lui après avoir été détaché ? Un boa est un serpent. Et du serpent, il faut toujours se méfier. La lance haute, le chasseur s'apprêtait à frapper.

— Non Chasseur, ne me tue pas. Délivre-moi et tu seras le plus riche du monde.

L'eau coulait. Sur la rive, dans les palétuviers, elle contenait mille aventures à la terre qui jamais ne bouge, ne parcourt aucune région, tout le temps accroupie là, à mirer dans l'eau, sa tignasse d'arbres et d'herbes dans laquelle pullulent tous les poux du monde, toute la vermine de la création. L'eau en remuant des milliers de brindilles sur la rive, contenait ses aventures à la terre attentive, captivée par les nouvelles attrayantes que lui disait l'Eau indiscrete toujours bavarde qui écoutait le dialogue du Chasseur et du Boa pour aller le conter plus loin, tout au long de son parcours. Le menu fretin jouait à se disputer un fruit, un insecte, à se donner de petits coups de queue. Les vaguettes, une à une, s'en venaient, sur la rive déposer leurs charges de brindilles, poussant plus loin, les charges précédentes.

— Tu tiens entre tes mains, ta fortune. Ou la pauvreté, ou la richesse, la misère ou le bonheur. Choisis, Chasseur.

— Si je te détachais, m'épargnerais-tu ?

— Depuis quand les animaux de la brousse se conduisent-ils comme vous ?

— C'est que...

— Eh bien, nous les animaux, nous attaquons franchement, face à face, et aussi franchement encore, nous récompensons nos bienfaiteurs. Nous n'envions jamais leur bonheur. Nous ne sommes jamais jaloux des situations qu'ils peuvent avoir par la suite. Au contraire. Plus ils sont heureux, plus nous sommes fiers. Nous aimons prouver notre bonté...

La corde lui serrait tellement la gorge que les yeux du Boa, injectés de sang, étaient rouges, rouges, si rouges que le Chasseur ne pouvait plus le fixer.

— Chasseur, choisis. Tu tiens aujourd'hui en main, ton destin. Riche ou pauvre. Puissant ou misérable.

Le Chasseur posant la lance détacha le Boa qui lui dit : « Suis-moi ! »

Et l'homme le suivit dans la forêt. Ils partirent dans la forêt des boas, la forêt des génies, car il y a d'autres forêts qui ne sont pas la forêt

des hommes, et dans ces forêts, des montagnes, des fleuves, des essences tout différents de ceux qu'on trouve dans les forêts des hommes. Et dans ces régions régnait une paix jamais troublée. Le vol des mouches avait une de ces musiques ! La brise, en frôlant les feuilles, avait une de ces mélodies ! Et l'air même qu'on y respirait était si tonifiant. Partout de la mousse plus douce que le kapock...

Ils arrivèrent dans le village du Boa. Combien de jours, de lunes, d'années était-il resté là ? Le Chasseur ne put jamais le dire. Car dans ce pays lorsqu'on avait passé mille ans, on croyait n'avoir passé qu'un an ! Toujours est-il qu'au départ, le Boa lui remit deux petites gourdes en disant :

— Retourne chez toi, et dès ton arrivée, jette à terre la gourde que voici et conserve cette autre gourde grâce à laquelle tu comprendras le langage de tout ce qui vit sur la terre.

L'homme s'en alla, heureux, fort heureux de tenir la fortune. Il serrait précieusement les deux gourdes sur sa poitrine haletante de joie. Et il courait presque, comme s'il avait peur que le Boa, se ravisant, ne vînt lui prendre les gourdes.

Dès qu'il fut chez lui, avant même de déposer sa lance, il jette à terre la première gourde, et que voit-il ? Ce que vous devinez. Un château pareil à ceux qu'il avait vus au pays des génies. Et là-dedans toutes les richesses du monde.

Il vivait maintenant, heureux, notre Chasseur. Et parfois, il se murmurait à lui-même : « Comme la misère fait commettre des erreurs ! Si, en écoutant ma faim, mes angoisses, j'avais tué le Boa, aurais-je eu tous ces biens ? »

Le Chasseur avait un chien, lequel était l'ami d'un chien galeux qui, lui, n'avait pas de maître.

Un midi, au moment du repas, assis sur son séant, un os entre les pattes, le chien galeux dit à son ami :

— Dans deux lunes, il y aura la famine, que celui qui veut s'enrichir m'entende.

— Qui veux-tu qui t'entende, mon ami ? Tu sais bien que personne ne comprend notre langage. Voudrais-tu que je m'installe commerçant ?

— Si ton maître par hasard...

— Non, il ne comprend pas.

— En tout cas, si j'avais moi, un maître, je lui aurais dit de profiter de la famine pour s'enrichir.

— S'enrichir de la détresse des autres ?

— Mais les hommes ne vivent que de cette façon.

— Allons !

— Mais si, te dis-je !

— Tu tiens de tels propos parce que tu n'as pas de maître.

— Moi, de maître ? Pour quoi faire ? De tutelle, je n'en ai pas besoin, je me suffis.

— J'ai un bon maître et qui est devenu très généreux depuis qu'il est revenu de chez le Boa.

— Un bon maître est toujours un maître qui a, lui aussi, ses lubies. Tu comprends. Aussi, moi, je préfère la brousse, ma liberté et mes gales.

Le Chasseur qui avait écouté la conversation en profita pour acheter et stocker toutes les récoltes de l'année. La famine vint. Le Chasseur à tous, revendit plus cher les vivres qu'il possédait et de ce fait, devint plus riche encore.

Le chien galeux, revenant une autre fois, dit à son ami :

— Tu as vu ce qu'a fait ton maître ?

— Qu'a-t-il fait ?

— Tu n'as pas vu à quel prix il a revendu les vivres ? Je te disais que chez les hommes, la détresse des uns fait la fortune des autres. Un autre fait encore. Dans une lune, toutes les jeunes filles du village mourront. Seule sera sauvée celle qui partira s'installer sur l'autre rive du fleuve.

— Sauvée de quoi ?

— Hum !

— Tu peux me le dire, mon ami. Nous sommes entre nous.

— Sauvée de la peste.

Le Chasseur ayant à nouveau surpris le dialogue, après s'être fait bâtir, sur l'autre rive du fleuve, une belle maison, y évacua sa famille.

La peste survenant balaie le village de toutes ses jeunes filles.

Après le ravage, le Chasseur fit revenir sa famille et comme il était le seul à avoir des jeunes filles, il devint le beau-père de tous les jeunes gens du village. Sa puissance davantage se renforça.

Le chien galeux revint dire à son ami :

— Le feu va détruire le village. Toute la fortune de ton maître va devenir la proie des flammes.

L'incendie se déclara, terrible, impitoyable. Seul, l'ancien Chasseur put sauver ses biens parce qu'il avait entendu les propos du chien galeux.

— Ton maître comprend notre langage.

— Les hommes ne comprennent pas les animaux.

— C'est toi donc qui lui racontes ce que je viens chaque fois te révéler?

— Pourquoi veux-tu que je lui rapporte nos propos. Il a beau être mon maître, il reste après tout un homme.

— Ton maître a fui toutes les épreuves. C'est bien. Mais dans une semaine il y aura une inondation ; une inondation sans précédent dans le pays. Les dégâts on ne pourra jamais les compter.

Le Chasseur ayant pris ses précautions, à nouveau, n'eut pas à souffrir de cette calamité.

Les deux chiens commencèrent à s'inquiéter. Pour sûr l'homme devait comprendre leur langage.

Dix ans étaient passés. Le village redevenu populeux, avait repris son train de vie. Le souvenir des fléaux était loin. Lorsqu'on en parlait, d'aucuns pensaient qu'il s'agissait de faits d'il y a des siècles. La mort enlevait un homme dans telle case, une femme dans telle autre. Des enfants, n'en parlons pas. Elle en est gloutonne. Elle était une calamité permanente, tapie dans chaque case, debout à chaque détour de route, à chaque carrefour, poursuivant tout homme. Elle allait avec les jeunes filles, à la source, puiser l'eau, avec les femmes dans les champs, chercher les vivres, avec le pêcheur jeter le filet, avec le chasseur parcourir la brousse, avec le voyageur. Elle restait éveillée lorsque tout le village dormait. Et le jour venu, elle restait à veiller.

Vingt ans s'étaient écoulés depuis le jour où le Chasseur avait délivré le Boa.

Le chien galeux, maintenant plus galeux que jamais, un matin, à son compagnon, revint dire :

— Ton maître va mourir.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je dis qu'aujourd'hui, au moment précis où les arbres auront sous eux, ramassé leur ombre, ton maître mourra.

— Et comment pourrait-on le sauver?

— Qu'il rende au Boa la seconde gourde. Mais en rendant au Boa la seconde gourde, c'est la misère qui revient ; c'est sa lance qu'il reprend, ses pièges qu'il revisite. Il sera même plus pauvre qu'il n'était avant. Et plus longtemps encore, il vivra. Qu'il choisisse.

L'homme surprit la conversation. Il allait mourir. Il regardait le soleil monter dans le ciel, grimper sur la cime des arbres, rapetisser les ombres, les pousser, les entasser peu à peu sous les arbres, le soleil qu'il aurait voulu enchaîner. Il allait de la gourde à toutes ses richesses, à son or, à ses diamants, à ses rubis qui tous, jetaient des éclats

éblouissants. Dans leurs chambres, elles semblaient des tas de braises sur lesquelles le vent aurait soufflé. Jamais le Chasseur ne les avait vu jeter autant d'éclats. Et c'est à cette heure qu'il prenait réellement conscience de son bonheur. Et plus le soleil avançait, plus toutes ses richesses en son cœur poussant des racines, s'accrochaient, s'incrustaient.

Il courut à la gourde, la prit, la déposa.

Dans la cour, ses femmes insouciantes devisaient, riaient. Les enfants jouaient. Il entendait leurs belles voix qui lui remuaient le cœur.

Le soleil grimpait. Sous l'effet de la chaleur, les capsules de kapock éclatant, essaïmaient leurs graines et leur duvet qu'emportait le vent. Les fleurs embaumaient. Dans les arbres en floraison bourdonnaient les abeilles, folâtraient des papillons, pépiaient des oiseaux. Des hannetons se posaient, repartaient.

Le chien galeux, comme pour se moquer du Chasseur, ne cessait de dire à l'autre :

— Mais qu'est-ce qu'il a ton maître ? Sait-il qu'il va mourir ?

— Il doit le savoir, car depuis que je t'ai parlé de cette mort, il a totalement changé d'habitudes. Nous allons voir s'il aura le courage d'abandonner ses richesses pour redevenir pauvre, courir à nouveau la brousse, la lance sur l'épaule. Parions.

— Pourquoi ?

— Moi je dis, j'affirme qu'il n'aura pas le courage d'abandonner toutes ses richesses. Or il ne veut pas mourir. La vie est si douce... Regarde ces fleurs, écoute ces chansons, respire ces parfums... Est-ce qu'on peut quitter comme cela la vie ? Les misères ne sont que des instants. Ce dont il faut tenir compte, c'est la joie qui est permanente, c'est l'harmonie, le bonheur qu'on sent un peu partout... Ton maître ne voit que son petit bonheur. Il ne pense qu'à sa fortune qui lui a permis d'apprécier l'existence. Regarde-le tourner autour de ses richesses. Le pauvre.

Et les deux chiens riaient des plaisanteries du chien galeux.

Le soleil monte ; les ombres se tassent sous les arbres ; bientôt midi, l'heure fatale. Le Chasseur toujours hésite, allant de la gourde à ses biens, de ses biens à la gourde. Il est là qui hésite et le soleil toujours monte. Bientôt midi.

Vous à sa place, quelle décision prendriez-vous ?

LA VACHE DE DIEU

— Surtout, Hyène, il ne faudra pas toucher au cœur. Tu m'entends?

— Pour qui me prends-tu ? Depuis dix jours, ce sont les mêmes propos que tu me tiens ! Le cœur ! le cœur ! que veux-tu que je fasse d'un cœur de vache ? Si ma gourmandise est légendaire, j'ai tout de même quelque chose là, dans le crâne.

— Il était nécessaire que je te dise et redise cela. Le cœur ! Attention au cœur ! Un coup de dent par ici, un petit coup de dent par-là, l'appétit venant, un organe tel que le cœur est vite atteint. Attention donc au cœur, Hyène.

— Dis, Kacou Ananzè, si tu tiens à m'emmener avec toi, emmène-moi, sinon laisse-moi tranquille avec tes histoires sur le cœur de la vache de dieu. Regarde-moi bien, ai-je l'air bête ? Et même que j'aie l'air bête, le suis-je effectivement ? Hein ? Dis-le-moi un peu, toi qui me connais depuis des années et des années. Tu as eu le temps de m'étudier, je l'espère. Les grands-parents de nos grands-parents étaient déjà des amis. Maman me parlait souvent de ces gens-là.

Donc notre amitié est vieille... Dis-moi franchement, suis-je réellement bête ?

— Hum ! Surtout, il ne faudra pas toucher au cœur ! Un coup de dent par ici, un coup de dent par-là... on ne sait jamais...

— Alors tu veux dire que je suis réellement bête ? Nous dont les grands-pères des grands-pères, des...

— C'est une simple recommandation, amie Hyène.

— Donc tu m'emmènes demain avec toi ?

— J'ai promis. Araignée n'a qu'une parole. Et ma foi, l'on fera bombance.

— Je m'en mettrai jusque-là...

— Attention au cœur... De la viande, il y en aura en abondance, il y en aura tellement que tu...

— Je m'en mettrai jusque-là...

Les yeux de Hyène brillèrent. Rien qu'à penser à cette abondance de viande, elle avalait goulûment la salive et cela dans sa gorge faisait klouc ! klouc ! Et elle se murmurait : « Ne pas toucher ! ne pas toucher

au cœur ! Une viande est meilleure faisandée. Et comme la vache de dieu, en charogne, serait d'un goût délicieux ! »

Et la salive refaisait klouc ! klouc ! dans sa gorge. Et sa crinière se dressait. Et à ses yeux défilaient des quartiers de viande. Et du sol montait une belle et douce odeur de viande faisandée qui lui faisait ouvrir, rouvrir sa gueule.

« Le cœur, ça doit être le meilleur morceau. Et ce perfide Kacou Ananzè veut se le réserver. Oh ! nous allons voir. Je suis bête ! Nous allons voir si je suis réellement bête !... Ce cœur, c'est moi qui le mangerai « kpa ! » Je le couperai d'un seul coup de dent et « klouc ! » je l'avalerai. »

Notre Hyène s'en allait en monologuant de la sorte, très satisfaite du tour qu'elle allait, pour une fois dans sa vie, réussir à jouer à l'Araignée, le terrible Kacou Ananzè.

« La palme des tours, je la remporte demain et à partir de demain, le monde entier saura que moi, Hyène, j'ai battu Kacou Ananzè sur son propre terrain. Il doit croire à ces histoires de grands-pères des grands-pères de nos grands-pères ! Depuis quand la famille Araignée a-t-elle eu des liens dans le temps avec la famille Hyène ? Surtout ne touche pas au cœur ! ne touche pas au cœur ! Eh bien c'est moi qui le mangerai, ce cœur ! »

Le jour lui parut long. Elle se demandait ce que le soleil avait à se traîner dans le ciel, à musarder entre les nuages. La nuit, elle l'attendait avec une impatience fébrile, mais elle ne venait pas. Le soleil ne semblait même pas bouger. Ah ! oui, parce qu'il y a la vache de dieu à manger, le soleil ne veut pas aller se coucher. Eh bien, tu ne veilleras pas ! Et notre Hyène ramassant des branchages, en fit des tas énormes auxquels elle mit le feu. La fumée voilera le soleil et la nuit viendra. Mais le vent balayait cette fumée noire et le soleil se montrait, heureux de se traîner dans le vaste azur.

Et Hyène, ivre d'odeur de viande faisandée, klouc ! klouc ! avalait la salive... Enfin la nuit...

Donc dieu avait une vache. Une belle vache ; la plus belle vache de la création ; et la plus grasse aussi. Rien qu'à la voir, on se disait que ça ne pouvait être que la vache d'un dieu. Et Kacou Ananzè était l'ami de dieu, et de ce fait, un être considérable et très considéré. Les portes du paradis à toute heure lui étaient ouvertes. Les gardiens le reconnaissaient de loin par son train, par les notes de son olifant, et les portiers eux-mêmes, à sa façon de frapper aux lourds battants d'habitude sourds : un tambourinement, un silence, deux « toc ! toc ! »

et un second tambourinement plus long. Chez dieu, il y était plus souvent que Gnamlinlin-hakatiba-l'Hirondelle, l'oiseau de cour, plus souvent que Ebôrôakolè-le-Papillon, le messager. C'est dire que dieu et Kacou Ananzè étaient des intimes. Et tous deux, tout le temps, allaient voir la vache, la plus belle de la création, la vache luisante de graisse, les naseaux toujours fumant, et la queue tout le temps en moulinet au-dessus de la croupe, la vache de dieu. Une vache majestueuse que les mouches et autres bestioles respectaient.

Dieu ne faisait rien sans consulter Kacou Ananzè-l'Araignée dont l'avis presque toujours l'emportait sur celui des autres courtisans. Si les hommes lui ont gardé une dent bien pointue, et depuis des temps immémoriaux lui ont livré la plus effrénée des guerres, c'est qu'ils se souviennent du jour où le chien vint dire : « Nous, les hommes, consentons à mourir, à condition de ressusciter le troisième jour », ils se souviennent que Kacou Ananzè fut le premier à répondre : « Pardon ! pardon ! la Pintade qui vient de sortir d'ici nous a déjà apporté un message tout différent. Le chien n'est donc qu'un imposteur ! » Et dieu opinant, renvoya tout simplement le chien.

Mais si l'on était heureux chez dieu, sur terre, il y avait famine. Il n'y avait plus rien à manger. Rien dans les airs ; rien dans la brousse ; rien dans les eaux. Rien nulle part. Tous les êtres maigrissaient, excepté Kacou Ananzè. Dieu même parfois, le regardant du coin de l'œil, se devait demander :

— Comment se fait-il que Kacou Ananzè est le seul être à ne pas maigrir ?

Kacou Ananzè, devinant ces questions informulées, hochait la tête et souriait.

Hyène n'avait même plus la force de se tenir debout, plus la force de se traîner. Kacou Ananzè par contre avait de ces joues, de ces biceps, de ces cuisses... Oh ! non, ne levez pas la tête pour regarder au plafond ! Ce n'est pas la même Araignée, ou plutôt cette araignée n'est plus Kacou Ananzè que dieu regardait en se demandant : « Comment la faim peut-elle faire grossir ?

Un autre fait torturait dieu : sa vache maigrissait, or elle était bien entretenue. On avait doublé, triplé, quintuplé sa ration. Elle maigrissait.

Dieu, regardant la vache et le confident Kacou Ananzè, disait : « Araignée va-t-elle changer le cours des choses ? N'ai-je pas laissé échapper quelque secret de vie qu'emploierait Araignée pour ne point maigrir ? »

Kacou Ananzè ne quittait plus la vache de dieu. Il versait des larmes à la voir maigrir. Une si belle vache, les naseaux fumant, la queue tout le temps en moulinet au-dessus de la croupe, des yeux calmes, des yeux qui semblaient implorer tout le monde ! Il avait redoublé ses caresses, ses flatteries. Il lui touchait la queue, palpait la croupe, passait la main sur l'échine, lui tapotait la joue, la mouchait. Et ces attentions chaque jour davantage le liaient à dieu. Mais chaque jour davantage aussi la vache maigrissait tandis que Kacou Ananzè prenait des couleurs, sa voix, ou timbre, de la portée. Sa voix maintenant dominait celle du Lion qui, affamé, pouvait à peine rugir.

Son secret ? Le voici. Il vous le donne pour qu'en pareilles circonstances, vous puissiez, en l'employant, vous tirer d'affaire, puisque l'on conte le soir, chez nous, dans nos veillées, que la famine sur terre, chaque année, continue à commettre des ravages.

Donc chaque nuit, par une fente, Ananzè pénétrait dans le parc, puis par mille astuces, s'introduisait dans le ventre de la vache de dieu, mangeait à satiété, puis par le même orifice qu'il lui suffisait de chatouiller un peu, il ressortait. C'était là le secret. Mais dieu n'y voyait que du feu.

Hyène mourait de faim, tellement que Kacou Ananzè eut pitié d'elle, lorsqu'un matin, celle-là lui dit :

— Ami, sauve-moi, je n'en peux plus. Ce soir ramène-moi quelques os.

— Chez dieu, il n'y a pas d'os.

— Je veux dire quelques restes.

— Pas de restes, non plus.

— De la charogne, alors.

— Encore moins.

— Alors, je ne comprends plus. Tout le monde maigrit et toi, tu grossis.

— C'est mon secret.

— Veux-tu me le montrer ?

— Volontiers. Mais il ne faudra pas toucher au cœur.

— Quel cœur ?

— Le cœur de la vache de dieu.

— Que veux-tu dire ?

— C'est là mon secret.

— Tu m'emmènes ?

— Oui, mais ne touche pas au cœur.

La nuit venue, les voilà partis. Hyène qui avait impatiemment attendu ce moment, à la seule idée qu'elle allait enfin pouvoir faire un bon repas, avait retrouvé des forces. Pour un peu, elle aurait dépassé, devancé, laissé en route, son compagnon. Mais elle se retenait de le faire, disant seulement tout le temps : « Allons vite ! allons vite ! »

Et Kacou Ananzè, ralentissant le pas, répondait :

« Est-ce que nous n'allons pas assez vite ? Tu n'as plus de forces, tu le sais bien et le trajet à parcourir est encore long. »

Et Hyène, pour toute réponse, grognait. Et Kacou Ananzè, s'arrêtant, lui redisait : « Il ne faudra pas toucher au cœur. » Et Hyène répondait : « Kpéhin... bon ! »

Les voici dans l'enclos, près de la vache de dieu dont la queue tournoyait en moulinet autour de la croupe osseuse. Ananzè lui chatouilla ce que vous devinez. Elle l'ouvrit grand comme ça et par cette ouverture, ils entrèrent dans le ventre de la vache de dieu ; et le festin commença.

Hyène goulûment avalait tout. Elle buvait la graisse, le sang, comme elle aurait bu de la sauce.

Ananzè ne cessait de lui dire : « Il ne faudrait pas toucher au cœur. » Mais elle était devenue sourde. Elle mangeait, mangeait, rotait. Elle en avait jusque-là. Mais elle continuait à manger.

— Que fais-tu là, Hyène ?

— Moi ? Je mange.

— Tu touches au cœur.

— Mais non !

À peine avait-elle dit cela que d'un coup de gueule « klac ! » et « hop ! », elle tranche le cœur et l'avale.

Et voilà la vache de dieu qui s'affaisse, tombe, meurt.

La nouvelle est aussitôt répandue par le monde. Chacun savait quel prix dieu attachait à sa vache. L'occasion était donc bonne pour se mettre en vedette. Aussi chacun venait-il se lamenter. Ceux qui n'avaient plus de larmes à force d'avoir pleuré, se mettaient de la salive au bord des yeux.

Tous les êtres étaient venus, excepté Kacou Ananzè et Hyène. Dieu les cherchait, les attendait. Il attendait surtout Kacou Ananzè, l'ami et le confident. Mais l'ami et le confident Kacou Ananzè ne venait pas. Il fallut donner l'ordre de dépecer la vache. Ce qui fut fait très rapidement. La peau enlevée, le ventre ouvert, la panse et les boyaux furent mis dans une écuelle portée au dépotoir par une bande de galopins qui les devaient vider des excréments.

Un enfant prit la panse. Elle était lourde. Il appela deux autres enfants, mais ils furent vingt à emporter la panse et à la jeter à terre. La panse éclatant, pouf ! Kacou Ananzè parut, la menace à la bouche :

— Quoi ? Vous ne voyez pas clair ? espèces de galopins ! Vous ne voyez pas clair ? Vous n'avez pas vu que j'étais là, à chercher des simples pour guérir la vache de dieu ?

— Pardon Papa Kacou... Pardon Papa Ananzè ! Nous n'avons pas fait exprès... Nous ne t'avons pas vu !

— Ah ! Vous ne m'avez pas vu ! Quoi, suis-je quelqu'un qu'on ne voit pas ? Eh bien, vous allez voir.

Et Kacou Ananzè courut se plaindre à dieu.

Mais... oui, mais il restait là-bas Hyène qui « klac, hop » d'un coup de gueule avait tranché et avalé le cœur de la vache de dieu.

Elle essaya de se sauver. Des enfants lui tombèrent dessus en criant : « Voici l'assassin, voici l'assassin ! » Chacun prit ce qu'il put trouver pour l'assommer. Ils lui donnèrent des coups sur la tête, des coups sur les reins, surtout sur les reins, car dans la poursuite c'était sur les reins que les bâtons tombaient tous.

Ils tombèrent si dru et si fort sur les reins qu'ils les lui brisèrent.

Et c'est depuis ce jour-là que Hyène a l'allure que nous lui connaissons.

LES PARENTS DE LA CHAUVÉ-SOURIS

La chauve-souris était seule, si seule que cette solitude nuit et jour lui pesait.

Certains soirs il lui semblait qu'elle avait là, sur les épaules, sur le cœur, un poids, lourd, lourd. Il lui passait alors par la tête, des idées étranges, saugrenues, mille idées sans consistance, furtives, fugaces, des idées qui allaient et revenaient et qui, à force d'aller et revenir, s'étaient creusé un lit dans sa petite tête.

Elle était seule, la Chauve-Souris et menait une vie paisible, ne cherchant jamais querelle à personne, supportant tout avec patience. Nombreux étaient les animaux qui l'estimaient parce qu'elle supportait leurs affronts.

Un jour, revenant d'une chasse, le Lion, affamé, lui mangea toutes ses provisions. Elle ne put rien dire. Elle était si seule, la petite Chauve-Souris ! Une autre fois, ce fut la Panthère qui lui joua le même tour. Et l'on raconte même qu'ayant un jour pris une carpe, le Crocodile la lui arracha parce que la carpe n'est pas un poisson à figurer dans l'écuelle d'une Chauve-Souris. Et elle allait, malheureuse, la petite Chauve-Souris, sans une amie pour la distraire, lui confier ses espoirs, lui faire partager ses joies. Les peines, elle les gardait pour elle. Elle vivait dans la solitude la plus totale, la plus fermée. Or y a-t-il de misère plus grande au monde que celle de ne pouvoir jamais se confier à quelqu'un, quitte même à ce que le secret s'ébruie, court le village, la ville ?

Ne pas se confier, mais c'est étouffer, messieurs ! mourir, mesdames ! C'est ne pas exister. Vases communicants, les êtres tout le temps doivent les uns et les autres, verser leur trop plein d'impressions, de sentiments. Or, la Chauve-Souris demeurerait toujours seule, avec ses joies, avec ses peines qui toutes lui pesaient, parce qu'elle était seule à les vivre, à les porter. Oh ! comme elle aurait voulu avoir une amie avec laquelle elle pourrait, ma foi, se quereller de temps à autre. Un petit coup de bec, un petit coup d'aile... Et puis chacun qui boude et l'entente qui revient comme une ondée bienfaisante après une rude sécheresse ! Mais elle restait toujours seule, la petite Chauve-Souris, sans relation aucune qui lui eût permis d'aimer la vie, de trouver à l'existence le goût

qu'en ont deux êtres bien accordés. Une amitié sûre ! Ça compte dans la vie. Cela marque un être...

La petite Chauve-Souris ne pensait plus qu'à cela, depuis les jours où le Lion et la Panthère lui avaient mangé ses provisions péniblement amassées. Lasse d'être seule, elle se dit un jour : « C'est mauvais d'être toujours seule. Je vais m'associer à quelqu'un qui, dans le malheur, viendra à mon secours. »

Elle alla trouver le Hérisson, lui soumit l'idée géniale qu'elle venait d'avoir. Hérisson très heureux, en signe d'amitié, lui donna un peu de sa tête. Depuis ce jour la Chauve-Souris, à l'existence, trouva du prix. Pensez donc ! une douce amitié, une amitié chaude, vigilante ! Toujours à se visiter, à s'occuper des affaires de l'un et de l'autre, à se questionner et à se donner des conseils ! Puis elle se dit un autre jour : « Hérisson est un bien brave ami certes, mais ne gagnerais-je à m'allier à un autre ? »

Et elle s'en fut trouver le Singe.

— Papa Singe, tu vois, je suis seule. Veux-tu m'accepter comme parent ? Ainsi ma solitude me pèsera moins.

— Je ne demande pas mieux. Mais je ne voudrais pas que devenant mon parent, tu sois un jour l'ami de Kacou Ananzè. Celui-là, tu sais, qu'entre nous la guerre est toujours latente. Il faudrait qu'un jour tous les animaux réunis, disent lequel de nous deux est le plus malin.

— Pourquoi veux-tu que j'aie voir Kacou Ananzè quand je t'ai déjà vu et que tu acceptes d'être mon parent ?

— En signe de notre amitié, voici un peu de mes poils. Ainsi il me sera facile de te reconnaître. Celui qui porte de mes poils est un autre moi-même et profite de toutes mes relations. Mais je te le répète, je n'aime pas Araignée qui se dit plus malin que moi. Ah ! il ignore le tour que je lui prépare. Cela ne va pas tarder à lui tomber sur le crâne, un beau matin...

Très heureuse de ses deux amitiés, Chauve-Souris, quelque temps après, alla trouver d'autres animaux qui lui donnèrent un peu de leurs écailles, un peu de leurs griffes, un peu de leur queue blanche. La Chauve-Souris était devenue l'amie de tous. Elle avait désormais, si l'on peut dire, les bras longs, car qui la touchait, touchait du coup à des gammes d'amitiés, à des familles entières, tant elle avait des amitiés ramifiées, enchevêtrées, fortement liées les unes aux autres.

Mais lorsqu'elle se rendait maintenant chez l'un ou l'autre, ses amis la regardaient de travers en se demandant : « Quel est cet être étrange qui ressemble à la Chauve-Souris ? »

La Chauve-Souris désormais rassurée, forte de toutes ses amitiés, se portait à merveille.

Rien cependant sous le ciel n'est fixe, sûr, certain, immuable. Et la Chauve-Souris, toute resplendissante de santé, tomba malade.

La maladie empira. Elle en mourut.

La Chauve-Souris était morte. La nouvelle se propagea rapidement, comme toutes les nouvelles de la brousse. Elle avait roulé de feuille en feuille, glissé de ravin en ravin, grimpé de montagne en montagne, charriée par le vent, les eaux, la brise, portée par tout ce qui bruit, murmure. Tous ses amis en furent informés.

Hérisson, le premier, vint. À voir la défunte, il se dit : « Ça, ce n'est pas un des miens. Sa tête, certes, ressemble à la mienne. Mais ce n'est pas suffisant comme preuve, car la Chauve-Souris mon amie, n'était pas ainsi faite. » Et il s'en retourna chez lui.

Puis vinrent Papa Singe et tous ceux qui avaient prêté quelque partie de leur corps à la Chauve-Souris. Tous la regardèrent, remuèrent la tête, et comme Hérisson s'en retournèrent. Ce n'était pas leur amie.

Ainsi mourut la petite Chauve-Souris qui pour avoir brigué l'amitié de plusieurs animaux n'eut personne pour l'enterrer.

Là-bas, par les hautes ramures des Palmiers le soleil s'irradie.

Par-delà les fleuves assoupis éventés de rayons de flamme comme pour les embraser, les réveiller, leur donner du nerf, le corps de la Chauve-Souris sèche.

Des oiseaux font leur toilette sur les rives encore désertes, comme pour aller en cortège, mener la Chauve-Souris à sa dernière demeure.

L'eau tourbillonne, lentement brassée en dessous par on ne sait quelle force.

Les arbres dans la houle du vent tiède, secouent leur chevelure et en font tomber les pellicules, les cheveux jaunis, avec des bruissements de joie, de bonheur. Ils font toilette pour mener la Chauve-Souris à sa dernière demeure.

Mais le corps de la Chauve-Souris se raidit. Les femmes sur le sentier menant à la source, chantent et rient ; les nuages, mille fois, ont changé de nuances, de vêtue.

Le corps de la Chauve-Souris se décompose.

Les Rôniers de leurs éventails s'éventent en regardant aller et revenir les amis de la Chauve-Souris.

Le Ramier porta la nouvelle au Palétuvier qui somnolait au bord de l'eau. Le Palétuvier, réveillé, tendit une oreille, deux oreilles, toutes ses oreilles.

Eh bien, ce que dit le Palétuvier au bord de l'onde qu'il troue de ses larmes, c'est toujours la fameuse aventure de la Chauve-Souris qui, à sa dernière heure, n'eut aucun ami, pour en avoir trop voulu dans sa vie.

LE CHAMP D'IGNAMES

Le champ s'étendait à perte de vue. Et c'était le champ de Kacou Ananzè. Les tiges d'ignames, avec grâce, s'enroulaient autour des tuteurs, traînaient indolemment sur le sol, telles des femmes grosses dans la cour des hommes, grimpaient au long des souches, des troncs d'arbres, des pieds de maïs...

Çà et là, du taro, du gombo, du piment, des aubergines blanches, violettes, toutes rondes, avec en parterre, des patates aux feuilles vert foncé. Et mêlée à tout cela de l'arachide aux fleurs jaunes. Vraiment, il était beau à voir, ce champ, surtout par les couchers de soleil !

Toutes ces feuilles, toutes ces tiges alors grisées de fraîcheur, de parfums, ivres d'air, de vitalité, ondulaient sous la brise câline.

Et les ignames adoptaient de ces attitudes, de ces poses ! On aurait dit des galantes allant chez leur ami, le pagne relevé comme ceci et le foulard dans lequel le zéphyr joue avec plaisir, le foulard en bataille... comme cela.

Elles faisaient des manières, les ignames, chaque jour arborant, affichant des nuances nouvelles, chaque heure prenant des teintes différentes, selon que le soleil se levait ou se couchait, selon qu'au zénith, il brillait de tout son éclat, ou que le ciel était couvert. Les haricots et les taros avaient de ces teintes-là qui, à elles seules, aiguïssent l'appétit.

Kacou Ananzè ne se lassait pas de contempler les ignames, les gombos, les taros, les piments d'un rouge pivoine, les haricots dont les vrilles s'accrochaient çà et là, à des tiges, des brindilles, des pieds de maïs bavards, des bananiers venant avec force et dont les larges feuilles servaient de parasol aux autres plantes...

Dans la forêt, par les éclaircies, des rideaux de brume persistante. Le soleil, de fouet, brûlait la peau, pénétrait dans le corps, chauffait le sang, cognait sur le crâne comme pour l'ouvrir et étaler au grand jour les pensées de chacun. N'y parvenant point, il se contentait de faire transpirer tout le monde. Entre deux nuages, dans les vallons, il brillait longtemps, heureux de s'épanouir, de s'étendre, de traquer les ombres, de les grignoter, les absorber, les dissoudre. Et les ombres, sous cette

charge ardente de l'astre, se réfugiaient sous les feuilles de bananiers et le feuillage épais des grands arbres. N'empêche, le soleil les relançait, les poursuivait, les criblait de trous, entre elles, posait des haies de lumière.

Quel spectacle ! Des papillons volètent, se posent sur telle feuille, frôlent telle autre, montent, descendent, plongent, disparaissent, réapparaissent. Ils sont blancs, ils sont jaunes, ils sont tachetés. Ils sont deux, quatre, plusieurs à se balader de la sorte. Vagabonds, ils chantent l'indolence, le caprice, l'inconstance, la paresse. Ils pérégrinent en se moquant du soleil brûlant qui, de honte, vient de se cacher derrière une montagne de nuages, de rentrer en lui-même, dirait-on, pour ensuite projeter avec force, ses rayons concentrés. Mais il rit, le brave soleil ! Il ignorait l'entêtement d'un papillon.

Les Singes eux, hurlent là-bas. C'est dans leur habitude. Jamais se taire. Toujours se gratter et sauter de branche en branche, somnoler un peu et se remettre à questionner : « Kpa ! kounn ! kpa ! koun ! » Et plus loin, répondent les cris rauques du Singe noir et l'alarme du Capucin, l'animal le plus habillé de la forêt.

Les oiseaux vont et viennent en chantant. Les épis de maïs se laissent peigner la barbe par le vent qui en emporte des touffes. Et toutes les ignames remuent leurs feuilles qui, commençant de sécher, indiquent la date prochaine de leur récolte. Du champ, les oiseaux volent sur les arbres et de ceux-ci, reviennent dans le champ, se poser sur les tiges, sur les branches, sur les brindilles, sur des troncs continuant à se consumer lentement depuis le jour où le feu fut mis au Champ. La fumée s'élève calmement dans le ciel, forme des ronds, se traîne, serpente sur le sol, se redresse, s'enroule sur elle-même, se déroule, puis se redresse à nouveau. Et les libellules donc ! Elles ne s'attardent sur aucun perchoir, pressées de s'en aller pour on ne sait jamais où. De leurs ailes en filigrane trop tôt sorties du métier, elles viennent, distraites, vous caresser les oreilles, la joue. Elles volètent un moment devant vous, vous murmurent quelque chose à l'oreille, puis constatant votre surdité, se rendant compte qu'elles ont affaire à un étranger, « zinn ! zinn ! » en deux coups d'ailes, elles sont parties.

Et sur le champ d'ignames s'étendant à perte de vue, toujours le soleil qui s'épand et ravive toutes les couleurs !

Les ignames étaient vraiment bien venues ! Jamais des ignames aussi bien, n'étaient venues. Aussi tous ceux qui passaient à proximité du champ ne se retenaient-ils pas de murmurer de jalousie. Il avait fallu à Kacou des mois entiers de durs labeurs assidus pour avoir un

champ aussi beau. C'était cela que les autres ignoraient qui passaient en murmurant de jalousie. Ils voyaient le champ, mais pas la peine, les privations que l'on se donne, que l'on subit lorsque obscurément l'on poursuit un but ?

Mais quelque chose lui trottait par la tête comme une bête, lui marchait là, sous le crâne.

— Tenez, regardez ! Suivez du doigt son itinéraire. Il est ici... il est là... Quoi ? Vous ne le voyez pas ? Vous ne le sentez pas ? Il me court sous la peau, sous le crâne ! Ah, pauvre de moi, Kacou Ananzè ! Toujours la victime des autres.

Chassé, il allait se réfugier à la nuque, pour revenir là, encore, sous le front.

— Mais est-ce bien sous le front qu'il est, ce quelque chose tout le temps à mes trousses ? Non ! Non ! Je ne veux pas !

— Mais si... Kacou Ananzè... C'est possible...

— Quoi ? Pour qui me prends-tu ?

— Oui... fais-le... Kacou Ananzè ! Ce sera pour toi, un nouveau titre de gloire... un élément nouveau qui te fera entrer dans la légende.

— Fuis loin de moi... Et ma femme, et mes enfants ?

— Allons ! Allons Kacou Ananzè... Tu sais très bien que ta femme, tes enfants...

— Alors, tu me dis : « Et si tu mangeais à toi seul ces ignames ? »

— Oui c'est cela ! De si belles ignames ! Regarde-les, contemple ce champ, ton champ ! Tu penses qu'il faudrait nécessairement partager cela avec d'autres ? Qu'est-ce qu'ils ont fait. Ils t'ont simplement aidé. Le gros du travail ? C'est toi qui l'as accompli.

— Tu dis vrai... Tous ces arbres, c'est moi qui les ai abattus... C'est une bonne idée après tout...

— Si tu mangeais à toi seul toutes ces ignames ? Comme cela « toh ! » sans en donner à personne.

— Rien de plus succulent qu'un bon plat d'ignames avec du hachis de feuilles de patate, assaisonnés de gros sel qui craque sous les dents et un peu de miel dessus en condiment de choix.

— Tu es un gourmet, tu sais, Kacou Ananzè...

— Du bon vin de palme bien aigre, raclant la gorge, après avoir mangé une bonne igname cuite sous la cendre, rien de tel !

— Ces ignames ! Kacou Ananzè, si tu les mangeais à toi seul... comme cela, « pihan ! » sans en donner à personne ?

Et c'était tout le temps de tels propos dans la tête de Kacou Ananzè depuis que les feuilles des ignames commençaient à jaunir.

— Oui, il me faut manger à moi seul, toutes ces ignames !

Le soir venu, Ananzè rentrait à la maison, triste, tout triste de n'avoir pas encore trouvé le moyen pour manger à lui tout seul, tant de bonnes choses. Et tout le temps il fouillait son sac à malices. Et dans ce sac encore, il trouva ce qu'il cherchait depuis que ce matin-là, quelque chose lui avait murmuré à l'oreille : « Et si tu mangeais à toi seul, toutes ces ignames ? »

Il fallait mourir. C'était la seule solution. Mourir pour manger seul toutes ces ignames qu'on récoltait déjà et dont les tubercules étaient plus gros que des cuisses de femmes plantureuses. Oui, il fallait mourir. C'était la seule solution.

Un jour donc, Kacou Ananzè et sa famille étaient au champ. Depuis le matin, ils travaillaient. Le soleil lentement avait grimpé sur la cime des arbres, ce soleil qui sur les feuilles des bananiers avait des reflets métalliques. Ils travaillaient encore malgré la chaleur étouffante. Partout des squelettes d'insectes, des anneaux de mille-pattes, des coquilles d'escargots, et autres mollusques surpris par le feu lors du brûlage du champ. Les eaux de pluie avaient çà et là, creusé des rigoles.

Ils travaillaient lorsque tout d'un coup Kacou Ananzè tomba en syncope. Sa femme et ses enfants le transportèrent au village où il revint à lui-même, pour entendre Còlou, sa femme, dire à Eban, son fils aîné :

— Ton papa, il est en train de... tu comprends ?

— Tu penses, maman ?

— Cette syncope au moment de la récolte, ne me dit rien qui vaille. Jamais je n'ai vu ton père tomber en syncope. Ce n'est même pas une maladie de la famille. La gale, la teigne, le ventre qui ballonne, oui, mais la syncope... hum ! Ouvrons l'œil, mon enfant.

— Je vais l'ouvrir, maman.

La récolte finit. L'on mit d'un côté le piment, le gombo, le taro et de l'autre, les ignames, les haricots, les bananes, les patates.

Et voilà qu'il tombe malade, Kacou Ananzè !

— Hum ! Eban, redit Còlou.

— Je l'ai à l'œil, maman.

— Ton papa, il est le plus malicieux et le plus rusé des êtres du monde entier.

— Je suis de race... et j'ai toujours lu dans le jeu de papa.

Un matin, Kacou Ananzè dit aux siens :

— Cette nuit j'ai fait un rêve fantastique. Je vais mourir.

— Que dis-tu ? Mourir ? Et tes enfants, que vont-ils devenir ? Et moi, ta femme ?

— Ma pauvre femme, je vais hélas mourir. Quelqu'un étant venu, me disait aussi nettement que je vous parle : « Kacou Ananzè, tu vas mourir. Mais lorsque tu seras mort... »

— Oh ! papa va mourir, pleuraient les enfants.

— Laissez-moi vous raconter le rêve : « Mais lorsque tu seras mort, qu'on ne te lave pas, qu'on ne t'habille pas, mais que l'on t'enterre dans ton champ, près des ignames pour lesquelles tu t'es donné tant de peine. »

— Quoi, ne pas me baigner, ne pas m'habiller et m'enterrer dans un champ ? Ça jamais ! Et le cimetière où dorment les miens, répliquai-je. Mais la voix continuant me dit : « C'est pour le bonheur des tiens, ta femme, tes enfants surtout. »

— Donc je vous dis que je vais mourir et qu'il vous incombe de faire ce que l'on m'a dit cette nuit en rêve. Tenez, j'oubliais, il recommandait de mettre sur ma tombe, un mortier, un pilon, une marmite, du sel, de l'huile, quoi encore ?... Ah ! cette mémoire qui vieillit : enfin je crois que c'est tout.

Je suis content de mourir, vraiment content. Je vais enfin clouer le bec à toutes les mauvaises langues.

Deux jours après, Kacou Ananzè mourait. Il fut enterré dans le champ près des ignames.

Au village, les funérailles duraient. Chaque soir, c'étaient des libations, des danses, des palabres interminables, des rixes même, parce que chacun avait bu outre mesure. Tous les tam-tams du village étaient crevés, tant on était content d'avoir enterré Kacou Ananzè. D'aucuns même, au lieu de la pincée de sable, avaient, à plusieurs reprises, jeté violemment des poignées de terre sur le pauvre cadavre. Sur les visages, aucune trace de douleur. Au contraire, tous les yeux riaient et semblaient dire : « Enfin ! Il était temps ! »

Et c'est parce que tous les tam-tams étaient crevés que les funérailles cessèrent, plus rien n'appelant aux libations.

Dans le champ, chaque soir, Kacou Ananzè sortait du tombeau, se gavait d'ignames. Il se disait, écoutant le rugissement des tam-tams : « Pauvres gens, depuis quand, en rêve, apprend-on sa mort ? Depuis quand des créatures se font-elles enterrer dans un champ d'ignames ? Moi, Kacou Ananzè, mourir comme cela, sans même avoir essayé de tromper la Mort ? »

Après les funérailles, l'on reprit le chemin des plantations, la houe sur l'épaule, la machette en main, chacun allant par grandes foulées pour se mouiller le moins possible aux herbes chargées de rosée. Ici, l'on courbait la tête sous un dais de feuillage ; là, on rampait presque sous un arbre depuis des ans couché en travers de la route, par un orage.

Eban et Côlou, comme tous les autres, arrivèrent dans le champ. Les tas d'ignames avaient diminué.

— Eban, je t'avais dit d'ouvrir l'œil.

— Je l'ai ouvert, maman.

— Alors, ces ignames qui diminuent ?

— Mais papa est mort !

— Oui donc pourrait en être l'auteur ?

— Nous le saurons. J'ai une idée.

La nuit vint. Toute la brousse dormait. Les animaux, repus, ne faisaient entendre aucun cri. Même ceux qui cherchent leurs aliments la nuit, s'étaient assoupis. À peine entendait-on de temps à autre le hoquet d'un perroquet, le hululement d'un hibou, le bruissement d'une branche qui se décroche d'une autre comme après une étreinte amoureuse. Les insectes mêmes, inlassables chanteurs avaient baissé le ton de leurs concerts, gagnés eux aussi par le sommeil. Des fruits, sous le poids des ténèbres, fatigués de lutter, se laissaient choir. Et les arbres n'avaient plus de force pour s'ébrouer dans le vent qui, réveillé en sursaut, continuait son voyage. Ne parvenant point à remuer la houle de cimes enchevêtrées et couvertes d'ombre, le vent s'apaisait, gagné lui aussi par la somnolence. Seules quelques herbes remuaient, mais pas pour longtemps. La paix devenait si profonde qu'aucun être ne voulait la troubler. Les lucioles tentaient d'incendier cette immense forêt verte qu'elles piquaient de feux clignotants, de lueurs fugaces, d'étoiles filantes. Des chimpanzés rêvant, hurlaient, les singes questionnaient : « kpa koun ! » Et le calme renaissait, troublé dans les sous-bois par quelque serpent à l'affût, un mille-pattes aveugle tout le temps en marche, la chute d'une branche, d'une liane, par tous les multiples soupirs, les innombrables murmures des êtres dans la nuit.

Sorti de son tombeau, Kacou Ananzè avançait vers le dernier tas d'ignames. Mais à côté, il y avait quelqu'un.

Kacou Ananzè brise une branche. Ce quelqu'un ne bouge pas.

Kacou Ananzè toussote, fait tomber une vieille souche. Toujours la même immobilité.

— Eh ! Eh ! l'ami, où vas-tu par cette nuit ?

— ...

— Oui, c'est vrai, tu es venu me rendre visite.

— On t'a chargé de surveiller la récolte. C'est ce que je fais moi aussi. Les éléphants, les buffles, les singes, aiment tellement l'igname, la banane, la patate, le taro que chaque nuit, je suis obligé de sortir pour les chasser. Depuis ma mort, je ne dors pas. Toutes les nuits je veille. Et toi, parviens-tu à dormir?

— Tu ne réponds pas? Je vais me fâcher. Je vais te frapper, hein ! je vais te frapper, hein ! Espèce de voleur. Tu me connais ! Je suis l'Araignée.

— Tu ne cours pas. Ah ! tu veux faire le brave, toi ? Tu ne me connais donc pas ? Je suis Kacou Ananzè !... te redis-je. Je n'aime pas beaucoup ces sortes de plaisanteries. Gare à toi, si je me fâche. Tu ne réponds pas... Espèce de malappris. Tu ne réponds pas à un vieux comme moi, eh bien, tiens, alors pour t'apprendre à venir me narguer dans mon champ.

Et pan ! une gifle.

— Comment, tu oses me saisir la main ? Quel toupet. Lâche-moi.

— Et l'autre main ? Elle est libre... Tu vois...

Et pan ! une autre gifle.

— Ah ! mais tu exagères. Ton insolence passe les bornes. On peut plaisanter, mais pas jusque-là. Me tenir les deux mains ! Et mes pieds, qu'en fais-tu ?

Et toc ! toc ! Les deux pieds furent saisis par ce quelqu'un qui toujours ne disait rien.

— Ah ! Je comprends... Tu es venu pour me provoquer. Eh bien, moi, on ne me provoque jamais. Tu me saisis les mains et les pieds. Et mon ventre, qu'est-ce que tu en fais ?

Et paf ! Et le ventre resta collé contre ce que Kacou Ananzè prenait pour un être et qui n'était qu'un mannequin de glu.

Le jour approchait. Les cimes des arbres, une à une se dévêtaient de leur manteau d'ombre. Les ténèbres en se dissipant, dévoilaient des trouées. Les coqs de pagode et les milliers d'habitants de la brousse, en leurs langages divers, se saluaient. Le soleil montait. Sur les feuilles, la rosée en très fine poussière restait posée. Les toucans s'abattaient bruyamment sur les palmistes mûrissants, et s'en disputaient les graines.

Ananzè restait prisonnier. Après avoir à nouveau fouillé dans son sac, il fit le mort dès qu'il entendit venir ses enfants. Ils criaient !

— Nous avons pris le voleur !

- Comme il ressemble à papa !
- Notre papa est mort !
- Notre papa n'est pas un voleur !

Côlou vint à son tour. Elle le regarda. Ananzè ouvrit un œil. Il fit même un signe à sa femme qui posément, les mains aux hanches, dit à ses enfants :

- Cet homme n'est pas votre père.
- Qu'allons-nous en faire ?
- Le brûler, répondit Côlon.

Le feu fut mis aux brindilles, aux feuilles mortes entassées aux pieds de Kacou Ananzè.

La fumée monte. Elle lui entre dans le nez, dans les yeux. Il étouffe, le pauvre Kacou Ananzè. Et la flamme tout à coup s'en mêle. D'abord rose, elle rougit. Elle le lèche, le frôle, le griffe, le mord.

Quoi? se laisser brûler tel un rat palmiste traqué dans un trou ? On est Kacou Ananzè ou on ne l'est pas !

Côlou de toutes ses forces attise le feu comme si le vent ne soufflait pas assez.

La glu fond. Kacou Ananzè bouge. Il remue une jambe, un bras.

En flamme, il se détache du pieu, se jette sur sa femme et sur ses enfants, qu'il entraîne vers la rivière qui coulait près de là.

Les uns coulent, les autres surnagent.

Et c'est depuis ce jour-là qu'on voit des araignées sur les sources, les rivières, les fleuves.

LA DOT

Vraiment ! Vraiment, comme il passe souvent de drôles d'idées dans la tête d'un dieu ! Un spécimen de tout ce qui se mange sur la terre ! Est-ce qu'on peut dénombrer tout ce qui se mange sur la terre ? Quand on veut donner sa fille en mariage, on la donne, sans chercher à éprouver les êtres. Il m'a fallu suborner la route pour avoir la fille cadette de dieu. Et aujourd'hui, c'est à l'aînée qu'il cherche un mari. Ne réclamant aucune dot, il n'accordera cependant la main de cette jeune fille, qu'à celui qui aura réussi, dans trente jours, au maximum, à lui apporter un spécimen de tout ce qu'on mange sur la terre. Au début, on avait pensé à une plaisanterie de la part des hérauts, mais lorsque quatre jours durant, les mêmes hérauts répétèrent les mêmes propos, force fut de se rendre à l'évidence. C'était bien cela : un spé-ci-men-de-tout-ce-qui-se-man-ge-sur-la-terre. Difficile comme épreuve certes, mais qui ne voudrait être le gendre de dieu ? Et chacun, et tout le monde sur la terre se mit en campagne, les uns montrant les dents, les autres les griffes, beaucoup implorant, et la plupart achetant.

En homme très riche, mais fort économe, je ne voulais pas me lancer comme cela dans la compétition. Je ne voulais pas surtout y perdre mon titre d'être intelligent et de bon conseil. Je regardais se démener Lièvre, Renard, Lion, Panthère. J'hésitais. Mais l'envie d'être le gendre de dieu finalement l'emportant, je me dis : « Tu dois concourir ; il faut concourir. »

Le quatrième jour au matin, décidé à tromper dieu et à avoir sa fille aînée par la ruse, je me rendis au bord de l'océan, pour, à l'aise, ourdir mon plan. Par quoi me fallait-il commencer ? Par l'eau ou par la terre ? J'étais à un carrefour, à la croisée de deux éléments, la terre et l'eau. Je regardais les étoiles de mer, les crabes, les oursins. Je restais là, à regarder l'océan, à écouter son murmure, à me laisser captiver par cette immensité bourdonnante. Je cherchais. Ma tête travaillait fébrilement. La preuve ? Tout d'un coup je me saisis d'un crabe et me sauvai. Après avoir grillé ma prise, je me rendis chez une vieille femme de ma connaissance, et lui dis :

— Tiens, regarde-moi ce beau crabe que je viens de pêcher.

— Comme il est beau ! Comme il est beau, disait-elle en avalant sa salive, tandis que ses yeux jetaient des éclairs d'envie, de gourmandise.

— Et bon à manger, je t'assure.

— Certainement, rien qu'à le voir l'eau vous vient à la bouche.

— Depuis deux mois je ne mange que de ces crabes qui me rajeunissent. Regarde-moi un peu, mon amie, je prends des couleurs et des forces. Mes exploits ne se comptent plus grâce à ces crabes. Ils sont d'un effet vraiment merveilleux.

Et les yeux de la vieille femme, rivés sur le crabe doré à point, étaient devenus de véritables brasiers.

— Tu peux y goûter, mon amie. Tu me connais... Avec moi, pas de manières ; cela rend l'existence plus agréable, les relations plus fraternelles... En veux-tu ?

— Oui, répondit la vieille.

Elle prit une patte, l'avala presque aussitôt, tant elle brûlait d'envie de manger de mon crabe. Mais à peine avait-elle mangé cette patte que je me mis en colère. Et la vieille femme de trembler, de claquer des dents. Et moi de hurler :

— Vieille gourmande ! Je t'ai dit de goûter du crabe et non de le manger.

— Quelle est cette histoire, Kacou Ananzè ?

— Ce n'est pas une histoire ; il s'agit de me rendre ma patte de crabe ; et le plus tôt possible, sinon, gare à toi.

— Comment puis-je te la rendre, puisque je l'ai mangée ?

— C'est ton affaire ; moi, je veux ma patte de crabe.

Longtemps nous nous disputâmes et fatigués de disputer, je me saisis d'une poule et m'en allai.

La vieille femme me poursuivant, criait :

— Rapporte mon poulet, tu es un voleur.

— Rends-moi ma patte de crabe.

— Voleur, reviens, voleur !

Mais imperturbable, je continuai ma route en chantant :

Voleur! Voleur! Tu sais bien que tu as mangé mon crabe.

Le crabe vient de l'océan.

L'océan appartient à dieu qui se veut un gendre.

Et c'est dieu qui m'a mis au monde.

Je m'en vais ! Je m'en vais !

La vieille femme, très entêtée, ne cessait de tempêter. Mais je m'en allais, moi.

Un spécimen de tout ce qui se mange sur la terre ! Trouver cela n'est pas un jeu facile et il me fallait, sans bourse délier, réussir cette prouesse. Je partis donc. À la lisière du village de la vieille femme, je vis une jeune fille qui faisait sécher des arachides.

— Bonjour, mon amie. Je viens d'acheter le poulet que voici. Tiens ! Prépare-le. Nous le mangerons ensemble.

— Oh voyageur ! comme tu ressembles à papa Kacou Ananzè ! Serais-tu son frère ?

— Son frère, moi ? Jamais ! Un homme aussi riche et considérable que Kacou Ananzè ne se promène pas sans escorte, ni comme moi, un crabe et un poulet à la main.

— C'est qu'il est malin, papa Kacou Ananzè. À la maison, le soir, mes parents ne font que parler de lui, le décrire... Alors te voyant, j'ai aussitôt pensé à lui.

— Non ! Ce n'est pas lui, belle jeune fille. Ah ! je meurs de faim, depuis une semaine, je n'ai pas mangé ! Fais donc vite, vite !

La jeune fille alla prendre du bois, fit le feu, tua le poulet, le pluma, le dépeça et dans une marmite, en jeta les morceaux. La marmite bouillait. La vapeur soulevait le couvercle et l'odeur du piment frais, de l'aubergine, de l'oignon mêlée à celle de la viande, me faisait, malgré moi, avaler la salive. J'aurais bien volontiers mangé de ce repas de poulet, bu de cette sauce qui sentait si bon, et qui embaumait l'air alentour. Mais il y avait dieu et sa fille aînée ; il y avait que je voulais être le gendre de dieu. Vraiment quel fumet ! Une aile lentement montait en surface, redescendait, poussée par un autre morceau, car la jeune fille, pour laisser la sauce mijoter, avait partiellement découvert la marmite. Puis voilà notre cuisinière qui prend la viande. Je n'attendais que cela. À peine avait-elle avalé le morceau que je me dressai :

— Petite voleuse ! Tu manges mon poulet ? Sais-tu combien il m'a coûté ? Et bien, donne-moi un autre poulet.

— Voyageur qui ressemble à papa Kacou Ananzè, quelle est cette histoire qui ressemble elle aussi, à une histoire à la Kacou Ananzè ? J'ai simplement goûté pour voir si le poulet était bien cuit, si la sauce avait pris le goût qu'elle doit avoir pour un si bon poulet. C'est la pratique chez tous les cuisiniers et cuisinières du monde ! Tu le sais bien !

— Je n'en sais rien, moi. Je veux mon poulet.

— Attends donc que j'aille en parler à mes parents.

— Tu crois que j'ai du temps à perdre, à attendre tes parents ? Ils ne me doivent rien, tes parents. Ils ne m'ont rien pris, ni mangé, tes

parents. Donne-moi mon poulet tout de suite, sinon... tu vois ces bras, ces muscles?...

La fille se mit à pleurer. Alors prenant le poulet et des arachides, je me remis en route.

La fille, courant après moi, criait :

— Voyageur, rapporte, rapporte mes arachides.

Mais moi, je m'en allais en chantant :

Tu as mangé mon poulet.

Le poulet me vient de la vieille femme.

La vieille femme a mangé mon crabe.

Le crabe vient de l'océan.

L'océan appartient à dieu qui se veut un gendre.

Et c'est dieu qui m'a mis au monde.

Je m'en vais ! Je m'en vais.

Et je partis. Il me fallait faire vite : le terme approchait.

Vous voyez que devenir le gendre d'un dieu ne peut être à la portée de tout le monde, s'il faut apporter un spécimen de tout ce qui se mange sur la terre ! Et qu'est-ce qu'on ne mange pas sur cette terre ? Le sable, le serpent, les mille et un fruits, les poissons, les coquillages, le criquet, la grenouille, les vers palmistes, les rats de brousse, de maison, est-ce que je sais, moi ? Dieu voulait un spécimen de tout ce qui se mange. Et je pensais à cela, en poursuivant mon chemin lorsque je tombai sur des forgerons qui avaient mis sur des claies, des quartiers de viande et de cigales. Déposant mes bagages, je leur criai joyeusement :

— Messieurs, messieurs, messieurs, bonjour !

— Bonne arrivée, Kacou Ananzè. Où vas-tu de ce pas ?

— Quoi ? Vous n'avez pas entendu la nouvelle ?

— Laquelle ?

— Où étiez-vous ? D'où sortez-vous ? Vous ne savez pas que dieu se cherche un gendre ?

— Nous l'avons déjà apprise, cette nouvelle-là. Tu vois nos gigots et nos cigales. Nous sommes des compétiteurs aussi.

À la bonne heure. Eh bien, moi, je n'en suis pas.

— Tu n'en es pas ?

— Non ! Non ! Des histoires avec dieu, j'en ai assez. J'en ai tellement assez que j'ai préféré aller aux funérailles de ma bru.

— Mais depuis quand t'es-tu remarié ?

— Il y a deux ans déjà. Évidemment sans aucun tam-tam. Les bruits, j'en ai assez, vous dis-je. Avec l'âge, on change souvent d'habitude.

— Tu nous as certainement gardé notre part de boissons de mariage ?

— Oui, oui, des amis comme vous, on ne les oublie jamais... avec eux, on s'entend toujours.

— Ah ! le brave Kacou Ananzè ! Et dire que d'aucuns te trouvent difficile !

— Ce sont les pauvres diables, les jaloux, les envieux.

— Les médisants !

— Les calomniateurs... Avec des gens aussi braves que vous autres... Ah ! tenez, j'allais oublier. J'ai là, dans mes bagages, des arachides que je voudrais bien griller. Voulez-vous vous en charger ?

— Combien de grains ?...

— Aucune importance... Vous savez, je ne regarde pas à cela, moi ; ce n'est pas de mes habitudes. Ce qui compte pour moi, c'est que les arachides soient grillées.

— Il y en a trente, dit le plus vieux des forgerons.

— Trente ou trente et une, aucune importance, vous dis-je.

Rassurés, les forgerons, dans la cendre chaude firent griller les arachides, pendant que je somnolais. Me réveillant, le plus jeune des forgerons, devant moi, dans une feuille posa mes arachides.

Mine de rien, je les comptais, et furieux, leur dis :

— Il me manque un grain d'arachide.

— Aucune importance, répondirent les forgerons, éclatant de rire, heureux de me retourner la balle. Mais avec moi, les balles ne se retournent pas de cette façon.

— Pardon, cela a une importance énorme. Entre trente et trente et un, il y a « un », et ce « un » compte.

— Mais tu étais là, lorsqu'on grillait les arachides.

— Je dormais, puisque vous venez de me réveiller. Il me faut mes arachides.

La discussion dura ; le ton monta de part et d'autre.

Me baissant alors, je pris un gigot de viande et une poignée de cigales. Les forgerons me poursuivant, criaient :

— Araignée, reviens ! Araignée, reviens !

— Mais moi, je partais en chantant :

Tu as mangé mon arachide.

L'arachide vient de celle qui l'a plantée.

Celle qui l'a plantée à mangé mon poulet.

Le poulet vient de celle qui l'a élevé.

Celle qui l'a élevé a mangé mon crabe.

Le crabe vient de l'océan.

L'océan appartient à dieu qui se veut un gendre.

Et c'est dieu qui m'a mis au monde.

Je m'en vais. Je m'en vais.

Et je partis, pressé de devenir le gendre de dieu. Ainsi, je rencontrai un grimpeur de palmier, un pêcheur, un cultivateur, un singe noir, un singe rouge, un lion, un perroquet, un chasseur, des arbres fruitiers, des génies, des fantômes. À chacun d'eux, le mot amical, et à tous, hommes, plantes, insectes, je réussis à arracher ce que je voulais. De cette façon, avant les trente jours, j'étais en possession d'un spécimen de tout ce qui se mange sur la terre.

Fier de mon exploit, me voilà suivi par un monde de porteurs, sur la route qui menait à dieu. Dieu me regardait venir. Il croyait me faire peur en me fixant dans les yeux. Je vins, je m'assis, donnai des nouvelles. Il me fit servir à boire. Je bus, en le regardant du coin de l'œil, fier de mes prouesses. N'avais-je pas réussi à réunir un spécimen de tout ce qui se mange sur terre ? Et cela ne devait pas plaire à dieu qui ne voulait pas donner sa fille aînée en mariage à Kacou Ananzè. Les jambes croisées, adossé à mon fauteuil, fumant tranquillement la pipe, je savourais ma victoire. Puis comme sortant d'un rêve, je dis :

— Dieu, je suis venu avec tout ce que tu demandais.

Pour toute réponse, il donna des ordres pour que je fusse bien logé, bien entretenu. Ainsi durant trois jours, je fus l'être le plus heureux du monde. Je commençais tout de même à m'impatisser, lorsque le quatrième jour, de très bon matin, dieu me faisant appeler, dit :

— Kacou Ananzè, il t'a suffi d'aller prendre un crabe au bord de l'océan pour réunir tous les produits que tu m'as amenés. Tu es d'une intelligence ! Je t'en félicite. Quant à ma fille, je ne puis t'accorder sa main.

— Et pourquoi ? m'écriai-je.

— Tu ne l'aurais pas acquise honnêtement.

— T'ai-je, oui ou non, apporté les spécimens de tout ce qui se mange sur la terre ?

— Tu as volé le poulet d'une vieille femme, l'arachide d'une jeune fille, les cigales et les gigots de trois pauvres forgerons... Ainsi tout au long de tes exploits, il y a des larmes.

J'en avais le cœur gros. M'être donné tant de peine pour m'entendre tenir des propos pareils !

— Manque-t-il quelque chose, pour que tu me refuses la main de ta fille ?

— Cherche toi-même ce qui manque.

Je regardai, cherchai dans le tas ce qui manquait...

— Nous ne sommes pas en temps de famine...

— Mais se mange-t-il, oui ou non?

Et c'est ainsi que je ne pus avoir la main de la fille aînée de dieu, parce que j'avais oublié le bôdoah de mouches.

ARAINÉE ET SON FILS

C'était un monstre de fils qu'il avait, Kacou Ananzè. Tard à se coucher. Tard à se lever. Et ne sachant absolument rien faire de ses dix doigts. Sa seule préoccupation était le jeu après lequel il venait s'affaler sur le sol et ronflait, ronflait. Aucune réprimande sur lui n'avait d'effet. Il vous riait au nez, et goguenard, s'en allait, les pieds tors, les bras arqués et la tête penchée de travers. Il s'en allait comme un homme ivre.

Le soir, auprès du feu, il fallait le voir assis, les genoux à hauteur du cou ! Il embrassait la flamme de ses bras grêles. Et en le regardant, Kacou Ananzè se demandait : « Ça, un fils à moi ? Kacou Ananzè connu dans l'univers comme le maître de la ruse, l'être le plus intelligent, avoir un tel enfant ? »

Un jour, revenu de ses longues promenades, il ronflait encore, affalé sur le sol. À le regarder, Ananzè vit rouge. Et le prenant brutalement par les épaules, il lui dit :

- Va dans ta famille. Je ne suis pas ton père.
- Dans quelle famille ? Et qui donc est mon père ?
- Ne discute pas. Je veux que tu ailles dans ta famille.
- Dans quelle famille, papa ?
- Insolent ! Tu oses parler encore, quand je t'ordonne de partir ?

Il voulut se recoucher, le galopin. Alors Kacou Ananzè le prit, comme cela, des deux mains, et après l'avoir fait tourner, tourner plusieurs fois au-dessus de sa tête, il le jette là-bas, en lui criant : « Va dans ta famille, tu n'es pas mon fils. Toi, tu ne seras jamais un Kacou Ananzè. »

Et oui, Ananzè avait fait cela. Mais en quelle circonstance ?

C'est ce que je vais vous dire.

À cette époque-là, il y avait famine. Plus rien en brousse, plus rien dans les villes. Partout la même détresse. Plus une goutte d'eau dans les sources et les fleuves ; et si loin qu'on aille, un ciel balayé de nuages couvrant la terre d'une calotte incandescente. Les océans fumaient, tant le soleil était ardent. Dans la brousse, les villages, sur les rives, le

sable brûlait ; l'on voyait des flammes s'élever, monter, se tortiller, ramper, ensuite comme accablées elles-mêmes de chaleur.

Survivre était devenu la préoccupation de tous les êtres. C'était donc un terrible problème que de nourrir une famille, par des temps pareils. Et Araignon laissait à son père la charge d'entretenir toute la famille. Chaque fois que Kacou Ananzè lui disait : « Viens qu'on aille chercher de quoi nourrir la famille », il répondait, nasillard : « Quelle famille ? » Et il fallait le voir dire cela, d'un air ! Mais lorsque Kacou Ananzè, par mille ruses, avait réussi à apporter quelque chose, ce fainéant de fils, le premier, s'approchant, tendait la main en murmurant : « Ma part ! »

Sa part ! Vous l'entendez ? Sa part ! Ah ! Mais il fallait être patient. Ananzè lui donnait donc « sa part » qu'il mangeait gloutonnement. Après, affalé sur le sol, il ronflait.

Kacou Ananzè le regardait, et ensuite, se demandait : « Un fils à moi, cet être sans volonté, sans malice, sans intelligence aucune ? » Et voilà pourquoi exaspéré, il dit ce jour-là à son fils :

— Va dans ta famille, je ne suis pas ton père !

Et le prenant comme cela, à deux mains, et après l'avoir fait tourner, tourner plusieurs fois au-dessus de sa tête, il le jette là-bas, en lui criant : « Va dans ta famille, tu n'es pas mon fils ! »

Il le jeta là-bas, par-delà les dépotoirs qui n'existaient plus, par-delà les forêts calcinées, les sources taries et les océans enflammés, là-bas, loin, très loin. Il ne sut jamais quelle force emportait le fils. Il le voyait partir, partir... Il était parti qu'on croyait le voir toujours partir...

Enfin le troisième jour, au soir, il arriva dans une forêt luxuriante que jamais œil humain n'avait vue, pied humain n'avait foulée, une forêt prodigieuse, enchantée, féérique. Il était sur un tapis de verdure. Et dans l'air, toutes les effluves des mille essences de la forêt. Les sources jasaient en roulant de petits cailloux blancs, les roseaux et les herbes, sur les berges, dans l'eau claire, écrivaient, On ne sait quel message ; des poissons de toutes les nuances allaient et venaient en toute sécurité, par bandes joyeuses. Les oiseaux aux parures magiques parce que constamment changeantes, sur les branches des arbres non moins changeants de couleurs, chantaient. Certains, en se levant, faisaient tomber quelques feuilles, et ces feuilles étaient en or. Araignon, regardait, écoutait. Derrière lui, un bruit. Il se retourne, et que voit-il ? Un Boa. Oui, un Boa qu'il avait pris pour une montagne au pied de laquelle couleraient les sources. Il veut se sauver, mais le Boa calmement lui demande :

— Que viens-tu faire dans mon royaume ?

Et Araignon par le menu, sans rien omettre, au Boa, conta toute son aventure, depuis la disparition des nuages blancs qui, par les beaux soirs, se frangeaient de rose, de mauve, de violet, de toute une gamme de doux coloris, depuis la mort de toutes les mouches jusqu'à la colère de son père Kacou Ananzè.

Et le Boa lui dit : « Reste avec moi. »

Et Araignon resta avec lui. Il fut si gentil que le Boa ayant eu pour lui une affection profonde, lui dit un jour :

— Feras-tu tout ce que je t'ordonnerai ?

— Tout.

— Ferme les yeux ! Ouvre-les !

Araignon ferma les yeux, les rouvrit grands, étonnés. Tout à l'entour étaient des villages, des palais, à perte de vue, et des champs, des champs de diamants, de turquoises, de rubis, des champs de toutes les pierres précieuses du monde. Elles jonchaient le sol.

— Ferme les yeux ! Ouvre-les !

Araignon ferma les yeux, les rouvrit et fut stupéfait, ahuri. Il était dans un château tout en diamant, avec une toiture en or, des escaliers en turquoise, enfin le plus magnifique des châteaux que le monde ait eu. Et partout des légions et des légions de serviteurs, de vassaux. Les arbres, les montagnes, les fleuves, le sol, tout était en or et scintillait sous le soleil, resplendissait sous la lune. Et Araignon lui-même était transformé. Ce n'était plus l'être aux pieds tors, mais un gars superbe de beauté, éblouissant de couleurs. Ses femmes ? Pourrait-on les dénombrer ? Quant à leur beauté ? Aucun mot n'en peut donner la moindre idée.

Araignon se demandait s'il ne rêvait pas, si la réalité était telle qu'elle s'offrait à lui, s'il n'était pas sous l'effet d'un enchantement. N'était-ce pas du mirage, voire une hallucination ? Il se frotta les yeux. Non, il ne se trompait pas. Le Boa était à côté de lui, riant de l'étonnement d'Araignon.

— Tu ne te trompes pas. Tu es devenu le plus fortuné et le plus puissant des rois.

Mais... Oui, à ces prodigalités des génies, il y a toujours un mais, une condition. Pour toute obligation, Araignon devait entretenir son bienfaiteur que personne ne devait voir. Il cacha donc le Boa dans une des pièces les plus secrètes de son château.

Araignon depuis des années et des années, régnait sur un peuple heureux. Tout le temps, c'était fête. La renommée de ce roi puissant avait sillonné le monde entier. Le vent et les hirondelles, au cours de

leurs longues randonnées, chantaient ses louanges ; les hérons et les maubèches en sautillant sur les rives des fleuves d'or, chantaient la sagesse du souverain. Les singes, en tombant de cime en cime, prenaient garde de ne point troubler l'air que le souverain tantôt allait respirer. Et les fleurs, nuit et jour, changeaient de parure, ne sachant vraiment plus quelle livrée prendre pour retenir les regards de leur puissant maître, jusqu'au firmament qui arborait des teintes suaves, des tonalités diaprées, exquises, des nuances captivantes, ensorceleuses. Et les scintillements des étoiles une véritable magie.

Les bateaux d'Araignon couraient les mers. De tous les côtés, les richesses affluaient, en hommages.

Mais là-bas, la famine sévissait sans désespérer. On ne sait où elle puisait ses forces croissantes, dévastatrices. Enfin, ne pouvant tenir, Kacou Ananzè un jour décida de s'en aller. Où partir ? À perte de vue du sable flambant, des océans de flammes. Une hirondelle, un matin, en passant dans ce ciel de feu, parla du royaume de l'Araignon.

— Araignon ! Araignon ! Ça doit être un fils à moi, se dit Kacou Ananzè...

Et pressé de voir ce royaume, il partit droit devant lui, dans la direction où il avait jeté son fils qu'il vit partir, partir... Il marcha, à se râper les talons, sans jamais rencontrer âme qui vive. Devant lui, le désert, derrière lui, le désert, à droite le sable flambant, à gauche, l'océan de flammes ; au-dessus, le soleil ardent, torride. Tout autour, la chaleur mouvante qui arrivait par bouffées, portée par le vent sursaturé de calories...

Regardez là-bas, à l'horizon ! Voyez-vous ? Qu'est-ce que cela ? Un mirage ? Une barrière de verdure, une forêt miraculeusement épargnée par les foudres du ciel.

Et prenant son courage à deux mains, Kacou Ananzè courut vers le havre qui se profilait devant lui.

À peine avait-il atteint ce paradis, qu'il tomba inanimé. À son réveil, il se trouvait dans le château le plus splendide qu'il ait jamais vu. Et qui voit-il, penché sur lui ? Son fils ! celui-là qu'il jeta un matin, en lui disant : « Va dans ta famille, tu n'es pas mon fils. » Ils s'embrassèrent à s'étouffer. Ananzè, avec joie, transport, sur son cœur, serra ce fils si digne de lui, ce rejeton qui sur la gent, jetait tant de lustre. Ils vécurent heureux. Mais souvent Kacou Ananzè se demandait : « Comment mon fils a-t-il fait pour avoir tant de richesses ? »... L'origine de cette fortune prodigieuse le préoccupait. Depuis le premier jour où il avait mis les pieds dans le royaume de son fils, était née l'obsession de

connaître l'origine de cette fortune. Cette idée fixe le poursuivait, le taraudait. Il la chassait, elle ressurgissait. Elle était tout le temps à ses trousses lorsqu'il mangeait, lorsqu'il dormait. Jamais il n'avait rencontré d'idée aussi entêtée que cette idée-là.

Et il interrogeait les serviteurs de son fils, mais tous comme frappés de mutisme, ne répondaient jamais. Et c'était encore le silence sur l'origine de cette fortune qui aiguïait sa curiosité.

Le roi, un jour, entreprit de faire le tour de ses états. C'est dans la tradition des « grands » de courir dans leurs domaines. Son peuple, à ce qu'on disait, voulait le voir. Les préparatifs avaient été faits minutieusement, tout devant concourir à ravir le souverain dont chacun chantait les louanges. Le jour du départ vint. Le cortège s'ébranla sans Kacou Ananzè qui avait son idée. Le cortège partit au son des fifres, des flûtes, des cors, des tam-tams. Les pierreries jetaient des éclats merveilleux. Les fleurs dégageaient des senteurs troublantes ; l'air était doux, qui frôlait la peau en caresses d'amoureuse à court de mots, et le ciel, d'une beauté ! d'une splendeur ! inimaginables. Et partout de la musique, la musique des gemmes, la musique des fleurs, la musique des oiseaux, celle des arbres, des insectes, des gazons, de la verdure, la mélodie des êtres, la romance des eaux... Libellules et papillons chantaient eux aussi, accompagnant la barcarolle de la brise dans les feuillages.

Kacou Ananzè était seul dans le château. Et l'idée plus féroce l'assiégeait. Décidé à en avoir le cœur net, il se mit à parcourir le château. Il entrait ici, il sortait par-là. C'était toute une cité que ce château...

Kacou Ananzè arrive devant une petite porte. Il la pousse, elle résiste. Aucune des nombreuses clefs n'entrait dans la serrure. Il la force et que voit-il dans cette chambre pleine de montagnes de richesses ? Un Boa qui avait la bouche pleine de pierreries de toutes les couleurs. Il se saisit d'une bûche et pan ! pan ! pan ! sur la tête du Boa. Ce dernier frappe le mur de sa queue, à droite, et le royaume disparaît, à gauche, et le château s'évanouit.

Kacou Ananzè se retrouva nu, tellement nu que pour s'abriter, il se colla sous des feuilles.

Depuis, il attend là, le retour de son fils qui, un jour, de ce lieu même, partit visiter son royaume.

L'HOMME QUI VOULAIT ÊTRE ROI

Un homme voulait être roi. Le matin et le soir, le jour et la nuit, il ne pensait qu'à cela, être roi.

Et ainsi chaque matin, ce rêve davantage en lui s'imposait.

Et ainsi chaque soir, ce rêve davantage en lui s'incrustait.

Le rêve, en lui, était si profondément entré, qu'un matin, il partit trouver Dieu. Cette ambition lui avait donné tant d'audace, qu'il dit tout simplement à Dieu :

— Gnamian (2), fais-moi roi.

— Tu es mécontent de ton état?

— Fais-moi roi.

— Pourquoi veux-tu être roi?

— Parce que je veux l'être.

— Ah ! Et depuis quand cette idée t'est venue ?

— Depuis des lunes et des lunes, des années et des années, tant de lunes et d'années que je ne saurais compter.

— C'est une charge bien lourde que d'être roi.

— Les autres n'en sont pas encore morts. Bien au contraire.

— Mais pourquoi veux-tu être roi ?

— Afin de vivre moi aussi, libre, respecté, en homme.

— Alors tu penses que c'est seulement sur un trône qu'on peut vivre en homme ?

— Moi, je veux être roi.

— Ne sont pas rois, tous les soliveaux portés en hamac avec des foules par-devant, des foules par-derrière. Être roi est une lourde charge. Ainsi tu persistes à être roi ?

— Oui, je veux l'être.

— Il te faudrait rendre la justice, tu entends, la justice.

— Je saurais la rendre.

— La véritable justice ? Celle qui recherche la vérité et en conséquence acquitte ou condamne sans aucune autre considération ?

— Je saurais la rendre.

Dieu regarda l'homme qui voulait être roi, sourit et lui dit :

— Retourne chez toi. Réfléchis encore et reviens dans trois jours me voir.

— Il y a longtemps que je réfléchis à cela. Je veux être roi.

— Va quand même.

L'homme partit. Mais plus il allait, plus en lui grandissait l'envie d'être roi. Il lui semblait que le vent, les arbres, les oiseaux, les herbes, les sources, les insectes, tout lui disait : « Sois roi ! Sois roi ! » Et il se voyait porté en hamac avec des foules par-devant, des foules par-derrière, des foules par les côtés.

Les trois jours de réflexion lui parurent des lunes et des lunes, des années et des années.

Le quatrième jour, avant même que les coqs aient chanté et que la lune se soit éclipsée, l'homme déjà chez Dieu était, et toc ! toc ! toc ! à la porte.

— Qui est là ?

— C'est moi.

— Qui ?

— L'homme qui veut être roi.

— Tu t'entêtes à vouloir être roi ?

— Je tiens à l'être.

— Pour rendre la justice ?

— Oui.

— Es-tu prêt à faire ce que je te demanderai ?

— Prêt.

— Parcouris le monde et reviens ensuite me dire ce que tu auras vu.

Et l'homme partit. Il courut les villes et les hameaux, la brousse. Partout, il assistait à des scènes, à des jugements. Il vit les hommes rendre la justice, les animaux rendre la justice, les plantes rendre la justice. Même les eaux, les insectes, les pierres, cet homme les vit rendre la justice. Il allait de merveille en merveille. Toute la création se révélait à lui. Ses facultés décuplées, il saisissait tout dans la nature, décelait les liens entre les créatures. En lui était la quiétude. Il s'enrichissait. Jamais il ne s'était douté que les plantes, les animaux, les insectes, les eaux, les pierres, tout comme les hommes, parlaient et rendaient aussi la justice. Il se sentait chaque jour plus près de tous ces règnes qu'il aimait, respectait. Plus il allait, et plus l'envie lui passait d'être roi. Mais il continuait à partir. Une force le poussait, dirait-on. Si dans la ville, il était opprimé, en revanche dans cette vaste nature, il s'épanouissait...

Une altercation s'était produite entre le Singe et le Lion. Le Lion avait tort. Mais comment le lui dire ? Il savait bien qu'il avait tort, aussi attendait-il en aiguisant ses griffes, celui qui se permettrait de le lui dire. L'Eléphant présidait la séance, ayant à ses côtés le Buffle, le Phacochère, la Panthère et le Tigre. La Panthère se lissait la moustache, tandis que le Lion, comme pour jouer, tressait sa crinière. Il bâillait aussi, voulant dire : « J'ai faim ! »

Chacun attendait le verdict dans un silence angoissé. L'Eléphant, de sa trompe, se grattait la tête, cherchant la forme dans laquelle il devait prononcer la sentence. Et ses petits yeux dans leurs cavités luisaient, mais luisaient, mon Dieu, luisaient tellement que le Singe, très subtil, comprit et s'esquiva.

On lui donna tort, parce qu'il avait fait défaut.

Une autre fois, ce fut l'Eléphant qui se plaignit d'avoir été piqué par la Fourmi, une petite Fourmi toute tremblante devant tous ces maîtres de la brousse réunis. La gent insecte, pétrifiée, se tenait coite face à ces porteurs de grosses moustaches, de crinières, de griffes, de crocs, devant ces maîtres tout-puissants de la brousse.

L'Eléphant levant une patte, exhiba une grande plaie suppurante et il affirma — et il avait des témoins pour appuyer ses dires — que c'était la petite Fourmi qui l'avait piqué. Et la Fourmi fut déclarée coupable. On ne voulut même pas l'entendre. Elle est coutumière du fait. Elle vous pique toujours lorsque vous êtes à l'affût, lorsque vous somnolez ! Chacun donc lui gardait une dent. Or c'était le Taon qui jouait ces tours-là. Mais le Taon était de la caste des grands.

Un jour le Fleuve porta plainte contre la Rivière parce que la Rivière chantait une chanson pareille à la sienne, la chanson qu'il avait héritée de ses aïeux. En quoi le doux murmure d'une rivière sur les galets, contre les cailloux, les arbres, ressemble-t-il au bruit monotone d'un Fleuve pressé de courir faire sa cour à l'océan ? Une Rivière, elle joue avec les herbes, les branches que le Fleuve arrache. Les deux chansons peuvent-elles être les mêmes ?

La Rivière, elle coule, tourne sur elle-même, vagabonde, se tasse contre un arbre couché en travers de son lit, entre dans une caverne pour apprendre une chanson nouvelle, joue avec les ombres, les lumières, les coquillages, les papillons, les libellules, les insectes. Elle sert de glace à tous les arbres, à toutes les lianes, à tous les oiseaux, au soleil lui-même, à la lune, aux étoiles, au ciel bleu. Ici, elle dépose un nénuphar ; là, elle embarque une lentille... Elle emporte les rires des jeunes filles, les chansons des lavandières, le murmure des bambous et

des roseaux. De la communauté, dans aucune famille, jamais elle ne fait verser des larmes. Elle connaît trop les hommes pour leur créer des soucis nouveaux. Chacun ne vient-il pas chaque jour lui conter un peu de ce qu'il pense, un peu de ce dont il souffre ? Et gazouillante, elle leur dispense son eau douce et fraîche. Eh bien ! la Rivière dont la chanson ne ressemble en rien à celle du Fleuve gourmand, impitoyable, traînant toutes sortes de cadavres, la Rivière eut tort. Et c'est depuis ce jour-là qu'elle porte ses eaux et sa chanson au Fleuve.

L'homme allait toujours. Il avait vu des chimpanzés, dans le creux d'une racine palette, cacher des canaris d'or, une femme venir prendre de ces canaris d'or et s'en aller ; un homme en venir prendre et s'en aller à son tour ; les chimpanzés revenir et se plaindre du vol. Ils virent un homme près de la cachette, mais ne lui firent aucun mal.

Une autre fois, un homme ressemblant trait pour trait à celui qui prit l'or des chimpanzés, abattit un palmier pour en extraire la sève. Des chimpanzés vinrent boire le vin de palme. L'homme, à son retour, voyant un chimpanzé dans les environs l'accuse et le tue. Les chimpanzés ne dirent rien.

L'homme qui voulait être roi continuait sa route.

Ce jour-là, il faisait si chaud que les feuilles accablées de chaleur ne remuaient pas. Aucun insecte ne bruissait. Et les oiseaux se taisaient. Partout, c'était le calme. Une feuille, de temps à autre, détachée, s'en venait tomber sur le tapis de mousse. Le vent charriait de la flamme qui brûlait la peau...

L'homme fatigué de marcher arrive au bord d'un fleuve qui coulait uniforme, sans un seul remous, tout blanc sous le soleil féroce. Un Martin-Pêcheur planait ; et plus haut que le Martin-Pêcheur, très haut, un Aigle trompetait : « San-Ehoué ! San-Ehoué ! San-Ehoué (3) ! »

L'homme pour se reposer, grimpe sur un arbre. À peine était-il dans cet arbre que vint un autre homme qui ressemblait trait pour trait à l'homme au canari de vin, l'homme qui avait tué le chimpanzé. À une branche, il accroche un sac qu'il portait en bandoulière. Il se baigne longtemps, puis s'en va, oubliant de prendre son sac.

Après lui, vint un chimpanzé qui se frappait la poitrine comme pour dire : « Je suis l'homme de la forêt. » Lui aussi se baigne, joue, voit le sac, le décroche, l'ouvre... C'est de l'or en pépites qu'il sème.

L'homme revenant sur ses pas pour prendre son trésor, rencontre un autre chimpanzé qu'il accuse de vol. Tous deux se prennent de querelle.

Les chimpanzés des villes, les hommes, et les hommes de la brousse, les chimpanzés, ont maille à partir. Les animaux en sont inquiets, car ils ont décidé d'en appeler à eux.

L'homme qui voulait être roi, courut aussitôt vers Dieu.

— Qu'as-tu vu ?

Et il lui conta tout ce qu'il avait vu sans rien omettre.

— Et quel est le verdict des animaux ?

— Ils ne l'avaient pas encore rendu lorsque je suis parti ?

— Repars donc et reviens m'apporter la sentence. Et après je te fais roi.

L'homme qui voulait être roi pour prendre la véritable justice partit et ne revint pas. Les animaux, entre les hommes des villes et les hommes de la brousse, n'ont pas encore rendu le verdict...

Ils s'informent, et vous demandent à vous, dans cette affaire, Quel verdict prononceriez-vous ?

Et depuis aussi, Dieu attend l'homme qui voulait être roi.

Et sera roi, celui qui à Dieu, apportera le verdict des animaux.

Voulez-vous être cet homme heureux ?

Abidjan, le 3 juillet 1953.

NOTES

(1) La mère d'iguane est morte : kagboum!

(2) Dieu, en agni.

(3) Seule la mort! Sous entendu: seule la mort peut me vaincre.

QUATRIÈME DE COUVERTURE

Observateur passionné des êtres et des choses, homme de sagesse et humoriste, dans quel autre genre que le conte, Bernard Dadié pouvait-il accomplir ces traits remarquables de sa personnalité?

Avec évidence, ces textes manifestent la rencontre heureuse d'un écrivain avec son monde, cette Afrique du pays Baoulé recréée à travers le merveilleux de la fable, l'ironique bestiaire de la tradition, la gaîté d'un savoir ancien et la tendresse d'une longue mémoire.